

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

PRIX: 15 Cts.

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE

VOL. I

MONTREAL, OCTOBRE 1892

No 1

ABONNEMENT, UN AN, 12 NUMEROS \$2.00.

MONSIEUR BARNES

— DE —

NEW-YORK

PAR A. C. GUNTHER

*Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur
par Mme SAVARY.*

EDITEUR:

La Société des Publications Françaises

·25 RUE ST-GABRIEL, MONTRÉAL

SOUS PRESSE

ORIGINAUX ET DETRAQUES

TYPES QUEBECQUOIS

PAR LOUIS FRECHETTE

L'œuvre en prose la plus intéressante et la plus amusante qui ait
encore été publiée au Canada.

Un beau volume - - - Prix, \$1.00

DU MEME AUTEUR, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT:

MASQUES ET FANTOMES

2 VOLUMES.

VIEUX CARTONS

3 VOLUMES

LE ST-LAURENT, QUEBEC ET LE SAGUENAY

1 VOLUME

VIEUX CREOLES

1 Volume.

EDITEUR:

LOUIS PATENAUDE

B. P. Boîte 1585, Montréal.

M. BARNES DE NEW-YORK

CHAPITRE I

L'ATTENTE

—“ Oui, je crois bien que c'est ici l'endroit, disait M. Burton H. Barnes de New-York au vieux propriétaire de la petite auberge, à moitié en ruine, qui s'élève sur les bords du golfe d'Ajaccio.

Impossible d'imaginer un contraste plus frappant et plus absolu que celui qui existe entre le personnage et le paysage qui l'entoure, entre ce représentant d'une civilisation poussée à l'extrême, un des rois de la mode à New-York en 1882, et le paysage semi-romantique, semi-barbare de la vieille Corse ; le pittoresque à moitié moyen âge du vieil aubergiste n'étonne pas moins, tandis qu'il demande avec curiosité dans son doux patois, patois qui n'a aucun rapport avec le français dans lequel M. Barnes lui a adressé la parole :

—“ *Sei, quai, signor !*

—L'endroit fixé pour le duel qui doit avoir lieu ce matin, dès qu'on y verra assez clair pour se tuer.

—Pour tuer quoi ?

—Pour se tuer l'un et l'autre ! Ne sais-tu pas ce que c'est un duel ? ”
Et M. Barnes se lance dans une dissertation sur le code de l'honneur, illustrant son récit d'une vigoureuse pantomime.

—Oh ! je comprends, une sorte de *vendetta* ! (Et le visage du vieillard s'anime.)

—C'est cela même, une *vendetta* civilisée. Tu sais ce que c'est, sans aucun doute.

—Mon père, le pêcheur, est mort victime d'une *vendetta*, répondit le Corse d'un air sombre. Il a été noyé.

—Et l'homme qui avait tué ton père ? demanda l'Américain avec intérêt.

—Fut noyé aussi : je suis le fils de mon père ! L'assassin de mon père était le dernier de cette famille de maudits. Je puis dormir en paix. Monsieur désirerait déjeuner ? reprend tout à coup le vieil aubergiste, le côté pratique de sa nature l'emportant sur le côté sentimental.

—Oui, sers-moi là dehors sous le porche, Mateo ; n'est-ce pas ainsi que l'on t'appelle. Donne-moi une bouteille de ton meilleur *chianti*, des fruits et quelque chose à manger.”

Tandis que Mateo s'occupe des préparatifs du repas, M. Barnes, se parlant à lui-même, murmure : “ Mieux vaut ne pas s'agiter à l'avance.” Et s'étendant paresseusement sur le siège le plus confortable qu'il ait pu trouver, il regarde vaguement devant lui les merveilleuses beautés du paysage, que la lumière du matin rend plus merveilleuses encore.

Le porche de l'auberge fait face à la baie et n'est séparé de ses ondes molles que par quelques pieds de terrain couverts de galets et de rochers

qui émergent de ses eaux bleues. Tout cela s'éclaire sous les rayons du soleil du matin, qui se lève sur les pics neigeux des montagnes de la Corse qu'enveloppent, comme toujours au printemps, de légères brumes.

Au loin, sur la mer, les voiles blanches des petites barques de pêcheurs semblent les ailes de mouettes gigantesques. Dans le port, une vingtaine de felouques et de *spéronari* de Sardaigne et de Sicile se balancent, bercés par la brise paresseuse ; tandis que la cheminée d'un vaisseau de guerre anglais, qui a touché à Ajaccio pour renouveler les provisions de volailles et de fruits du mess de ses officiers, vomit une épaisse fumée noire, ce qui indique qu'il est prêt à reprendre sa route.

M. Barnes considère le vaisseau de guerre d'un air sombre et murmure entre ses dents : " Si l'animal pouvait se mettre en route avant l'heure, cela m'éviterait de jouer un rôle ridicule." Tout en roulant une cigarette, il se retourne et examine la route de Bastia.

" Rien, pas la moindre Marina à l'horizon, continua-t-il. Je lui ai envoyé le courrier hier à dix heures. Elle pourrait être ici à temps, si les chevaux corses étaient des chevaux : mais ils ne valent guère mieux que des poneys de polo, les routes sont mauvaises, et (regardant à sa montre) il est sept heures maintenant. Si je ne puis pas empêcher ces gens de commettre cette folie, et qu'il lui arrive malheur, Dieu ait pitié d'elle ! La vie est dure."

Là-dessus M. Barnes se plonge dans une série de réflexions mélancoliques et s'envoie au diable. Quel besoin avait-il de venir en Corse chasser le mouflon ? les animaux sauvages ne manquent pas, Dieu sait, sur la terre !

L'Américain de New-York, dont le type est si connu, ne peut guère nous servir pour décrire M. Barnes. Si, au premier abord, un observateur superficiel était tenté de le classer parmi ce que l'en est convenu d'appeler aujourd'hui assez dédaigneusement un *dude*, opinion que l'extrême recherche de sa tenue et son élégance pouvaient justifier en partie, il ne tardait pas à revenir de son erreur, et à s'apercevoir que M. Barnes était un homme dans toute l'acception virile du mot, un homme qui avait étudié le monde, qui se connaissait lui-même, ce qui n'est pas aussi fréquent qu'on pourrait le croire.

La principale occupation de M. Barnes pendant les vingt-huit années de son existence avait été jusqu'ici de tuer le temps. Maître d'une grande fortune, il n'avait jamais été obligé de travailler pour vivre, bien qu'à une certaine époque il eût cru nécessaire d'avoir une profession, et en conséquence eût étudié la chirurgie. Mais un jour, s'étant rendu compte, grâce à une statistique qui lui était tombée sous les yeux, que la moyenne de morts attribuées à chaque médecin pratiquant était de dix par an, M. Barnes avait résolu de laisser vivre ses dix clients, et s'était refusé à prendre son diplôme.

Dès lors il s'était surtout livré à la chasse au lynx, au tigre, etc. Le *Rifle Club* de New-York le tient pour le meilleur fusil, et il s'est couvert de gloire dans différents concours internationaux.

Toutes espèces de chasses lui plaisent d'ailleurs : il eût volontiers chassé sur les territoires gardés de Belgravia et de la Cinquième Avenue, où il a ses *entrées*, s'il n'eût eu en horreur les longs flirts avec tout leur cortège de manœuvres et d'avances. Pour lui, " ce n'était plus du sport, c'était prendre des moineaux à la glu."

Trop paresseux pour danser au bal, il ne reculait pas devant l'expédition la plus dure : escaladant, par exemple, les montagnes Rocheuses pour tuer un *big-horn*. Aussi, lorsqu'un soir au club, à Paris, un ami de passage, le comte Musso Danella, un Corse, l'avait invité à venir chasser le mouflon dans ses terres, avait-il accepté.

Voilà comment il se fait que M. Barnes, le jour où commence notre histoire, est depuis trois semaines en Corse, voilà comment il a tué tous les mouflons possibles, visité l'île dans tous les sens, mais sans avoir pu voir ce qui l'eût intéressée pardessus tout, une *vendetta* en activité.

Il était à Ajaccio, en route pour la France, lorsque eurent lieu les événements qui nécessitèrent l'excursion matinale au cours de laquelle nous l'avons rencontré, excursion qui ne le concernait pas personnellement, mais qu'il avait entreprise dans l'intérêt d'une jeune fille, rencontrée lors de son séjour dans l'intérieur de l'île.

La propriété la plus voisine de celle de son hôte, située au milieu des magnifiques forêts de hêtres et de châtaigniers de Bocognano, appartenait à une des familles les plus anciennes et les plus aimées de Corse, celle du célèbre patriote Pasquale Paoli, et était habitée par cette jeune fille.

Elle et son frère étaient les seuls survivants de cette antique race.

Le comte Musso Danella, qui était le tuteur des deux orphelins, avait invité Barnes pendant le séjour de celui-ci, à visiter sa jeune pupille.

La jeune fille venait de quitter la maison où elle avait été élevée en Italie, afin de recevoir son frère, jeune officier de la marine au service de la France, que l'on attendait après une campagne de trois années.

"Elle ne retournera plus en pension. On m'écrit qu'on ne veut plus d'elle, dit le comte, comme deux hommes longeaient l'avenue d'oliviers qui mène à la maison.

—Vraiment ! Et pourquoi ? demanda Barnes.

—*Per Bacco !* elle est trop Corse pour eux, et elle aime trop la liberté ! N'a-t-elle pas quitté la pension un soir, pour aller à Florence entendre Gerster chanter, et n'avait-elle pas menacé de je ne sais quelle vengeance son maître de peinture, qui voulait retoucher un tableau qu'elle venait de terminer ? L'Italien m'envoya le tableau tel quel, avec ses plaintes. Moi je présentai le tableau de Marina au Salon, et lorsqu'il me revint avec une mention d'honneur, je jetai les plaintes de l'Italien au feu.

—Le tableau d'une enfant, qui obtient une mention d'honneur au Salon de Paris ! s'écrie Barnes au comble de l'étonnement.

—C'est au modèle, je crois, que devrait revenir la plus grosse partie du succès. L'enfant avait fait son propre portrait", fit le comte en entrant dans la maison.

Quelques minutes plus tard, Barnes se trouvait face à face avec l'original, et s'étonnait que le portrait n'eût pas obtenu la médaille d'or !

Comme elle se lève pour recevoir ses visiteurs, la jeune fille serre autour d'elle les longs plis de sa jupe. Cette jupe moule un corps d'une perfection admirable, et digne du visage, qui est de la plus éclatante beauté.

L'aimer ! ce serait aimer à la fois Juliette et la Madone, et peut-être en une heure fatale lady Macbeth. Oui, il y a de tout cela dans l'étrange et belle créature qui a nom Marina Paoli.

Elle s'avance pour souhaiter la bienvenue à ses visiteurs, un sourire

sur les lèvres ; mais comme le comte, voulant user de ses droits de tuteur, se dispose à l'embrasser, le sourire fait place à une expression pleine de hauteur et elle répond froidement : " J'ai grandi ! ma main, je vous prie ",

Et tandis que l'homme du monde, un homme de quarante ans peut-être, mais auquel les années de vie à Paris en feraient bien donner cinquante, souriait derrière ses dents blanches, se baisse sur les jolis doigts qu'en lui tend, Barnes pense tout à coup que Musso aime cette jeune fille et qu'instinctivement elle vient d'élever une barrière entre elle et sa passion.

Le sourire renaît sur les lèvres de la jeune Corse lorsqu'on lui présente M. Barnes, un Américain ! Et elle lui tend la main. M. Barnes s'incline et la baise. Ce baiser avait suffi pour que l'Américain se fût détourné de sa route, pour lui rendre service le jour où nous l'avons rencontré pour la première fois.

Ils sont bien vite bons amis. La jeune fille lui chante quelques airs italiens en s'accompagnant sur la mandoline. Elle chante un *rimbecco* avec une énergie passionnée qui prouve bien que, quoique élevée sur le continent, Marina Paoli a conservé l'âme corse.

Il a la curiosité de lui demander s'il n'y a jamais eu de *vendetta* dans leur famille.

" Pas depuis longtemps répond la jeune fille : mais c'est toujours à la troisième génération, et c'est la nôtre. Nous ne sommes plus que trois : le vieux Tomasso, mon père nourricier, qui m'est si dévoué, qu'il vengerait mes injures comme si elles étaient siennes, moi-même et mon frère Antonio, le seul de mon sang que j'aie à aimer. Je l'attends ! J'attends la lettre qui doit me dire quand je puis espérer poser mes lèvres sur son front, N'attendez-vous pas le pas d'un cavalier ? *Mia madre*, si c'était lui ! "

Une grande joie illumine son visage et elle s'élançe sous le porche. Elle rentre bientôt l'air inspiré.

" Une lettre ! s'écrie-t-elle, une lettre de mon Antonio ! et elle la baise. Il sera en Corse demain, et après-demain dans mes bras ! J'ai envoyé le vieux Tomasso allumé des feux de joies sur toutes les collines, afin que les bergers sachent que leur maître est de retour, et qu'ils viennent lui souhaiter la bienvenue.

— Autant vaut nous en aller maintenant, murmura Danella à l'oreille de notre Américain. Elle ne va plus penser qu'à son frère. Il n'y a place dans son cœur que pour cet amour unique ! " ajoute-t-il d'un ton tragique.

Au moment de partir le comte lui demande les fleurs de laurier blanc qu'elle porte à son corsage. Elles les enlève, mais au lieu de les lui donner, les jette à Barnes étonné ; puis, voyant le regard furieux que le comte lance au jeune homme, elle s'écrie :

" Ne soyez pas jaloux ! M. Barnes les portera à Ajaccio ; s'il voit mon frère, il les lui remettra, en lui disant que Marina l'attend, qu'elle n'aura de repos que lorsqu'il les lui aura rapportées. "

Et tandis que les deux hommes s'éloignent, elle demeure sur le seuil, les yeux brillants, l'image vivante de l'espérance et de l'amour.

— Par saint Georges ! on ne rencontre pas des filles comme ça dans la Cinquième Avenue !

— Non, la civilisation n'aide pas au développement d'un cœur comme

celui-là. Marina a deux grandes passions, l'amour du pays et l'amour de la famille. Mais elle n'a d'égale nulle part, pas même en Corse. Tant que son frère vivra, elle ne pourra aimer un autre homme.

— Si cela arrivait pourtant !

— Jamais tant que je serai là ! " s'écrie le Corse avec une imprécation qui révèle à Barnes son secret.

Bientôt, arrivés à la jonction de la route d'Ajaccio, les deux amis se séparent comme des gens qui viennent de passer agréablement trois semaines ensemble.

Barnes, tout en poursuivant sa route vers Ajaccio, le long du torrent de la Gravona, dont les eaux roulent en bouillonnant jusqu'à la mer, respire l'odeur des lauriers blancs de Marina et voit dans les montagnes s'allumer les feux de joie, et il pense que ce qu'il fera pour le frère lui vaudra l'amitié de la sœur.

Le lendemain soir à Ajaccio, dans l'espérance de remplir son mandat, il va flâner au club, toujours ouvert aux étrangers. Les salons sont déserts, et il va se retirer, lorsqu'il entend dans la pièce voisine le bruit d'une discussion assaisonnée de quelques bons jurons anglo-saxons, qu'un étranger serait hors d'état même de répéter.

Il s'avance et aperçoit deux officiers appartenant à la marine française en grande discussion avec un jeune homme, un Anglais, qui porte l'uniforme de la marine anglaise.

Au moment de l'arrivée de M. Barnes, la querelle paraît être à son apogée : l'officier français traite l'officier anglais de menteur, et celui-ci pour toute réponse l'envoie rouler à quelques pas.

Le français se relève et va se jeter sur son adversaire, lorsque son camarade l'en empêche :

" Pas maintenant ", dit-il.

Le jeune homme se contient, tire son portefeuille, et dans son agitation présente deux cartes à son adversaire. L'Anglais en prend une et jette l'autre sur la table.

Rendez-vous fut bientôt pris pour le lendemain à huit heures, à la petite auberge de la plage, *Il Pescatore*, car le vaisseau anglais prend la mer à neuf heures, à destination d'Alexandrie. Les adversaires quittent le cercle, l'officier sur ces mots : " A demain ! A la mort ! "

Cette affaire n'eût pas grandement intéressé M. Barnes, assez blasé à cet égard, si, repassant quelques minutes plus tard dans la pièce où avait eu lieu la discussion, ses yeux n'étaient tombés sur la carte laissée par l'officier français. Un premier coup d'œil, puis un second pour être absolument sûr de son fait, et il s'élance dans la rue.

Dix minutes plus tard, un petit garçon, monté sur un cheval corse, galopait, comme si sa vie dépendait de son plus ou moins de célérité, sur la route de Bastia, porteur d'une dépêche pour Musso Danella.

Le lendemain matin, M. Barnes se rendait en toute hâte à l'auberge d'*Il Pescatore* dans l'intérêt de la jeune fille qu'il avait vue attendant si impatiemment le retour d'un frère bien-aimé, car la carte qu'il avait ramassée au club d'Ajaccio était celle de

ANTONIO PAOLI

Sous-lieutenant

Attaché à la marine française

CHAPITRE II

ELLE VIENT !

M. Barnes, du haut du petit balcon de l'auberge, fume sa cigarette et regarde alternativement la route de Bastia, sa montre et le vaisseau de guerre anglais tout prêt à mettre à la voile. Il en est à sa cinquième cigarette, lorsque Mateo rentre avec le déjeuner.

“ Mets-le sur cette table.

— Signor, c'est ici le côté ombragé de la terrasse, répond l'aubergiste.

— Oui, mais d'ici je surveille l'entrée, et c'est l'important ! Ces gens ne pourront venir ici et s'entretuer sans que j'en sache quelque chose. ” Sur ce, M. Barnes se met à déjeuner d'assez bon appétit. Mais bientôt il se lève et de nouveau fouille du regard la route de Bastia ; . . . rien, . . . pas le plus petit nuage de poussière.

“ Si Marina arrivait ce duel ne pourrait avoir lieu, pense-t-il, ce n'est pas moi qui risquerais de laisser une sœur comme elle seule dans le monde ”, murmure-t-il à mi-voix.

Il va se rasseoir, lorsqu'en se tournant du côté de la mer, il aperçoit une barque conduite par deux pêcheurs du pays. Elle double une des pointes de rochers qui ferment la petite baie, aborde et débarque l'officier anglais, que Barnes reconnaît immédiatement, et un autre, son second évidemment.

“ Les animaux l'ont devancée ! murmure-t-il. C'est le moment d'agir. Il faut d'abord parler à cet Anglais. ”

Et d'un geste impatient il jette loin de lui sa cigarette, à moitié fumée, et crie :

“ Dites donc, jeunes gens ! par ici, montez et venez déjeuner avec moi. Voilà plus d'un mois que j'ai vu un visage anglais : je suis Barnes de New-York. ”

La familiarité de cette apostrophe paraît étonner grandement les deux officiers. L'un d'eux, retirant gravement sa casquette, répond avec une politesse exagérée :

“ Grand merci, nous n'avons pas faim et sommes ici pour affaire, *mister* Barnes de New-York. ”

L'autre, un bourru, marmotte entre ses dents :

“ Que le diable étouffe l'impertinent ! ”

“ Parfait, se dit Barnes de New-York, ils me prennent pour un imbécile, c'est toujours ça de gagné. On ne se méfie pas des imbéciles. ” Puis il crie de nouveau :

“ C'est précisément au sujet de cette affaire que j'ai à vous parler. Venez, nous serons mieux ici, à l'ombre, que sur la plage en plein soleil. ”

Les deux officiers se consultent à voix basse, puis gravissent le petit escalier de bois qui conduit de la plage à l'auberge. Ce sont tous deux de très jeunes gens. Le principal intéressé peut avoir vingt-cinq ou trente ans ; il porte l'uniforme de la marine de Sa Majesté Britannique. Son

compagnon, qui n'a pas vingt ans, est enseigne. Le premier, le héros de la veille, est blond, plutôt grand et d'un caractère naturellement aimable. Le second, brun, petit, rageur et évidemment disposé à se montrer pointilleux et intraitable. Il a un faux air de bouledogue et paraît bien décidé à respirer l'odeur de la poudre.

Arrivés sur la petite terrasse, le bouledogue s'avance vers M. Barnes d'un air décidé :

“ Vous dites que vous avez à nous parler à propos de cette affaire, quelle affaire ?

— *Son affaire d'honneur. N'est-il pas venu ici pour se battre ?* répond l'Américain en indiquant du geste le lieutenant.

— Avec qui, ? demande le second.

— Avec M. Paoli, sous-lieutenant de la marine française.

— Ah ! vous venez de la part du Français ?

— Non, je suis ici de mon propre mouvement.

— De quel droit alors ?.. (L'Anglais se redresse d'un air hautain.)

— Je suis un ami de sa sœur, répond l'Américain.

— Sa sœur ! ” répète le second. Les deux Anglais se regardent ; les yeux du lieutenant ont une expression de douceur indéfinie. Son second n'éprouve pas la même émotion, car il reprend d'un ton railleur :

“ Un conciliateur ! Je devine, vous êtes l'amoureux de la sœur ; est-ce que vous seriez disposé pour l'amour de la sœur à prendre la place du frère !

— Je ne suis pas l'amoureux de la sœur, mais je crois, monsieur, que, si je prenais la place du frère en face de vous, vous n'en seriez pas satisfait. Je suis Barnes de New-York. ”

L'Américain a quelque peine à garder son sang-froid.

Cette répétition : *Je suis Barnes de New-York*, donne évidemment à penser à son interlocuteur ; il s'écrie tout à coup :

“ *Pas Barnes de New-York*, le célèbre tireur qui a gagné le grand match international ?

— C'est bien mon nom. ”

La réponse n'est ni modeste, ni logique, mais elle est vraie. L'habileté de Barnes comme tireur est célèbre dans le monde entier.

Les deux Anglais le regardent avec beaucoup de respect.

“ Non, vraiment, reprend le second, je n'aurais aucune envie de me battre avec vous. Je tiens à revoir mon pays ! Votre pistolet ne me laisserait aucune chance de retour. ”

Il avait dit cela simplement, comme l'énoncé d'un fait.

“ En tout cas, il faut que nous réglions cette affaire promptement, continua-t-il. Le *Vautour* (il désigne du doigt le bâtiment de guerre) met à la voile dans une demi-heure. Si le Français n'est pas ici dans dix minutes, nous retournons à bord. ”

“ Permettez-moi en attendant de vous offrir quelque chose. Mateo, des verres pour ces messieurs. ”

Barnes sort de l'auberge et examine encore longuement la route de Bastia. Au premier moment il ne distingue rien, pourtant il lui semble que tout là-bas, tout là-bas, entre deux collines, il aperçoit un petit nuage de poussière. Si c'est elle, si c'est Marina, elle ne peut être ici avant un quart d'heure. Au moment où il regagne la terrasse, il voit sur la route

d'Ajaccio deux officiers français qui approchent d'un pas pressé. Le sort en est jeté si la sœur arrive trop tard ; le frère, lui, arrive à temps !

Ayant rejoint les deux Anglais, il reprend tranquillement :

“ Je sais combien l'intervention d'un étranger en pareille matière est mal venue, mais cependant, avant que vous ne vous battiez avec le frère, je veux vous parler de la sœur. ”

Le lieutenant, qui est jusque-là demeuré silencieux, prend la parole pour la première fois. Il a les manières d'un homme du monde ; sa voix, qui contraste avec celle de son second, est pleine de douceur.

“ Sa sœur ? dit-il ; en quoi une misérable affaire de ce genre peut-elle intéresser une sœur ? ”

Instinctivement il a tourné ses regards vers la mer, vers l'Angleterre, le *home*.

“ Elle l'intéresse beaucoup au contraire ! N'avez-vous point de sœur ? ”

— Si, une sœur chérie, répond le marin. Pour l'amour de Dieu, n'allez pas me parler de la maison de ma sœur dans un moment comme *celui-ci* ! ”

Tandis qu'il avale d'un trait un verre de vin, pour dissimuler une émotion qui lui fait honneur, Barnes sent que, s'il conduit bien son jeu, c'est une affaire gagnée.

“ Je ne vous parlerai pas de votre sœur, mais de la sienne. ”

Et il décrit la vieille maison corse sur le penchant de la montagne, la belle jeune fille qu'il a vu l'autre jour, cette nature ardente, absorbée dans une passion unique, son amour pour son frère, le seul parent qu'elle ait sur cette terre, cette attente fiévreuse, car aujourd'hui est le jour fixé pour le retour de l'absent.

“ Après ce que je viens de vous dire, fait Barnes, êtes-vous homme à empêcher cette réunion ? ”

La question est carrée, la réponse ne l'est pas moins.

“ Non, sur mon âme ! si je peux l'éviter. ”

— Vous le pouvez.

— Comment ?

— En faisant des excuses. ”

Ici le second intervient avec véhémence.

“ Dieu le damne ! Je ne le lui permettrai pas. ”

M. Barnes se demande comment un gentleman a pu choisir un tel butor pour lui servir de second dans une affaire aussi délicate.

Ici l'officier interrompt son second et reprend :

“ Vous avez excité ma sympathie en faveur de cette jeune fille, mais que puis-je en l'état des choses ? Ce n'est pas moi qui ai provoqué l'animal. Je n'ai d'ailleurs aucune envie de le tuer, je tiens seulement à me défendre. ”

— Bien, fait Barnes, qui regarde le jeune homme dans les yeux, et s'il vous tue ? ”

Il y aura un officier anglais de moins pour combattre les Égyptiens.

“ Et si vous le tuez ? ”

— Je vous ai déjà dit que je ne tenais pas à le tuer. Franchement, à ma place, dit-il, feriez-vous des excuses ? ”

— Oui, si, comme vous, j'avais déjà envoyé roulé mon homme dans la poussière. Cela me suffirait, je ne le tuerais pas. ”

— Je n'y tiens pas non plus.

— Alors pourquoi ne pas faire quelques excuses ; voyons ?

— Soit ! fait enfin le jeune homme en hésitant.

— Du diable si c'est moi qui les porte ! " s'écrie le second.

Et il s'éloigne en sifflant entre ses dents.

" Je ferai des excuses, reprend l'Anglais en suivant des yeux son camarade, qui s'éloigne, mais des excuses qui ne m'abaisseront pas, et qui ne seront pas de nature à déshonorer l'uniforme que je porte.

— C'est parler en brave, s'écrie Barnes avec enthousiasme. Je ne vous en demande pas davantage.

— F^r s'il ne reçoit pas mes excuses ?

— Il les recevra je vous en réponds. J'ai là quelque chose (M. Barnes pense aux fleurs de Marina) qui le disposera à accepter toute explication tant soit peu raisonnable.

— Un souvenir de sa sœur ! tant mieux. Mon ami, continue-t-il à mi-voix, n'est pas précisément l'homme qui convient en pareille circonstance et celui que j'aurais voulu amener.

— La fougue de la jeunesse.

— Oui ;... mais aucun des officiers du quart n'a pu avoir de permission. Je serais fâché s'il avait dit quelque chose qui aurait pu vous contrarier.

— Pas le moins du monde ; je n'y ai pas attaché d'importance."

Ici ils furent interrompus par l'objet de leur conversation qui revenait vers eux tout en examinant et en essayant deux vieux pistolets, ancien système.

" Vous n'allez pas vous servir de ces outils-là, s'écria Barnes.

— Pourquoi pas ? Ce sont les seuls que j'aie pu me procurer sans éveiller les soupçons. Ils feront l'affaire aussi bien que d'autres.

— Tirez-vous bien ? demanda Barnes au jeune lieutenant.

— Très médiocrement.

— Alors il y a des chances pour qu'un de ces joujoux-là deviennent mortel entre vos mains."

Barnes prend les pistolets et les examine : ce sont de vieux pistolets à percussion, à long canon. Il les manie et remarque que sur la crosse de l'un d'eux, à côté de la date 1874, on a gravé avec la pointe d'un couteau un nom : Edwin Gerard Anstruther. Il note ce détail, car il ne serait pas fâché de savoir qui est ce jeune officier, et les deux Anglais ont toujours évité soigneusement de s'appeler par leur nom.

" Je suis moralement certain, continue M. Barnes, qu'un bon tireur qui viserait droit un homme dans un de ces objets, aurait de grandes chances de le manquer, mais une mazette pourrait parfaitement lui planter sa balle en pleine tête. Ce n'est pas ce que vous désirez ?

— Non, répond l'Anglais lentement.

— Eh bien ! je veux vous montrer ce qu'il faut faire pour le manquer."

Et il décharge une ou deux fois les armes sur un rocher voisin, en observant exactement la place des balles.

" Maintenant, dit-il, je peux vous dire exactement ce qu'on peut en attendre à douze pas. En hauteur, le tir est assez juste, mais si vous tirez à deux pieds sur la droite, vous êtes sûr de traverser votre homme de part en part.

— Alors que faut-il faire pour le manquer ? demande le lieutenant.

— Le viser bien juste. Il ne court comme cela aucun risque”, répond triomphalement Barnes.

Pendant cette dissertation, le jeune Anglais s'est tourné du côté de la mer, et son œil de marin a discerné à bord du bâtiment les signes certains d'un départ prochain, car il s'écrie tout à coup :

“ Si mon adversaire tarde à venir, il ne me trouvera plus ici. Le *Vantour* lève sa dernière chaîne. ”

“ Est-ce que ce n'est pas votre homme ?

- C'est lui. ”

Les deux Anglais saluent M. Barnes et s'éloignent au moment même où les Français pénètrent dans l'auberge. Hélas ! le nuage de poussière sur la route de Bastia est encore à plus de deux milles. Barnes, à l'aide de sa lorgnette, distingue en avant de la petite cavalcade la silhouette d'une femme. C'est Marina ! S'il peut seulement retarder la rencontre jusqu'à son arrivée, tout est sauvé. Il s'avance vers celui des deux officiers qu'il croit reconnaître pour celui de la veille, va pour lui parler, lorsque ces paroles sinistres, dites par un jeune homme à son compagnon, frappent son oreille : “ Souviens-toi, André que c'est un duel à mort ? ”

CHAPITRE III

A LA MORT !

L'homme auquel le jeune officier s'était adressé, un officier français de la garnison d'Ajaccio, sourit et répondit simplement :

“ Si je n'avais pas pensé que ce fût sérieux, Paoli, je ne serais pas venu avec vous. Il n'y a qu'une manière d'effacer un semblable outrage. ”

Et d'un geste significatif il désigne la marque noire qui défigure le jeune homme.

“ Rapportez-vous-en à moi, votre honneur est entre bonnes mains. ”

André de Belloc, en effet, n'en est pas à sa première affaire d'honneur. Il arrive d'Algérie, où elles sont nombreuses ; de plus c'est un brave, il a fait ses preuves non seulement en Afrique, mais encore pendant la guerre de 1870 et la Commune.

“ Vous avez confiance en moi ?

— Absolument. Je ne demande qu'une chose, me trouver vis-à-vis de l'homme qui m'a fait cette injure. ”

Barnes, qui a à moitié attendu, à moitié deviné ce qui se passe entre les deux amis, pense qu'il n'aura pas aisément raison du jeune homme ; il avance pourtant vers les deux hommes et demande à parler à M. Antonio Paoli.

A ces mots le jeune homme hésite :

“ Je vous prierai de m'excuser un moment, monsieur, dit-il, je serai à vous dès que j'en aurai fini avec ces messieurs ; pour le moment ils réclament toute mon attention. ”

Il montre du doigt les deux Anglais, qui arpentent la plage d'un air impatient, jetant de temps à autre des regards inquiets vers le vaisseau de guerre, dont les fumées vomissaient de lourdes masses de fumée noire.

“ Si vous saviez qui m’envoie, je crois que vous m’accorderiez une minute. ”

Au premier mot de l’Américain, André de Belloc s’est retourné. Il l’examine avec attention, puis, avec une franchise toute militaire, s’écrie :

“ Il me semble que je vous ai déjà vu, monsieur. N’avez-vous pas été en Algérie ? ”

— Une fois, à la chasse au lion répond Barnes ; mais il me semble aussi vous reconnaître : le capitaine de Belloc ?

— M. Barnes de New-York, n’est-ce pas ? Je n’oublierai jamais la façon dont vous avez tiré ce lion noir. Je vous félicite, Antonio, de n’avoir pas à affronter le pistolet de M. Barnes ce matin. Mais pardonnez-moi : M. Antonio Paoli, M. Barnes de New-York. ”

Comme les deux jeunes gens s’inclinent, M. Barnes murmure :

“ Pourriez-vous pas me donner une minute ? ” Belloc entend et s’écrie ;

“ Une minute ! mais certainement ; je n’ai pas besoin de vous, Paoli, pendant que je règle les choses avec ces messieurs. ”

— Mille remerciements ” fait Barnes.

Et le capitaine descend l’escalier avec une paire de sabres de cavalerie d’une main et des fleurets de l’autre.

“ Vous avez une communication à me faire ? ”

On dirait que le jeune homme a deviné par qui Barnes est envoyé, car ses yeux ont pris une expression de douceur qui les rend encore plus beaux.

“ De la part de celle que vous avez quitté enfant, mais qui aujourd’hui est une femme. Il n’y a point vingt-quatre heures, je l’ai laissée attendant votre retour. Les feux de joie brûlent encore sur les collines. Si l’Anglais vous fait de excuses, pensez à elle, et pour l’amour d’elle acceptez-les ; . . . voici ce qu’elle vous envoie. ”

Et Barnes met dans la main du jeune homme la branche de laurier à demi fanée, mais toute parfumée encore.

“ Ma sœur ! ma Marina ! ” s’écrie le jeune homme en baisant les fleurs, tandis que des larmes de tendresse lui montent aux yeux. “ Pour l’amour d’elle ! oui ! ”

Hélas ! en passant sa main sur ses yeux, il touche la blessure que l’Anglais lui avait faite à la joue, et instantanément son regard devint dur et cruel comme celui du sauvage.

“ Pensez à votre sœur, répéta Barnes d’un ton suppliant. ”

— Je penserai à ma sœur, oui ! car elle refuserait de me voir si je lui revenais flétri par la main de cette brute. ”

Barnes va parler de nouveau qu’on entend la voix de Belloc, qui crie d’en bas ;

“ Vite, Antonio. Le vaisseau de votre adversaire met à la voile ; venez, le temps presse. ”

Le jeune homme s’élança.

“ J’ai pu m’attarder quand cet homme est là, près de moi ! ” murmure-t-il.

Puis il ajoute :

“ Lorsque ceci sera fini, monsieur, je vous remercierai d’avoir bien voulu être le messager de ma sœur. Ne craignez rien pour moi, ces fleurs ne sont-elles pas un talisman ? ”

Il les met sur sa poitrine et gagne la plage.

Barnes jette un nouveau regard sur la route de Bastia. Le nuage de poussière n'est plus qu'à un mille environ : dans cinq minutes la sœur sera là. Cinq minutes c'est bien court, et c'est trop. De ces cinq minutes dépend le sort du jeune homme. Barnes fait quelques pas en avant. Du haut d'une petite plate-forme il suit les péripéties du drame qui se joue sur la plage. Les deux seconds confèrent au centre, pendant que les adversaires se tiennent à quelques pas en arrière. Le jeune Anglais ramasse de petits cailloux, les lance dans la mer d'un air distrait tout en prêtant l'oreille à la négociation. Il compte évidemment, sur ce que lui a dit Barnes, que l'affaire ne va pas se terminer d'une façon bien sérieuse. Le jeune Corse, au contraire, se tient droit, il suit impatiemment tous les mouvements de Belloc, et lorsque ses regards tombent sur le jeune Anglais, ils étincellent de colère. En constatant cette différence d'attitude chez les deux adversaires, Barnes éprouve quelques inquiétudes, et se demande si son intervention n'a pas été une erreur.

Les premiers mots qui lui parviennent sont ceux du second d'Antonio :

“ Je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler, monsieur, permettez-moi de me présenter à nouveau : André de Belloc, capitaine aux chasseurs d'Afrique.

— Je refuse de donner mon nom ainsi que celui de mon ami répondit le jeune enseigne ; le duel étant absolument interdit par le conseil de l'amirauté de la marine anglaise, nous sommes passibles du conseil de guerre si nous sommes découverts. ”

Le Français a fait un geste de colère, aussitôt réprimé.

— Vous eussiez pu sans crainte me confier vos noms ”, reprend-il avec hauteur.

Son visage est plus sévère qu'avant la malencontreuse observation de l'Anglais. Sans cette réserve, qui semble mettre en doute la discrétion et l'honneur de Belloc, peut-être l'eût-on trouvé mieux disposé par la suite et l'affaire eût-elle eu une autre terminaison.

“ Finissons-en, messieurs, si vous le voulez bien. J'ai apporté des armes, sabres ou épée : que choisissez-vous ?

— Ni l'un ni l'autre, reprend l'Anglais, dont le ton cassant est bien fait pour exaspérer Belloc ; mon ami est l'offensé, il a le choix des armes : nous choisissons le pistolet.

— Très bien, monsieur ! ” fait le capitaine Belloc qui a à peine à se contenir en examinant les armes que l'Anglais lui présente.

“ Ce ne sont pas, à ce que je vois, des armes de précision, elles ne portent sans doute pas très juste. Votre ami (il indique du geste le lieutenant) s'est-il jamais servi de ces armes ?

— Pas que je sache ”, reprend le second.

Et se tournant vers le principal intéressé, il demande :

“ Avez-vous jamais tiré avec ces pistolets ?

— Jamais de la vie, répond l'autre sans hésiter.

— Cela suffit. Nous nous servons de vos armes, monsieur. ”

Les deux seconds se mettent en devoir de charger les pistolets.

Le vieux Matéo que les apprêts du combat surexcitent, sans lui faire oublier ses intérêts, s'approche alors de Barnes :

“ Si l'un de ces messieurs est blessé, dit-il, j'ai un bon lit à l'auberge, Monsieur sera bien bon de ne pas l'oublier. Cela vaudrait mieux que emmener le blessé à la ville. On pourrait aller chercher un chirurgien.

— Un chirurgien ! ”

Barnes voit là un dernier moyen de retarder le combat, et dans l'es-pèce, le retarder, c'est l'éviter. Il jette sa cigarette, passe en courant devant le vieux Mateo, auquel il jette en passant un “ merci de ton idée ” et rejoint les combattants sur la plage.

“ Vous excuserez, n'est-ce pas, l'intervention d'un étranger : c'est au nom de l'humanité que je me permets de vous faire observer qu'il n'y pas de chirurgien sur le terrain. ”

Le français lance un regard circulaire.

“ Vous avez raison, monsieur Barnes ”, dit-il.

Puis après avoir consulté Paoli :

“ Nous demandons que l'affaire suive son cours. ”

— Qu'importe un chirurgien dans un duel à mort ! ajoute le jeune Corse avec un rire cruel.

— Comme il vous plaira, répond le jeune enseigne : les chances sont égales de part et d'autres. Maintenant, si vous le voulez bien, nous tire-ront les places et sans perdre de temps, car je vois que le vaisseau là-bas ramène ses échelles, et quand il va se mettre en route, il faut que nous soyons sur le pont. Passez-moi votre fétiche, la pièce qui vous porte bonheur, continue-t-il, se tournant vers le lieutenant, que je vous gagne le le côté de l'ombre. ”

Celui-ci, sans rien dire, tire de son gousset une pièce d'argent et la passe à son second. La pièce tournoie un instant dans les airs. L'Anglais a gagné.

“ Décidément elle porte bonheur ”, fait l'enseigne en rendant la pièce.

Son camarade la remet dans sa poche, tout en disant quelques mots à l'oreille de son second. Après quelques protestations, celui-ci s'avance de nouveau vers le centre, et, s'adressant à Belloc, reprend d'un ton dégagé :

“ Pardon, j'oubliais de vous dire que mon ami, avant que l'affaire n'aille plus loin, désire faire des excuses. ”

— Faire des excuses ? répéta Belloc étonné.

— Oui, monsieur le Français ; il désire que je dise de sa part qu'il regrette d'avoir jeté par terre votre jeune homme, de lui avoir noirci l'œil et d'avoir gâté sa jolie figure. ”

Le ton seul de l'Anglais est une insulte.

Barnes se rend parfaitement compte qu'elle est volontaire, et que, tout en exécutant l'ordre donné, le bouledogue s'arrange pour le rendre il-lusoire.

“ Très bien ! reprend Belloc après un court moment de silence, pendant lequel son visage exprime tour à tour la rage, la colère et le dédain. Vous avez fait votre proposition. Ecoutez la mienne maintenant. ”

Sa voix sonne comme un clairon :

“ Celui que vous représentez, dites-vous, désire faire des excuses ; eh bien, qu'il approche et que, sans broncher, il reçoive sur la figure un coup analogue à celui qu'a reçu mon ami. Alors, mais pas avant, nous recevrons ses excuses. ”

Un silence de mort succède à cette sanglante riposte. Le bouledogue anglais lève le point comme prêt à frapper Belloc. Mais le lieutenant l'a poussé de côté et a pris sa place.

En attendant la proposition injurieuse du Français, tout son sang lui

est d'abord monté aux joues, maintenant il est pâle comme la mort et il répond avec un grand calme :

“ Il se peut que les Français se laissent battre comme des chiens, mais les Anglais n'ont pas cette habitude ! ”

Et se tournant vers le Corse :

“ Puisque vous voulez ma vie, monsieur, que le hasard décide entre nous, car, moi aussi, je tirerai pour tuer. ”

Paoli ne répond qu'en demandant des armes d'une voix rauque. Ses yeux disent toujours : *A mort !*

Si Barnes n'avait pas insisté auprès du jeune lieutenant anglais pour qu'il fit des excuses, il n'aurait pas reçu cette nouvelle insulte, qui fait de lui un adversaire non seulement décidé à se défendre, mais à vaincre. Le jeune homme s'est approché de lui et à voix basse :

“ J'ai tenu une de mes promesses, dit-il, vous en avez eu le résultat. Vous ne vous étonnerez pas si je manque à la seconde. En m'apprenant à manquer mon homme, vous m'avez aussi appris à l'atteindre. Je vous remercie, monsieur Barnes. ”

Et il regagna son poste.

Sans les expériences et les renseignements de Barnes, le frère de Marina serait comparativement en sûreté.

Une seconde plus tard, le jeune Anglais, qui même en ce moment solennel ne peut oublier ses habitudes de loyauté, dit à haute voix en s'adressant à Belloc :

“ Je ne veux me prévaloir d'aucun avantage. Dites à monsieur qu'il y a quelques instants M. Barnes a essayé les pistolets ; ils dévient, à la distance où nous sommes, à peu près de deux pieds sur la gauche. ”

Puis il ajoute d'une voix étouffée :

“ Ma mère ! car il sait que les paroles qu'il vient de prononcer augmentent grandement le danger qu'il court. ”

En entendant la chevaleresque déclaration du jeune Anglais, son second murmure : “ Le fou ! il vend la mèche. ”

Belloc regarde Barnes, comme s'il attendait un mot qui vint confirmer le dire du jeune homme, tant il est difficile de croire que de gaieté de cœur un homme s'expose à un pareil danger.

“ C'est la plus pure vérité ! ”

M. Barnes, croyant entendre un bruit de chevaux dans le lointain et pensant à Marina, s'élançait, tout en maudissant son habileté, qui n'a servi qu'à mettre en danger la vie de deux hommes.

Au même moment, l'officier français, s'avançant vers le lieutenant anglais, s'incline en disant :

“ Si je vous avais connu, monsieur, je n'aurais pas fait la proposition blessante que j'ai faite tout à l'heure. J'en suis au regret, je vous fais toutes mes excuses. Non seulement vous êtes un brave, mais vous êtes un galant homme, et je vous salue. ”

Et il le fait avec la simplicité du soldat qui rend les honneurs à un camarade. Se retournant vers le jeune Corse, il ajoute :

“ Je vous engage, Paoli, à suivre les conseils de M. Barnes : c'est le plus fort tireur que j'ai jamais rencontré. ”

Là-dessus il regagne sa place pour donner le signal.

Du balcon de l'auberge, à l'aide de sa lorgnette, Barnes aperçoit

Marina qui approche : mais son cheval est boiteux, fourbu. Deux hommes la suivent : Tomasso, son père nourricier, et le comte Musso Danella. Elle galope comme s'il s'agissait de sauver la vie de son frère ! Elle a donc deviné qu'il était en danger. Barnes pourtant, dans le mot qu'il lui a écrit, a simplement parlé d'une folie que sa présence pourrait empêcher.

Elle est encore à plus d'un demi-mille,... elle arrive,... elle arrivera trop tard, car au même moment on entend la détonation des armes à feu. Les deux pistolets sont partis à peu près simultanément ; celui du Corse une seconde peut-être avant l'autre. Lorsque la fumée se dissipe, Antonio est debout, bien qu'il semble avoir porté tout le poids de son corps sur sa jambe gauche. L'Anglais chancelle et serait tombé si son second ne l'avait soutenu.

“ Où est-ce, mon cher ? Êtes-vous blessé ?

— Ici,” fait l'autre. Il peut à peine parler, et porte la main à son côté.

Tout à coup son visage exprime un grand étonnement et un soulagement infini. Il retire de son gousset la petite pièce d'argent, tout aplatie, et dans laquelle est restée incrustée la balle du pistolet.

“ Comment vous trouvez-vous maintenant ? fait Barnes, qui s'est hâté d'accourir afin de donner au blessé ses soins, car il n'oublie pas qu'il a été médecin.

— Infiniment mieux, grâce à mon fétiche,” répond le jeune Anglais en jetant un regard de reconnaissance à la petite pièce blanche. “ Je n'oublierai pas de sitôt ce que je lui dois.”

Ils sont interrompus par la voix de Felloc :

“ Etant donnée la situation, nous demandons à recommencer.

— Impossible pour le moment.

— Pourquoi ? Vous n'êtes pas hors d'état de tirer, et mon ami peut encore se tenir debout.”

C'est la première allusion faite à une blessure de Paoli. Le jeune lieutenant jette un coup d'œil du côté de la mer.

“ Notre vaisseau lève l'ancre, fait-il d'une voix vibrante, dans un instant il sera en route pour Alexandrie ; quand il affrontera le feu des Égyptiens, il faut que nous soyons à son bord.”

Le second a déjà couru à la barque, tout prête à filer.

“ Nous avons encore le temps.

— Non, vous, officier français, allez-vous vous mettre entre un officier anglais et son devoir ? ”

D'une voix à peine distincte, tant elle est faible, le jeune Corse intervient :

“ Pistolet brisé ... je ne peux plus me tenir.”

Et il s'affaisse sur un rocher voisin. L'Anglais le regarde et s'écrie :

“ Blessé à la jambe ! je suis heureux que ce ne soit que cela. Si je reviens d'Égypte et que vous insistiez...”

Il n'en dit pas davantage, car le vaisseau de guerre s'ébranle, on entend le coup de canon du départ.

Le lieutenant se jette dans la barque, criant d'une voix anxieuse : “ Cinq guinées pour vous si nous rattrapons le navire ; sinon, nous sommes perdus et déshonorés ! ”

Les bateliers se penchent sur leurs avirons, le second, jetant bas sa vareuse, saisit une rame supplémentaire et la barque s'élançe pour couper la route du steamer dont l'hélice est déjà en mouvement.

CHAPITRE IV

MORT

Barnes, frappé de l'altération de la voix de Paoli, s'est élancé vers lui, il lui tâte le pouls. Son expérience lui dit qu'une seule chose peut amener en si peu de temps un changement aussi subit.

Sans perdre une seconde, avec son couteau, Barnes a coupé le pantalon de drap bleu, qui est déjà devenu cramoisi à l'entour de la blessure, tout en haut de la jambe, presque à la hanche. Se servant de son doigt comme d'une sonde, il suit la trace de la balle, et en même temps il laisse échapper un formidable juron. Comment le malheureux a-t-il pu se tenir debout une seconde avec une blessure pareille ?

Au premier moment même, il se demande comment la balle a pu faire de tels ravages : mais en apercevant le pistolet brisé aux pieds du blessé, il comprend ce qui a causé la blessure extraordinaire qu'il vient de constater.

“ Vite, crie-t-il au vieux Mateo, apporte-moi du rhum, de l'eau-de-vie, tout ce que tu auras de plus fort, ... de l'eau aussi. Vite, au nom du ciel ! ”

Puis il roule son manteau, en fait un oreiller pour la tête du jeune homme, l'étend doucement sur le dos et lui dit à l'oreille bien tendrement :

“ Souffrez-vous beaucoup ? Ne vous fatiguez pas. Parlez bas, j'ai l'oreille fine. ” Il se relève ensuite, va trouver Belloc, qui a suivi des yeux avec intérêt tous ses mouvements, et à voix basse, mais d'un ton qui n'admet pas de réplique :

“ Tout est perdu ! ” dit-il.

L'officier le regarde d'un air d'incrédulité.

“ Allons-donc ! on ne meurt pas pour si peu. Une blessure à la jambe !

— Une blessure comme celle-là est mortelle ”, et les yeux de Barnes se remplissent de larmes.

L'officier veut encore douter.

“ Une blessure à la jambe !

— Antonio, qui a tiré une seconde avant l'autre, tenait son pistolet baissé. La balle a frappé sur le canon, puis a suivi la jambe en montant et en déchirant de haut en bas la grande artère iliaque. Sur mon honneur, il va perdre tout son sang, dans cinq minutes il sera mort.

— Et il n'y a rien à faire ?

— Rien. Voulez-vous l'avertir, ou dois-je le faire ?

— Faites-le, répond Belloc, car moi, je ne peux pas. Si j'avais reçu les excuses du jeune Anglais, tout cela ne serait pas arrivé. ” Il s'approche du pauvre enfant, que la mort a déjà marqué au front, se baisse, pose ses lèvres sur ses cheveux, murmure un “ adieu ” et se retourne du côté de la mer, qu'il peut à peine apercevoir à travers ses larmes.

Repoussant du pied le pistolet, Barnes s'agenouille auprès du blessé, qui est déjà presque sans connaissance, met sa tête sur ses genoux, humecte ses lèvres et son front avec l'eau-de-vie que Mateo a apportée, lui fait boire de l'eau, car il se plaint d'avoir soif, puis, se penchant sur lui, il le prévient tout doucement qu'il va mourir.

Le mourant murmure :

“ Je le savais ! je l'ai senti dès que sa balle m'a frappé, voilà pourquoi j'ai essayé de me tenir debout, voilà pourquoi je voulais le tuer. Je n'aurais pas laissé... cet héritage de vengeance à ma sœur ;... c'est bien cela ;... la..., la troisième génération.

— Que voulez-vous dire ? demanda Barnes.

— *La vendetta*. J'en laisse une à ma sœur ! ”

Il pousse un soupir, cherche à reprendre sa respiration et continue encore plus bas :

“ J'aimerais mieux être oublié par elle que de mourir avec la pensée que ma mort empoisonnera sa vie ! ”

Sa voix s'affaiblit de plus en plus. L'Américain essaye alors avec la main d'arrêter cette horrible hémorragie. S'il pouvait au moins le faire vivre jusqu'à l'arrivée de sa sœur ? Au moment où il se baisse dans cette intention, il entend un bruit de chevaux, de gens qui se hâtent, et dans le lointain une voix, qui ressemble étrangement à cette voix mourante si douce et si triste.

Peut-être sur le seuil de l'autre vie, quelque puissance occulte centuple-t-elle certaines de nos facultés, toujours est-il que ce que Barnes entend, le mourant semble le voir ; à travers les rochers de la falaise, les murs blancs de la petite auberge, les buissons d'orangers, on dirait qu'il aperçoit Marina, car il murmure :

“ Ma sœur, elle est là ! je la vois. ”

Et, essayant de se redresser sur ses pieds, il jette un dernier cri de bienvenue : “ Marina ! ” et tombe à la renverse sur la plage.

Une voix lui répond :

“ Antonio ? mon frère ! me voici ! ”

Mais tandis qu'elle parle, la mort passe, enlève l'enfant, laissant sur ses lèvres le sourire que la venue de sa sœur y a mis.

Belloc d'une voix rauque s'écrie :

“ Seigneur, c'est sa sœur ! ”

Et d'un mouvement instinctif il ramasse le pistolet, pour le dérober à sa vue. Au même moment elle paraît sur la terrasse, toute souriante, criant à Tomasso et à Danella, qui la suivent :

“ Il est ici ;... vous avez bien entendu sa voix ”, et elle le cherche du regard.

De l'endroit où elle se tient, Marina ne peut voir le corps de son frère, que lui cache une pointe de rocher. Barnes, sans trop savoir ce qu'il fait, recouvre de son mouchoir le visage du mort. Ce mouvement le démasque un instant ; Marina l'aperçoit, le reconnaît, agite gaiement la main, se met à rire et l'interpelle :

“ Il est en bas, n'est-ce pas ? ”

Et elle s'élançe en courant, oubliant sa fatigue, nullement préparée au spectacle qui l'attend.

“ Votre mot nous avait effrayés, fait-elle en riant gaiement ; j'ai entendu sa voix, donc il est bien portant ; où est-il ? Mon frère ! ”

Les deux hommes se regardent ; aucun n'a le courage de lui répondre. Le capitaine continue à regarder la mer, tout en jouant avec le pistolet brisé. L'Américain essaye d'aller au-devant d'elle. Alors pour la première fois, elle remarque le corps étendu sur le galet et elle commence à trembler, car elle a reconnu l'uniforme que porte son frère.

“ Qui est-ce ? Qui est-ce ? Ne pouvez-vous parler ? ”

Cette horrible incertitude lui semble plus cruelle que la plus terrible vérité ! elle s'avance vers le corps étendu en disant :

“ Laissez-moi voir ”, puis : “ Sainte Vierge ! il a peur ! ” car Barnes a fait un geste comme pour l'empêcher d'approcher.

Elle avance quand même, arrache le mouchoir et reconnaît... son frère.

Barnes avait espéré qu'elle perdrait connaissance. Hélas non ! Au premier moment elle ne semble pas comprendre.

“ Mais il m'a appelée, fait-elle. Marina ! Sa voix était joyeuse. C'est impossible ! ”

Puis, se baissant, elle l'appelle doucement par son nom, se jette sur lui, le couvre de baisers, le câline, comme si elle espérait que ses caresses vont le rappeler à la vie. Enfin, elle pousse un gémissement plaintif, car elle ne peut plus douter, et s'écrie :

“ C'est pour cela que vous m'avez amenée ici ! ”

Elle chancelle, elle est sur le point de tomber, quand soudain une autre pensée traverse son esprit et lui rend toute son énergie. Elle se redresse et crie, les yeux étincelants :

“ Montrez-moi celui qui l'a tué. ”

Et apercevant le Français, qui tient encore le pistolet brisé, elle s'élançe en s'écriant :

“ Ah ! c'est vous ! ” avec un regard qui fait frissonner.

André de Belloc, qui a affronté, et combien de fois, le feu de l'ennemi, se sent pâlir devant cette personnification de la vengeance ; il répond simplement :

“ Non. ”

Elle comprend qu'il dit la vérité, car elle demande :

“ Qui alors ? Vous n'osiez pas m'annoncer la mort de mon frère, dites-moi du moins qui l'a tué ! ”

Belloc, montrant du doigt le large, répond :

“ Un officier de ce vaisseau. ”

Barnes suit des yeux le geste et remarque que le navire anglais a recueilli les jeunes gens, et qu'il est maintenant hors de la rade. Les yeux de la jeune fille s'attachent au vaisseau, comme si elle espérait le faire revenir vers elle par la seule puissance de sa volonté. Puis tout à coup elle s'écrie :

“ Le pavillon anglais ! Je le retrouverai ! Je me vengerai ! Je suis Corse ! ”

Et d'un air égaré elle murmure quelques paroles sans suite.

Musso Danella et le vieux Tomasso, qui se tiennent derrière elle, car tout cela a été l'affaire d'un instant la regardent d'un air sombre. Un imperceptible sourire, le reflet peut-être de quelque espérance longtemps caressée, illumine le visage de Danella, tandis qu'il contemple la jeune fille plus belle encore dans sa colère que dans sa douleur. On dirait quelque prêtresse antique célébrant sur un autel païen un sacrifice au dieu de la Haine.

“ Je jure, fait-elle à haute voix, que personne n’aura jamais à me reprocher de laisser vivre le meurtrier de mon frère. Personne ne me chantera le *rimbecco*. Je le vengerai, je le jure ! *Vendetta !* ”

Le vieux Corse, son père nourricier, s’agenouillant respectueusement devant elle, ajoute dans sa haine : “ *Responde.* ”

La jeune fille, en jetant un regard au vieillard à ses pieds, aperçoit de nouveau le corps de son frère et gémit :

“ Antonio, cela ne te rendra pas à mon amour ! ”

Elle appelle : “ Antonio ! ” avec un accent que rien ne peut rendre, pousse un cri et tombe évanouie sur le cadavre de son frère.

Quelques semaines plus tard, le vaisseau de guerre anglais la *Mouette* prenait part au bombardement d’Alexandrie et, sous le feu des Egyptiens, perdait plusieurs officiers et quelques hommes . . .

CHAPITRE V

UN TABLEAU CURIEUX

Les vastes salles du palais de l’Industrie, en ce jour de printemps, une année environ après l’occupation de l’Egypte par les Anglais, sont encombrées par cette foule cosmopolite qui, des quatre coins du globe accourt tous les ans à Paris pour admirer ou faire semblant d’admirer l’Ecole moderne de la peinture française.

Un groupe nombreux, composé des éléments les plus divers : Français, Anglais, Italiens, Américains, Allemands, stationne devant un des portraits à sensation de la saison et ce sont des exclamations de toutes sortes, dans toutes les langues, qui font vaguement penser à la Tour de Babel :

“ Magnifique !

— *Ieh halte nicht viel davon!*

— *This horrid jam is worst than Piccadilly !*

— Jérusalem ! mais c’est Sally Spotts en naïade. ”

C’est un gros marchand de bestiaux du Kansas qui laisse échapper cette dernière exclamation. Le bonhomme, un colosse, qui semble fort excité, se fraye un chemin au milieu de la foule, et arrive au premier rang, suivi par M. Barnes, qui, après un séjour de plusieurs mois aux Etats-Unis, est de retour en Europe, et qui trouve bon d’utiliser le sillage du gros homme.

“ Parole ! c’est Sally Spotts ! ” répète l’homme des pampas.

Et en effet la belle des pays de l’Ohio est devenue une des beautés les plus célèbres du demi-monde de Paris ; cette beauté fait en grande partie le succès du tableau pour lequel elle a consenti à poser.

Surexcité par sa découverte, le géant fait sa trouée, au grand amusement de M. Barnes. Mais tout à coup sur son visage le sourire fait place à une expression indignée. C’est que tout près de lui il vient d’entendre une voix, qui lui a semblé divine, s’écrier en anglais avec un accent de douleur vraiment pathétique :

“ Oh ! mistress Vavassour ! il m’a encore marché sur le pied !

— Comment ! deux fois ! répond la compagne de la jeune beauté, une Anglaise entre deux âges, un peu haute en couleur.

— Oui !... Non !... Oh !... encore ! Je ne pourrai jamais marcher, et voyez, l’animal a déchiré ma robe neuve. ”

Ces derniers mots expriment le plus morne désespoir.

Barnes se retourne et contemple ce qui pour lui est le plus intéressant de tous les tableaux : une jeune Anglaise dont les beaux yeux mouillés de larmes lancent des éclairs de colère, tandis qu'elle murmure à l'oreille de sa compagne :

“ Me marcher sur le pied passe encore, mais déchirer ma robe, c'est trop fort. ”

La jeune fille parvient cependant à sortir de la foule et, en se penchant pour examiner le dommage fait à sa robe, elle offre aux yeux ravis de son admirateur un tel ensemble de grâces, que celui-ci, absorbé tout entier par l'intérêt que lui inspire la Nobié, dont les larmes, vite séchées, ont fait place à un sourire, oublie l'indignation que lui a causée la conduite du Vandale.

La position de la jeune fille, tandis qu'elle se penche en avant et relève légèrement sa jupe, ce qui permet d'apercevoir un petit pied mignon délicieusement chaussé, donne à M. Barnes tout le loisir de l'examiner, sans qu'elle s'en doute.

Une Anglaise de vingt ans, jolie, distinguée, n'est-ce pas la plus adorable chose au monde ? Sa mignonne petite tête est encadrée d'une masse de cheveux dorés, absolument naturels, qui font valoir deux grands yeux bleus candides, dont le regard peut à la fois s'attacher tendrement sur ceux qu'elle aime, foudroyer ceux qu'elle hait et écraser ceux qu'elle méprise. La vivacité de sa physionomie prouve que jusqu'ici sa vie été complètement heureuse, sans chagrins ni passion, et seulement riche de promesses.

“ Cette fleur a-t-elle un nom digne d'elle et de sa beauté ? ” se demanda Barnes.

Au même moment il entend son chaperon l'appeler :

“ Enid, fait celle-ci, le malheur de votre robe est-il assez considérable pour vous obliger à retourner à l'hôtel ?

— Non, ... vraiment, je ne crois pas, c'est seulement un plissé décousu, la balayeuse : on ne s'en apercevra pas. De plus, je tiens à vous montrer cet étrange tableau : si ce n'est pas aujourd'hui, ça ne sera jamais.

— Ce n'est pas celui-là, j'espère ? fait sa compagne.

Non, je hais ce genre de peintures et ces exhibitions. Les femmes comme Blackwood ont toujours besoin de faire parler d'elles.

— Oh ! Enid, vous ne devriez même pas savoir le nom de cette femme.

— Pourquoi pas ? Elle existe, elle et ses pareilles. Je ne suis pas aveugle et j'ai des oreilles. Et, ma foi, je vous réponds que je ne méprise pas cette femme autant que cet homme qui parle d'elle ”, et du geste elle désigne le Géant des Pampas, qui, de plus en plus animé, demande aux uns et aux autres l'adresse de la belle Blackwood.

Barnes, qui connaît cette reine du demi-monde, rougit malgré lui de la remarque de la remarque de la jeune fille. Sa confusion redoutable lorsqu'il s'entend tout à coup interpellé par le géant, qui, le reconnaissant, s'écrie en anglais : Oh ! Barnes de New-York, vous qui connaissez tout le monde à Paris, donnez-moi donc l'adresse de cette belle Blackwood. ”

Barnes est fort malheureux, car il entend la jeune fille répondre à une observation de sa compagne :

“ Je n'aurais vraiment pas cru cela de lui. ”

Rassemblant pourtant son courage, il répond d'un air dégagé :

“ Tout le monde pourrait vous la donner, Ruggle : 42, rue du Helder. Je l'ai vu encore ce matin dans le *Figaro*. ”

Barnes eût volontiers envoyé le géant à tous les diables. Il pense à la mauvaise opinion que la jeune fille a pu prendre de lui et aux préventions qu'il aura à combattre le jour où il se fera présenter à elle, car il y est parfaitement décidé.

Quelques moments plus tard, quelqu'un aborde la jeune beauté et la salue sous le nom de Miss Anstruther.

“ Je savais bien qu'elle devait avoir un joli nom se dit Barnes : Enid Anstruther. ”

Il entend quelques bribes de la conversation :

“ Oui, ces jours-ci, ... à Nice... Ce cher Edwin ! ”

Le cher Edwin le rend pensif.

“ Son fiancé, sans doute, murmure-t-il les sourcils froncés. Comment n'aurait-elle pas la moitié de l'Angleterre à ses pieds ? ”

Si eût été plus de sang-froid, M. Barnes n'eût pas commis cette erreur, il aurait su que le dernier homme qu'une fille comme Enid qualifie publiquement de “ cher ” est l'homme qu'elle aime. Le “ cher Edwin ”, peut-être un ami, un cousin, un frère, mais un amoureux !! jamais !

Pour le moment, la philosophie de Barnes l'a complètement abandonné. Il est fou puisqu'il est amoureux !

La politesse la plus vulgaire lui interdisant de tourner plus longtemps autour de la jeune fille, qui commence à remarquer l'attention qu'il lui porte, il s'arrange pour ne pas la perdre de vue, et, l'ayant entendu parler d'un certain tableau, dans une salle qu'elle indique, il se dirige tout de suite vers la salle en question, afin de l'y attendre. Arrivé là il pousse une exclamation de surprise en apercevant la reproduction aussi vivante que fidèle du ciel dont il a été le témoin fortuit l'année précédente à Ajaccio.

CHAPITRE VI

LA POURSUITE

Devant ce tableau, les moindres détails de ce drame sanglant lui reviennent à la pensée. Sa première impression est celle de la surprise. Comment la reproduction qu'il a devant les yeux peut-elle être à la fois si exacte dans certaines parties et si fautive dans d'autres ?

Le tableau représente deux épisodes distincts du duel, épisodes qui ont eu lieu à des moments différents et que le peintre, peut-être avec intention, a réunis.

A gauche, le jeune Paoli, vêtu de l'uniforme de la marine française, meurt dans les bras de Barnes, qui lui soutient la tête. Il est bien dans la pose qu'il avait lorsque Marina l'a aperçu pour la première fois. D'un geste pourtant, il désigne le jeune officier anglais, et ce geste est plein de reproche. Au centre, Belloc est debout, il contemple l'officier anglais d'un air sévère, tandis que le visage du vieux Mateo, qui assiste à la scène du haut de l'escalier, exprime à la fois l'horreur et la haine. L'officier objet de la réprobation générale occupe la droite du tableau ; il tient d'une main le pistolet à poine déchargé, et qui fume encore, et de l'autre la pièce d'argent contre laquelle la balle de Paoli est venue s'aplatir.

Les figures de Paoli, de Belloc, du vieux Mateo et même des deux pêcheurs corses sont absolument ressemblantes. Le visage d'Antonio est peint avec amour. L'artiste l'a, en quelque sorte, idéalisé, et en a fait plutôt un martyr mourant qu'un homme qui quitte cette vie avec les passions d'un homme.

M. Barnee, au contraire, n'est nullement ressemblant ; il a évidemment été peint de souvenir. Quant aux deux officiers anglais, c'est de la fantaisie d'un artiste qui n'était pas disposé à leur rendre justice, bien au contraire ; la physionomie du principal acteur de la scène exprime les passions les plus basses : la cruauté, la lâcheté, le meurtre. Un soleil radieux éclaire toute la scène, l'anime et prête même aux personnages une vérité bien cruelle.

Le tableau, placé sur la cimaise, est présenté au public avec l'intention évidente d'attirer les regards, aussi bien par le sujet que par son large cadre d'ébène sur lequel on lit en lettres rouges : *le Meurtre*.

“ Si la majorité du jury est réaliste, le tableau est certain d'avoir une récompense, une mention d'honneur tout au moins. Quoi qu'il en soit, pense le jeune homme, Marina (il est certain dès le premier moment qu'elle est l'auteur du tableau), Marina aurait pu me flatter davantage. ” Il regarda la signature, mais ne trouve que ces deux mots écrits en bas à droite : *Finem respice*.

L'exclamation de surprise que Barnes n'a pu retenir en apercevant le tableau, n'a pas échappé à un homme qui rôde aux environs. Au moment où celui-ci se retourne pour voir s'il n'aperçoit pas sa jeune beauté, il se trouve face à face avec cet homme, qui a un faux air de marchand de tableaux et qui marmure :

“ Horrible ! n'est-ce pas ? ”

— Horrible, en effet, ” répond Barnes en frissonnant, car toute cette scène est si frappante de vérité, qu'il croit encore sentir sur son bras la tête du mourant. Son émotion intéresse évidemment son interlocuteur, qui ajoute :

“ Ce tableau intéresse monsieur ? ”

— Beaucoup.

— Vraiment ? (le ton est légèrement inquisiteur). Ça n'a pas une grande valeur, l'artiste est jeune.

— Vous la connaissez donc ?

— La ? ”

L'homme paraît embarrassé, puis au bout d'un moment il reprend : “ Oui, je l'ai vue une fois. J'avais pensé acheter ce tableau, si j'avais pu l'avoir à bon marché. Il aurait du succès. Je suis marchand de tableaux.

— Je l'avais deviné.

— Est-ce que monsieur désirerait l'acheter ?

— Pour rien au monde. Cela me rappelle de trop tristes souvenirs. Il me semble que je revois toute cette triste scène, ” ajouta l'Américain d'un ton grave.

L'homme est sur le point de lui poser une question, mais, Enid Anstruther et Mrs. Vavassour entrant dans la salle au même moment, M. Barnes n'a naturellement plus d'yeux que pour elle. Il gagne un coin un peu obscur, d'où il peut regarder la jeune fille sans être vu.

L'homme, après s'être assuré que Barnes ne semble pas disposé à s'é-

chapper, s'éloigne un instant, puis revient escorté de deux individus qui ont l'air de prendre le signalement de Barnes, qui, lui, ne s'aperçoit de rien, tant il est absorbé par les faits et gestes de son enchantresse.

Miss Anstruther, après avoir jeté un regard circulaire autour de la pièce, comme si elle cherchait quelqu'un, conduit directement Mrs. Vavassour devant le tableau que Barnes vient de quitter. Debout, regardant sa compagne en souriant, elle dit :

“Le voilà ! Voilà celui dont je vous ai parlé ! Celui dont je suis éprise ! L'homme auquel j'ai donné mon cœur !”

Et du doigt elle montre la toile.

“Lequel, miss Impressionnable, répond Mrs. Vavassour, en riant et en cherchant son pince-nez.

— Celui-là, le plus laid,” et la jeune fille, de son petit doigt rose, indique le personnage qui représente Barnes.

En entendant cette déclaration, une joie folle envahit l'âme du jeune homme qui, le premier moment d'émotion passé, songe avec rage que, si Marina l'avait fait un peu plus ressemblant, sa beauté le reconnaîtrait, et alors — ô bonheur !

Cette manière flatteuse d'envisager la situation se trouve légèrement gâtée par cette réflexion de Mrs. Vavassour, qui a enfin trouvé son lorgnon et qui examine le tableau de près :

“En vérité, mais je trouve qu'il a quelque ressemblance avec le jeune homme de tout à l'heure, l'ami de la belle Blackwood”

— Pas du tout ! Mon bien-aimé (et la jeune fille appuie sur ce mot en regardant le Barnes du tableau d'un petit air de coquetterie) est beaucoup plus beau. Dites de suite qu'il est beaucoup mieux, mistress Vavassour, ou je ne vous aimerai plus.

En vérité, je ne suis pas de votre avis.

— Oh ! si. Il a de délicieuses moustaches d'abord, et le jeune homme de tout à l'heure n'en a pas.”

M. Barnes, ici, envoie son coiffeur à tous les diables pour l'avoir privé de cet ornement.

Au bout d'un instant, Mrs. Vavassour, qui est une femme pratique, reprend :

“Quelle folie ! Vous ne manquez pourtant pas d'adorateurs en chair et en os, Enid !”

La réponse fait tressaillir Barnes :

“Mais il est en chair et en os aussi, ce n'est point une figure de fantaisie, c'est un portrait.

— Comment le savez-vous ?

— Je vous ai raconté ce qui m'avait d'abord intéressé à ce tableau : cette lettre d'Égypte, puis l'épisode de la pièce d'argent. Je suis donc revenue plusieurs fois le voir, peu à peu j'en vins à m'intéresser aux personnages, surtout à *lui*. C'était un sentiment calme au début, mais un jour la jalousie s'en est mêlée.

— La jalousie ?

— Oui, j'ai cru avoir une rivale ! fit la jeune beauté d'un ton déclamatoire. J'ai cru qu'une autre l'aimait ! Une Italienne, une Espagnole, une étrangère à coup sûr, rôdant sans cesse alentour, regardant avec amour cette partie du tableau. Un jour, elle avait sans doute remarquer

l'intérêt que je prenais à cette toile, elle m'a demandé de but en blanc pourquoi je la regardais ainsi. Comme je ne tenais pas à la mettre au courant de l'histoire d'Égypte, je lui ai dit que j'étais éprise de l'homme qui avait l'air si bon, si compatissant. Alors, avec un sourire triste elle m'a répondu :

— Oui, c'était de la pitié ! Mais prenez garde, ne l'aimez pas trop, il vit. "

— A quoi j'ai répondu : " Prenez garde vous-même, car il me semble que vous le regardez avec tendresse.

— Ce que je regarde, moi, m'a-t-elle répondu, c'est le mourant, mon frère ! "

— J'ai appris, en interrogeant le gardien, que c'était elle-même qui avait peint le meurtre de son frère ; une idée gaie, n'est-ce pas ?

— Pas plus bizarre que de donner son cœur à un portrait.

— Enid, vous n'êtes pas assez folle pour espérer rencentrer cet homme ?

— J'ai bien peur de n'avoir pas cette chance.

— Et si vous le rencontraiez ?

— Et qu'il ressemblât à son portrait ? je l'adorerais."

M. Barnes est loin d'avoir tout entendu, mais le peu qu'il a pu saisir lui a à moitié tourné la tête.

— Mais si vous le rencontraiez, l'épouseriez-vous ? reprend Mrs. Vavasour.

— Qu'en sait-on ? On épouse rarement son premier amour ! "

Se tournant alors vers le tableau, miss Anstruther ajoute :

— Adieu, bien-aimé ! Si j'étais riche, je vous achèterais et nous ne nous quitterions jamais. Ce n'est pas la première fois que la pauvreté aura séparé des amoureux."

Barnes, qui boit avec délices ces derniers mots, s'élançe vers le marchand de tableaux. Il est décidé à l'acheter à tout prix et à l'offrir à son Enid le matin du mariage.

Il l'appelle déjà " son Enid. " De toutes les idées folles qui ont traversé son cerveau depuis une demi-heure, cette idée se dégage bien nette, et il est parfaitement décidé à ce que la jeune fille, qui aime le Barnes imaginaire, aime le Barnes véritable et l'épouse dans le plus bref délai possible.

Il rêve déjà des promenades au bord du lac de Côme avec elle, d'une lune de miel enivrante, de matinées où sa déesse apparaît dans de délicieux déshabillés propres à tourner la tête à un jeune mari. Il se demande si elle lui interdira le cercle, si elle lui permettra de fumer, etc.

M. Barnes trouve sans peine le marchand de tableaux, qui vient même au-devant de lui.

— Je n'ai pas un moment, lui crie-t-il. J'ai changé d'idée. Il me faut ce tableau. Sachez le prix qu'on en demande, et faites-le moi savoir : hôtel Meurice.

— A quel nom ? "

Mais Barnes a déjà disparu à la poursuite de miss Anstruther, Il rejoint les deux dames dans le vestibule et entend la plus âgée dire :

— Enid, vous ne pouvez partir sans déjeuner.

— Il le faut bien. Je n'ai que le temps d'attraper l'express. Lady Chartris et ma femme de chambre m'attendent à la gare."

Et elle monte dans une voiture qui s'éloigne.

Barnes s'élançe dans un fiacre qui passe, et crie au cocher :

"Vingt francs si vous ne perdez pas de vue cette voiture !"

Le marchand de tableaux, qui l'a suivi avec ses deux acolytes, sort au même moment en disant :

"Surtout ne le laissez pas échapper ; suivez-le et télégraphiez."

Les hommes sautent dans une voiture qui les attendait, et les trois voitures prennent le chemin de la gare de Lyon.

"Pas bête le particulier ! murmure un des deux hommes, qui ne sont évidemment pas de grands seigneurs : il envoie Casper l'attendre à l'hôtel Meurice, quand le voilà qui court comme un fou sur la route de Lyon."

CHAPITRE VII

LE RAPIDE DE LYON

Au moment où miss Anstrutner arrive à la gare, le train est prêt à partir, et comme elle a son billet, elle monte dans un compartiment de première classe, qu'obligeamment un des employés lui ouvre. M. Barnes, qui se rappelle avoir entendu dire à la jeune fille qu'elle comptait voir ce cher Edwin à Nice, prend son billet pour Nice.

Les deux hommes qui le suivent de près en font autant, et tous trois se hâtent de gagner le quai. Il n'y a pas un moment à perdre, Barnes saute dans le seul compartiment qui soit encore ouvert, et se trouve précisément assis à la place qu'il aurait choisie entre toutes, c'est-à-dire en face de la jeune fille qu'il poursuit. Les deux hommes sont montés dans un compartiment voisin.

L'Américain tourne le dos à la machine. De sa place il enfile le quai d'un bout à l'autre, et juste au moment où le train s'ébranle, il aperçoit toute une famille anglaise luttant désespérément contre les employés de la gare.

Une seconde plus tard, le rapide, en route pour Lyon, laisse tout bien loin derrière lui. M. Barnes, qui est un *Baedeker* vivant, ayant parcouru l'Europe dans tous les sens et plusieurs fois, sait que le train n'a que quatre arrêts avant Lyon : Montereau, Tonnerre, Dijon et Mâcon. Par conséquent, il est certain de garder sa jolie compagne de route au moins deux heures ; peut-être même, s'il mène les choses avec habileté, pourra-t-il la conserver davantage.

Il s'installe dans un coin et se demande ce qu'il a deux mieux à faire, d'abord pour entamer la conversation avec la jeune fille, et ensuite pour s'en faire aimer.

Tout en réfléchissant, M. Barnes se complait à détailler la jeune beauté. Elle n'est pas grande, mais si mince, si fine, qu'elle le paraît. Sa taille bien dessinée, ses épaules déjà rondes, ont encore le charme et même un peu de la gracilité de l'enfance.

Tout cet ensemble, depuis les gants jusqu'aux chaussures, depuis la lourde gourmette d'or qui enserre son bras rond jusqu'à la mignonne petite montre qu'elle consulte de temps à autre, est d'un goût exquis. Sous un grand chapeau, pas assez grand cependant pour cacher la forme de la tête, on aperçoit la masse de ses cheveux d'or, où brillent ici et là quelques mèches fauves, plus chaudes de ton. Ce chapeau abrite ce qu'un peintre

eût qualifié de tableau, un poète de poème, et ce que Barnes sait être le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre : le visage de la femme aimée.

Comme cette pensée se fait jour dans son esprit, Barnes remercie Dieu du fond de son âme, Dieu qui l'a fait riche, qui lui a donné du loisir, ce qui lui permet de la suivre jusqu'au bout du monde, si c'est nécessaire.

Quand au caractère de la jeune personne, Barnes décida à part lui qu'il doit être parfait, mais il est à cette heure tellement sous le charme et tellement amoureux que son jugement n'a guère de valeur.

Pour le moment, M. Barnes remarque que son ange paraît sombre, et qu'elle frappe le plancher du wagon du bout de son sésaphique petit pied. Avec cette défiance de soi qui est le caractère des amoureux, il s' imagine qu'elle est furieuse qu'il ait osé troubler sa solitude.

Il a raison en partie. La présence d'un homme quelconque serait désagréable à toute jeune fille dans la circonstance. Miss Anstruther a des fourmis dans le pied. Elle donnerait beaucoup pour être seule, pour pouvoir sauter, remuer, danser, chasser les aiguilles et les épingles qui la piquent, sans être gênée par des regards masculins. Pourtant des moyens moins violents finissent par triompher, elle se calme et reprend paisiblement la lecture de son journal.

Silence!... S'il osait seulement lui adresser la parole ! mais il craint de l'offenser, et il l'étudie surnoisement, afin de tâcher de découvrir un point faible dans l'attitude hautaine dont elle s'est fait une armure.

Tandis qu'il la guette, elle replie la feuille terminée, tire de son petit sac un roman, qui bientôt l'absorbe toute entière.

Hélas ! voilà l'arrêt de Montereau. Barnes tremble de voir sa beauté l'abandonner. Elle est heureusement si intéressée par son livre, qu'elle se contente de relever la tête et d'appeler le chef de train, qu'elle charge de chercher lady Chartris, et de lui dire que miss Anstruther la rejoindra à la prochaine station. Et elle se plonge de nouveau dans son livre. Barnes bénit le génie de Ouida, auquel il doit cet instant de répit !

Le train continue sa course. La jeune fille a maintenant terminé sa lecture, elle s'est rejetée en arrière et regarde distraitemment par la portière ; bientôt elle se détourne en bâillant, enlève son chapeau, ce qui dévoile aux yeux charmés de Barnes d'autres beautés, et cherche à s'installer le plus confortablement possible dans son coin pour dormir.

Son visage est calme, comme un peu engourdi ; elle regarde tranquillement Barnes, lorsque tout à coup une lueur passe dans ses yeux. Est-elle en train de découvrir une ressemblance avec le Barnes du tableau ? Certes non, elle reconnaît simplement le jeune homme entrevu le matin, le jeune homme qui connaît l'adresse de la belle Blackwood, et son regard se charge de sévérité. Barnes subrepticement consulte sa montre. Il est plus de deux heures ! C'est le moment d'agir ou jamais. Miss Anstruther, à laquelle une idée nouvelle vient de venir sans doute, une idée drôle, à en juger par son sourire, se redresse, s'agite, ramasse son journal et l'étudie attentivement, ligne par ligne, colonne par colonne, sans rien négliger, pas même les annonces. Elle ne lit pas, c'est évident, mais elle cherche un renseignement.

"Après quoi diable en a-t-elle maintenant ? murmure l'Américain. Faut-il que je lui propose de l'aider dans ses recherches ?"

Il a grand'raison de s'abstenir, car lorsqu'elle a terminé ses investigations, ses yeux se reportent sur M. Barnes avec une expression de plus en plus sévère.

“ Par Saint-Georges ! elle me reconnaît ”, pense le jeune homme avec ivresse.

En réalité, miss Anstruther vient de constater l'horrible mensonge inventé par le jeune homme : l'adresse de la belle Blackwood, trouvée par hasard le matin dans le *Figaro* ! et cette découverte est désastreuse pour la réputation du jeune homme, aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue véridique.

“ Voulez-vous me permettre, mademoiselle de jeter les yeux sur votre *Figaro*, je ne l'ai pas encore lu aujourd'hui.

— Certainement, monsieur ”, dit-elle d'un ton glacial.

Et elle lui tend le journal avec autant d'indifférence que s'il se fût agi pour elle de le mettre à la poste.

“ Merci mille fois ”, murmure Barnes, qui au même instant se rend compte de la sottise qu'il vient de dire, au cas où la jeune fille l'aurait reconnu et se souviendrait de ses paroles du matin.

Très dépité et très malheureux, il se cache derrière le journal qu'il fait semblant de lire, pendant que la jeune fille lui tourne le dos et regarde par la portière.

Tandis que Barnes examine le joli dos de la jeune fille, il réfléchit tout à coup qu'à Tonnerre elle le quittait pour aller rejoindre ses amis. Une chance de perdue ! Sera-t-il plus heureux dans l'avenir ? Car il est parfaitement décidé à continuer la poursuite. Il regarde dans son portefeuille : mille francs en billets, plus son livre de chèques.

Tout va bien de ce côté, rien n'est plus simple que de télégrapher à son domestique de venir le rejoindre avec ses bagages. Ce qui est moins simple, c'est de conquérir sa belle, car Barnes sait fort bien que la femme qui est conquise, aime.

Tandis qu'il est plongé dans ces réflexions, le train s'arrête : “ Tonnerre ! Tonnerre ! ”

Jusqu'à présent, M. Barnes n'a grandement avancé ses affaires, mais ici un hasard heureux lui prête son secours.

La jeune fille, aussitôt que l'employé vint ouvrir la portière, lui dit en français avec un très léger accent :

“ Avez-vous fait ma commission auprès de lady Chartris ? Dans quel wagon est-elle ?

— Non, mademoiselle...

— Et pourquoi pas, je vous prie ? d'un ton légèrement impérieux.

— Je ne l'ai pas trouvée. ”

Ce à quoi la jeune fille répond avec impatience :

“ Eh bien, veuillez la chercher. Lady Chartris est Anglaise. Quand vous l'aurez trouvée, venez me prévenir. ”

L'employé met la main à sa casquette et s'éloigne, tandis que la jeune fille prend son petit sac, secoue sa robe et se prépare à quitter le wagon.

M. Barnes, désireux d'entendre encore une fois le son de sa voix, ne peut s'empêcher de dire :

“ Pardon, mademoiselle, mais vous oubliez votre journal. ”

La réponse n'est pas plus encourageante cette fois que les autres.

“ Merci, je n'en ai pas besoin. ”

Un moment plus tard, l'employé est de nouveau à la portière.

“ Mademoiselle, fait-il très respectueusement, la dame que vous demandez n'est pas dans le train.

— C'est impossible ! s'écrie la jeune fille consternée : elle n'aura pas compris : vous vous serez mal expliqué. ”

L'employé, un peu vexé, répond vivement :

“ Je suis sûr qu'elle n'est pas dans le train.

— Mais elle doit y être. Vous avez bien dit lady Chartris ? Elle est anglaise, un peu forte, cinquante ans environ, trois enfants, deux femmes de chambre dont l'une est la mienne. Voyez encore. ”

L'employé disparaît une seconde fois.

La description de lady Chartris et de ses enfants a fait passer un frisson d'espérance dans le cœur de Barnes. Il devine que c'est la grosse dame et les trois enfants qui ont manqué le train. Cette espérance devient une certitude lorsque l'employé reparait et déclare qu'il n'y a pas de dame avec trois enfants dans le train.

La jeune fille, inquiète, reprend :

“ Je ne peux pas le croire. Elle ne m'aurait pas laissée partir ainsi toute seule. Je veux voir moi-même. Aidez-moi à descendre, je vous prie. ”

L'employé, qui réellement prend en pitié son embarras, lui dit :

“ Je vais vous réserver votre place, mademoiselle, car tous les autres wagons sont complets. ”

Sans prendre garde à cette offre obligeante, la jeune fille s'élançe. Pendant ce dernier colloque, Barnes n'a pas perdu son temps. Il a arrêté son plan. Il a décidé que, pour vaincre la froideur de la jeune fille à son égard, il n'y avait qu'un moyen : l'affamer. C'est un système qu'il a vu employer aux Indes pour réduire les animaux féroces, et il pense qu'il pourrait réussir dans le cas présent. Seulement comment empêcher une jeune fille, évidemment fort intelligente et pourvue d'argent, de se procurer de quoi manger et l'obliger à avoir recours à lui ? Il y a encore sept heures de route jusqu'à Lyon, avec deux arrêts importants : Dijon et Mâcon. Il regarde l'employé et sourit.

L'objet de sa sollicitude revient au même moment, très troublée.

“ Que vais-je devenir ? s'écrie-t-elle. Oh ! la vilaine vieille femme ! ” Elle est nerveuse et excitée.

“ A quelle heure le train arrive-t-il à Lyon ?

— Dix heures quinze.

— Dans combien de temps un train pour Paris ? ”

Le cœur de Barnes lui manque. Il sort précipitamment du wagon, prêt à reprendre lui-même la route de Paris.

“ Trois quarts d'heure ou une demie-heure. ”

Elle regarde sa montre, il est maintenant plus de trois heures, et demande :

“ Un express ?

— Non, un omnibus qui vous mettra à Paris à dix heures du soir. ”

Elle hésite un moment, puis reprend :

“ Voyez s'il n'y aurait pas un télégramme pour moi : miss Anstruther. ”

Et craignant que l'employé n'ait pas bien entendu le nom, elle lui passe une de ses cartes.

L'homme revient presque immédiatement.

“ Non, il n'y a pas de télégramme.

— A quelle heure le train qui suit celui-ci quitte-il Paris ?

A onze heures vingt.

— Mais alors elle n'a qu'une heure de retard sur moi, s'écrie la jeune fille avec joie. Elle me rattrapera à Lyon. Je vais continuer."

Et elle remonte dans le wagon.

L'employé, occupé à répondre à un autre voyageur, n'a pas entendu la dernière partie de la phrase ; mais Barnes, qui sait que le train de onze heures vingt est un train omnibus qui n'arrive à Lyon que le lendemain assez tard dans la matinée, songe qu'il devrait honnêtement prévenir miss Anstruther ; mais il sait aussi que la meilleure chance qu'il ait de gagner l'amitié de la jeune fille, ce sera à Lyon, le soir, lorsqu'elle aura le plus besoin d'un ami.

Il calme donc sa conscience en se répétant qu'à la guerre comme en amour, tous les moyens sont bons, et va au guichet prendre six billets de première, les six places vacantes du compartiment ; puis il revient, cherche l'employé, lui dit deux mots, tout en lui glissant un louis dans la main. Celui-ci sourit, émpoche l'argent et dit :

"Que pourrais-je faire pour monsieur ?"

— Veillez à ce que personne ne monte dans mon compartiment. J'ai les billets supplémentaires (il les montre). J'ai commandé un souper à Dijon. Si à Dijon ou à Mâcon la jeune fille demande à descendre pour prendre quelque chose, dites-lui qu'il n'y a pas le temps.

— Mais si elle insiste pour descendre ?

— Offrez de lui apporter ce dont elle a besoin ; elle est seule et elle acceptera. Aussitôt qu'elle aura témoigné d'une façon quelconque qu'elle a faim, faites-moi apporter mon souper. Je désire faire accepter à mademoiselle mon hospitalité.

— Ah ! fait l'employé, monsieur est amoureux !

— Précisément." Et Barnes, lui montrant une nouvelle pièce d'or, ajoute :

"Si vous réussissez, ceci sera à vous, à Lyon."

L'homme répond simplement :

"Je chercherai, monsieur."

Et Barnes sait que c'est une affaire convenue. Ce premier point réglé, il envoie un télégramme à un fameux restaurant de Dijon.

Pendant l'arrêt, les deux hommes qui ont suivi M. Barnes depuis le palais de l'Industrie, ne l'ont pas perdu de vue ; pourtant l'un d'eux a couru un instant au bureau télégraphique et a expédié une dépêche au

Comte Musso Danella,

Paris.

M. Barnes ne regagne son compartiment qu'au moment où le train se remet en marche. Il a un air si heureux et si excité, que sa compagne le regarde un peu inquiète. N'a-t-il pas lieu de s'assurer un tête-à-tête d'au moins six heures ?

CHAPITRE VIII

CONQUISE

L'air vainqueur de M. Barnes n'est pas d'un heureux effet sur miss Anstruther : elle devient de glace, et ne répond aux regards de l'Américain qu'en détournant la tête avec hauteur

“ Est-ce qu'elle s'imagine, par hasard, pense-t-il avec colère, que je serais assez lâche pour tirer parti de sa situation et pour l'insulter ? Par le ciel ! malheur à celui qui oserait lui manquer de respect en ma présence ! ”

Et avec une inconséquence propre aux amoureux il rêve d'avoir à se précipiter au secours de son ange !

L'objet de tant de soins héroïques a pris son livre, mais c'est en vain qu'elle cherche à s'intéresser à l'une des petites histoires qui terminent le volume de Ouida. Elle est agitée, impatiente ; à la fin, elle pose son livre et consulte sa montre.

“ Ah ! ah ! fait Barnes, qui l'observe avec la cruauté d'un philosophe, ça ne va pas. Est-ce qu'elle aurait faim ? ”

Miss Anstruther se tourne du côté de la portière et regarde le paysage avec une persistance qui désespère son admirateur.

Mais ce n'est pas long. Elle devient nerveuse, joue avec son bracelet, s'agite, change de place. Enfin, après avoir regardé l'heure encore une fois, elle cherche précipitamment quelque chose dans son sac. Barnes tremble de l'en voir tirer des pastilles ou un gâteau, de ces choses que les femmes mangent et qui leur suffisent. Ouf ! ce n'est qu'un indicateur de poche ; elle l'ouvre, suit du bout du doigt les colonnes en montant et en descendant, tire de son corsage un petit crayon d'or, dont elle ne se sert pas pour écrire, mais que, les sourcils froncés, elle mâchonne d'un air distrait.

Elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, bien certainement ; elle est même sur le point de parler à son compagnon de route ; mais elle se contient et commence à faire une suite de nœuds à son mouchoir sans avoir l'air de penser à ce qu'elle fait. Si bien que Barnes se demande s'il n'a pas en face de lui une émule femelle du docteur Tanner.

Ses craintes ne sont pas de longue durée. D'une voix hésitante, un peu nerveuse, mais cependant bien douce, elle dit tout à coup :

“ Pardonnez-moi, monsieur, mais est-ce que vous avez déjà voyagé sur cette ligne ? ”

— Très souvent, répond Barnes avec calme, ce qui semble donner quelque courage à la jeune fille.

— Serons-nous bientôt à Dijon ?

— Dans un quart d'heure s'il n'y a pas de retard, fait-il en regardant sa montre.

— Le train s'arrête, n'est-ce pas ? Il y a un buffet ? Ceci d'une voix tremblante d'émotion.

“ Quelquefois ”, fait l'Américain, qui peut à peine contenir sa joie.

La faim commence à réduire sa beauté. Il continue :

“ Comme vous êtes seule, vous ferez bien d'appeler le chef de train : il vous apportera tout ce que vous voudrez. ”

Ce dernier trait est vraiment digne de Machiavel.

“ Je vous remercie beaucoup. ”

La voix attendrie, pleine de reconnaissance de la jeune fille, emplit Barnes de remords, il est presque tenté de s'envoyer au diable. Elle a l'air très fatigué, et elle est toute pâle. Il cherche à oublier sa cruauté, en pensant à la joie qu'un bon diner causera à sa chérie, quand l'heure en sera venue. En attendant, il se dit qu'il ne sera pas aisé à Dijon d'empêcher miss Anstruther de se procurer quelque chose à manger pendant les vingt minutes qu'elle passera en vue du buffet.

Dès que le train est arrêté, la jeune fille se précipite à la portière et fait signe au chef de train. Le brave homme ne la voit pas évidemment, car il ouvre tous les wagons, sauf le sien, puis il s'éloigne du côté de la locomotive. Peu après il revient, mais pour disparaître de nouveau. Cette fois, c'est au bureau télégraphique qu'il est entré ; il en sort pourtant, mais pour se précipiter à la portière d'un wagon où sans doute on l'a appelé.

Presque tous les voyageurs sont maintenant descendus de voiture. Le buffet est envahi. La jeune fille s'impatiente, elle tape vivement au carreau. Enfin l'employé l'aperçoit, il s'approche doucement et ouvre la portière.

Barnes admire la façon dont le brave homme mène sa petite affaire ; on a déjà perdu au moins dix minutes.

“ Pourquoi n'avez-vous pas ouvert la portière de ce wagon en même temps que les autres ? demande la jeune fille d'une voix irritée et très mécontente.

— On m'avait appelé à la locomotive.

— Qu'avez-vous à faire à la locomotive ? ”

Barnes est dans la joie, la jeune fille perd son temps en questions oiseuses et joue son jeu.

Pourtant la faim la rappelle à l'ordre :

“ Je voudrais que vous m'apportiez quelque chose à manger.

— Et à boire ?

— Sans doute, du thé ou du café. ”

L'homme hésite, regarde Barnes ; il voit probablement se refléter dans son œil la pièce de vingt francs, car il reprend :

“ Très bien, mademoiselle. Nous avons le temps. Que désirez-vous ? Je vais vous apporter la carte. ”

Il s'en va en courant, reste un certain temps, puis revient en disant,

“ Il n'y a pas de menus imprimés, mais on a tout ce qu'on veut. ”

Et il commence à énumérer très doucement, en se reprenant presque à chaque mot, une liste interminable.

Miss Anstruther l'arrête court :

“ Apportez-moi ce que vous voudrez, pourvu que ce soit vite fait. ”

Il s'éloigne de nouveau.

Alors, avec une mine joyeuse, elle fait ses préparatifs, retire ses gants ; l'employé cependant revient encore une fois et demande respectueusement si mademoiselle veut un dîner chaud ou froid.

“ Chaud ou froid, ça m'est égal, mais tout de suite. ”

Barnes regarde à sa montre. Il ne reste plus que six minutes. La jeune fille bat du pied impatiemment. Les autres voyageurs sortent du buffet et remontent en wagon.

Cette vue exaspère la beauté affamée, elle est sur le point de sortir du wagon, pour aller elle-même à la découverte, lorsque Barnes l'entend tout à coup pousser un petit cri de joie ; il voit l'employé, qui se fraie un chemin à travers la foule, suivi d'un garçon, qui tient au bout du bras un plateau chargé d'un dîner suffisant pour six personnes. A part lui, il maudit le misérable qui le trahit au dernier moment.

Les deux hommes approchent du wagon, la jeune fille le visage rayonnant, tend déjà les mains, le garçon s'avance pour lui poser le plateau, lorsque je ne sais quelle fatalité, il bute contre le pied de l'employé, chan-

celle et tombe de tout son long sur le quai, détruisant du même coup sa vaisselle et les espérances de miss Anstruther. Elle pousse un cri de désespoir, veut se précipiter au buffet, mais l'employé ferme brusquement la portière en criant :

“ A Mâcon il y a un buffet. Allons ! en voiture ! ”

Et il ferme tranquillement toutes les autres portières, car il reste encore une minute avant le départ.

Lorsque le train se remet en marche, il emporte une jeune personne très affamée et très en colère, qui murmure d'un ton lamentable :

“ L'imbécile ! fermer mon wagon le premier. Il aurait pu au moins me laisser la chance d'attraper une sandwich. ”

Maintenant que la première partie de son plan a réussi, une terreur d'un autre genre s'empare de Barnes. Que faire si son souper n'est pas dans le train ? Pourrait-elle attendre encore deux heures, la pauvre mignonne ? Barnes commence presque à regretter sa vilénie, car il voit deux petites mains blanches qui tremblent de rage et de faim, et deux beaux yeux remplis de larmes. A la première station, le train n'arrête que trente secondes ; il est tiré d'inquiétude. Le chef de train ouvre la portière et lui passe un grand panier. Le visage de miss Anstruther s'éclaire, elle tend la main en criant ;

“ Enfin ! vous avez pu vous procurer quelque chose. Comme je vous remercie ! ”

L'employé l'interrompt :

“ C'est pour monsieur. Commandé par le télégraphe. L'addition ! ”

Et il passe la note à Barnes, qui paye en ajoutant un fort pourboire pour le garçon. L'instant d'après, le train se remet en route. Le diner est là par terre, au milieu du wagon, entre eux deux.

La jeune fille s'est rejetée dans son coin et elle fait tous ses efforts pour paraître indifférente ; mais elle a beau faire, ce panier la fascine.

“ Pauvre petite ! elle est affamée comme un loup. Elle n'attend qu'une provocation ”, se dit Barnes.

Et s'inclinant poliment :

“ Permettez-moi, mademoiselle, dit-il, de réparer la maladresse de l'employé. J'ai là à diner pour deux. Faites-moi l'honneur de partager avec moi. ”

Etonnement et désappointement ! miss Anstruther répond froidement bien qu'avec une légère hésitation, seul témoignage de la terrible bataille qu'elle vient de se livrer à elle-même :

“ Je vous remercie, je n'ai pas très faim. ”

Elle n'est pas assez sotte pour rester à mourir de faim devant des masses de provisions, et elle allait accepter tout simplement, lorsque quelque chose dans toute cette affaire, un je ne sais quoi qui lui paraît louche, la met sur ses gardes.

Peut-être l'employé s'est-il montré trop maladroit, Barnes trop anxieux ; peut-être est-ce l'instinct tout bonnement, mais elle est inquiète ; elle ne sait pas de quoi, et elle refuse.

“ Voilà bien le plus gros mensonge que mon ange ait jamais fait de sa vie ”, pense Barnes, tandis qu'il ajoute du ton le plus persuasif :

“ Mais vous avez *un peu* faim. Voyons laissez-vous tenter. ”

Ici un grand éclair de joie illumine le visage de la jeune fille, elle cloue son interlocuteur sur place avec cette phrase surprenante :

“ Merci, merci mille fois. Je me souviens maintenant que j'ai des provisions dans mon sac. ”

Elle l'ouvre, en effet, cherche jusqu'au fond et finit par en tirer un petit sac de papier, dont la vue désespère Barnes, car il vient évidemment de chez un confiseur.

Le pauvre garçon, dans son désespoir, est sur le point d'envoyer promener son dîner par la fenêtre.

“ Triple imbécile que je suis ! Comment aller m'imaginer aussi qu'une femme va voyager sans friandises ! C'est comme si l'on me prenait me mettant en route sans cigares. ”

Instinctivement il tâte son porte-cigares, et il pense avec mélancolie qu'il y a un compartiment pour les fumeurs et que voilà plus de huit heures qu'il se prive de fumer pour une jeune fille qui préférerait mourir de faim plutôt que d'accepter rien de lui !

Un bruit de panier froissé attire son attention, il regarde du côté de miss Anstruther. Elle ouvre le petit paquet qui a dû certainement contenir des bonbons, et, avec un visage long d'une aune, en retire les uns après les autres des petites boulettes de papier.

Tout au fond pourtant, elle trouve deux misérables boules de gomme et une carte avec quelques mots écrits sur le revers. Les boules de gomme vont directement dans sa bouche. C'est toujours ça. Puis elle lit la carte et s'écrie avec colère : “ Petite misérable ! ” Exclamation qui se termine par un soupir ressemblant beaucoup à un sanglot.

Barnes meurt d'envie de la consoler, mais il combat victorieusement cette tentation dangereuse, ouvre son panier à provision et commence à manger du pâté de foie gras du meilleur appétit, car il est presque sûr maintenant qu'il ne se passera pas beaucoup de temps avant que miss Anstruther n'en mange avec lui.

La pâle lueur de la lampe du wagon éclaire le jeune homme, qui dîne paisiblement, et la jeune fille qui suit tous ses mouvements d'un air d'envie.

“ D'ici peu elle baissera pavillon ”, se dit Barnes avec une joie sauvage. Il croit qu'elle va parler, mais elle fait un effort désespéré et se tait tandis qu'une grosse larme roule le long de ses joues. Il n'y tient plus, et, du ton le plus respectueux, avec une délicatesse et une générosité exquise :

“ Vous feriez mieux de vous aviser, mademoiselle ; le voyage en chemin de fer creuse. Ne voulez-vous pas me permettre de vous offrir de mon superflu ? ”

— Avec plaisir !

— Mais, alors, vous aviez faim ? crie Barnes.

— J'en meurs ! ”

Et elle essaye de rire, mais les larmes sont encore bien voisines. En une seconde elle est installée, son assiette remplie de tout ce qu'elle préfère. M. Barnes la sert comme le bon génie des *Mille et une Nuits*. Elle le lui dit, il répond alors en riant :

“ Alors vous êtes le petit Aladin ; pourtant je ne crois pas qu'Aladin eût attendu si longtemps avant de frotter sa lampe. Ne faudrait-il pas mieux dire que c'est moi qui suis Aladin, l'employé, le génie, et vous, la princesse de Chine, qui était si merveilleusement belle ? ”

Cette audacieuse comparaison fait rougir légèrement miss Anstruther, car elle se rappelle qu'Aladin épouse la princesse. Mais elle ne dit rien, elle est bien trop occupée de chasser...

“ Je n'ai hélas ! ni thé ni café à vous offrir ; mais un peu de chablis vous fera plus de bien que toutes les infusions de la terre. Vous êtes toute pâle ! ”

La jeune fille accepte, et ses jolies couleurs reviennent peu à peu.

“ Je crains de vous dépouiller absolument.

— Oh ! ne craignez rien. J'avais commandé à diner pour deux, s'écrie-t-il étourdiment.

— Pour deux ! ” fait-elle d'un joli petit air étonné.

Barnes plonge sa tête dans le panier, et fait mine d'y chercher quelque chose.

“ Mais oui, deux assiettes, deux couteaux, deux fourchettes, deux verres, comme c'est curieux !

— J'ai..., j'ai un si gros appetit !

— Vraiment ! répond-elle en riant, on ne le dirait pas : vous mangez à peine.”

Barnes, après cela, est bien obligé de s'asseoir à côté d'elle et de se mettre sérieusement à l'œuvre, ce qui ne lui est pas désagréable, et ce qui ne l'empêche pas de continuer à s'occuper de sa compagne. Comme il lui présente un verre de bourgogne, leurs mains se rencontrent, et un frisson électrique le parcourt de la tête aux pieds. La jeune fille boit, et, soit que ce soit le vin, soit toute autre chose, ses joues reprennent leur jolie teinte rosée.

La réserve, l'exquise politesse du jeune homme lui donnent confiance, et, comme Enid Anstruther ne fait jamais les choses à demi, quand il lui offre du champagne — le vin favori des dames, en général, — elle répond simplement :

“ Si vous le désirez.”

Barnes, reconnaissant, entasse sur une assiette du raisin admirable, des bonbons, des gâteaux, toutes choses auxquelles les hommes ne pensent pas, et que les femmes adorent.

Elle contemple tout ce luxe avec étonnement et d'un air pensif :

“ Si c'est là votre ordinaire en voyage, quel sybaritisme ! Que pouvez-vous avoir de plus chez vous ? On dirait que vous attendiez du monde.”

Le jeune homme a paré cette attaque dangereuse par cette riposte habile :

“ Vous, c'est tout le contraire, vous vous embarquez pour un voyage de dix heures avec deux boules de gomme !

Ici miss Anstruther change adroitement la conversation et donne à Barnes l'occasion de se présenter, ce qu'il ne fait peut-être pas d'une façon très modeste.

La jeune fille pendant ce temps le regarde d'un air distrait et songe qu'après tout il n'a pas l'air si mauvais sujet que cela. Il savait l'adresse de cette vilaine femme, c'est vrai, mais il en était honteux, puisqu'il n'a pas reculé devant un mensonge pour s'excuser. C'est avec cette indulgence que la jeune fille examine la conduite du jeune homme, tandis que le train arrive en gare de Mâcon. Là, la fortune devait encore une fois venir en aide à l'audacieux Américain.

Miss Anstruther ayant déclaré qu'elle n'avait besoin de rien, Barnes se précipite au bureau télégraphique, et demande par dépêche à Paris son domestique et ses bagages. En sortant, il rencontre le chef de train, qui

sourit d'un air fin en le regardant, et auquel il donne les vingt francs promis, plus un large pourboire pour le garçon qui s'est laissé choir si à propos à Dijon. Il l'envoie chercher deux couvertures de voyage, allume un cigare, se promène quelque temps de long en large, puis retourne à son wagon, où il trouve son oiseau envolé.

Il l'attend près de la portière ouverte. L'employé apporte les deux couvertures, les met dans le wagon : il vient à peine de se retirer que la jeune fille paraît ; l'Américain la reconnaît de loin, malgré la demi-obscurité du quai, mal éclairé. Elle vient vers lui à pas pressés, et, toute troublée, lui dit à voix basse :

— “ Je suis suivie par deux hommes. Attendez un moment, et quand ils passeront devant nous, donnez-moi la main pour monter en wagon, afin de leur faire croire que vous m'accompagnez.

— Bien volontiers. Voulez-vous me montrer ces misérables ?

— Les voilà ! ” murmure la jeune fille.

Il dévisage les deux hommes, puis aide la jeune fille à monter en wagon avec les attentions du mari le plus épris. Elle rougit légèrement, mais il élude toute observation en lui demandant :

— “ Maintenant, dites-moi ce que ces hommes vous ont fait ou dit.

— Rien ; seulement j'ai entendu l'un d'eux qui disait à l'autre : “ Ne perds pas de vue la petite Anglaise, elle sera moins difficile à pincer que l'Anglais, et c'est tout comme.”

— Les misérables ! ” s'écrie Barnes, outré que l'on puisse poursuivre et inquiéter une semblable créature, et oubliant un peu l'exercice auquel il se livre lui-même. “ Qu'ils me fournissent l'occasion de...”

Mais miss Anstruther coupe court à ses intentions vengeresses en lui faisant remarquer qu'il est impossible qu'il se mêle de cette affaire.

— “ Vous comprenez, dans la situation où je me trouve !

— Parfaitement !

— Vous avez jeté votre cigare avant de remonter en wagon, reprend-elle. Je vous en prie, allumez-en un autre. Je sais combien, vous autres hommes, vous tenez à ces choses-là.

— Jamais devant vous ! s'écrie Barnes avec cette soif pour le martyr, qui caractérise le véritable dévot.

— Je suis habituée à l'odeur du tabac. Mon frère m'a bien élevée à cet égard, et de plus, si ces hommes vous voyaient fumer, ils seraient encore plus sûrs que vous êtes mon..., frère, ajoute la jeune fille.

— Ce n'est que pour vous obéir. Et il allume son cigare.

Au bout de quelques instants, la jeune fille, qui s'est confortablement installée dans un coin, pousse un soupir de contentement et s'endort. Barnes est ravi. Il pense avec joie que sa présence la rassure et a suffi pour lui faire oublier ses deux persécuteurs. Elle n'a pas l'air inquiet, grand Dieu ! elle dort aussi paisiblement qu'un petit enfant.

Une lourde mèche de ses cheveux qui s'est détachée caresse doucement la joue de la dormeuse, elle a appuyé sa tête dans une de ses mains, tandis que l'autre pend à côté de Barnes, qui la regarde d'un œil d'envie, en se demandant si elle sera jamais à lui.

Miss Anstruther, qui se réveille au moment où le train entre en gare à Lyon, est très étonnée de se trouver chaudement enveloppée de couvertures, ce qui n'est pas une précaution inutile, car la nuit est froide. Elle

jette un regard de remerciements au compagnon qui a eu si soin d'elle, et s'écrie :

— Et vous, qui n'avez même pas de patelot ! Pourquoi n'avez-vous pas pris une de ces couvertures ?

— Je n'avais pas froid !”

Barnes n'ajoute rien. Il sait qu'à Lyon la jeune fille va se trouver fort embarrassée et il attend modestement qu'elle lui demande de la tirer de peine.

— Je vais avoir à attendre au moins une heure l'arrivée de lady Chartris. Voulez-vous bien me conduire à la salle d'attente ? Je suis désolée de vous donner cette peine, mais vous avez été si bon pour moi !

— Comment donc ! Seulement je me demande comment lady Chartris pourrait être ici dans une heure ?

— Elle a dû quitter Paris par le train du midi douze, une heure après nous. Je sais compter, monsieur Barnes, ajoute-t-elle en riant.

— C'est possible ; mais si vous savez compter, vous ne savez pas lire, au moins les indicateurs. Le train de midi douze est un train omnibus qui s'arrête à Dijon et n'arrive pas ici avant demain matin.

— Mais il doit y avoir un express, un train qui arrive plus tôt.

— Oui, le train de sept heures vingt arrive ici vers quatre heures du matin. C'est le premier. Six heures d'attente avant l'arrivée de lady Chartris, si elle arrive !

— Six heures ici toute seule ! la nuit ! s'écrie-t-elle avec désespoir, sans compter ces horribles gens.”

Sa voix est pleine de terreur. L'employé au même moment ouvre la portière et dit :

— Un télégramme.”

Elle se jette dessus, l'ouvre, mais n'y trouve sans doute aucune consolation, car elle s'écrie de plus en plus désespérée :

— Dieu du Ciel ! que vais-je devenir ?”

Ceci ne s'adresse évidemment pas à Barnes, mais à la Providence ; toutefois Barnes prend sur lui de répondre.

— Dites-moi bien exactement ce que vous désirez faire, et je m'en charge.”

Elle lui jette un regard reconnaissant, puis lui explique que son frère, un officier de marine, qu'elle n'a pas vue depuis deux ans, lui a donné rendez-vous à Nice. Son navire est en rade de Villefranche, ajoute-t-elle, mais pour deux jours seulement. Voilà maintenant lady Chartris qui me télégraphie qu'elle a manqué le train, et, comme elle déteste voyager la nuit, qu'elle ne partira que demain matin. Si je l'attends, je manque mon frère. Que dois-je faire ?

— Continuer votre route jusqu'à Nice, sans aucun doute.

— Mais je ne puis pas. Cette lady Chartris est une vieille folle, une vieille égoïste, elle ne pense qu'à elle et à ses enfants ! Mon billet n'est que pour Lyon. J'ai bien ma lettre de crédit sur moi — elle hésite légèrement, — mais pas assez d'argent en dehors de ça pour continuer ma route. Je ne trouverais pas de banques ouvertes à cette heure, personne ne me connaît.” Puis tout à coup se tournant vers le jeune homme : — Voulez-vous me prêter deux cent cinquante francs ?”

Elle est devenue rouge comme une pivoine, et Barnes a rougi aussi en

la voyant retirer de son doigt une bague de diamant, mais elle n'achève pas le mouvement et reprend vivement en relevant la tête :

"Voulez-vous me prêter deux cent cinquante francs sur l'honneur? Je suis Enid Anstruther." Et elle lui met sa carte dans la main.

C'est un coup de fortune inattendu. Barnes en perd la respiration, pourtant il cherche à ne pas laisser voir son émotion et répond en s'inclinant gravement :

"Miss Anstruther, je suis entièrement à votre disposition, mais je crois que vous ferez bien d'accepter tout de suite cinq cents francs : les voyages sont si chers"; et il lui tend l'argent.

"Non, je vous en supplie, ne me remerciez pas"; car la jeune fille cherche à lui exprimer sa reconnaissance.

"Maintenant, je vais vous retenir un coupé-lit."

Il va au bureau, où il constate que tout les coupés sont pris. Il revient avec ces mauvaises nouvelles et ajoute au bout d'un instant :

"Y a-t-il une énorme importance à ce que vous arriviez à Nice deux heures plus tôt ou plus tard ?

— Non, en vérité, répond miss Anstruther, qui réfléchit.

— Dans ce cas, je vous conseillerais de descendre à l'hôtel ici, de vous y reposer et de reprendre le train de quatre heures."

Il ne tient pas à ce que sa beauté soit cahotée toute la nuit dans un compartiment archiplein, et il n'est pas difficile de se rendre compte que le train est bondé.

"C'est celui que je prends moi-même.

— Vous allez à Nice? s'écrie miss Anstruther toute joyeuse.

— Si vous permettez, je vais organiser cela.

— Vraiment?" Et ses yeux sont pleins de reconnaissance.

Là-dessus il l'aide à descendre de wagon et dit :

"Préférez-vous marcher ou prendre une voiture? L'hôtel de l'Europe est tout près.

— Comme vous voudrez.

— Un peu d'exercice vous fera du bien, je crois, après cette longue journée en chemin de fer. Vous vous en rapportez absolument à moi?"

La jeune fille plonge ses yeux dans les siens et répond sans hésiter :

"Absolument. Faites comme vous l'entendez."

Et elle lui prend le bras d'un geste aussi confiant que si elle l'avait connu toute sa vie.

Barnes est au septième ciel. Pourquoi le trajet jusqu'à l'hôtel est-il si court ?

Miss Anstruther entre dans le salon, tandis que Barnes prend différents arrangements. Quelques instants plus tard, une femme de chambre la conduit dans ses appartements, dont les fenêtres donnent sur la place Bellecour, et d'où l'on a une vue admirable par ce magnifique clair de lune. Dans le petit salon, devant un bon feu, on apporte à la jeune fille un appétissant souper.

"Monsieur m'a donné l'ordre, dit la femme de chambre, de réveiller mademoiselle à trois heures et demie. A quatre heures il y aura une voiture à la porte.

— Et ce monsieur? demanda miss Anstruther avec intérêt.

— Il a quitté l'hôtel il y a environ dix minutes, mais il m'a recom

mandé de veiller à ce que mademoiselle ait bien tout ce qu'il lui faut. Et il a été très généreux."

Toute fatiguée qu'elle est, Enid reste une demi-heure au coin de son feu à réfléchir. Ses yeux ont un regard bien doux ! Peut-être les affaires de M. Barnes sont-elles encore plus avancées qu'il ne le croit.

Quant au personnage lui-même, il reprend le chemin de la gare, loue une chambre à l'hôtel de l'Univers et, tout en se déshabillant, il se demande s'il est le même homme que le matin. Bien d'autres, et des plus forts, ont été frappés comme lui ; il voit son cas très clairement, il sait qu'il a rencontré la grande passion de sa vie !

Quelque grave que soit la maladie, il ne voudrait pour rien au monde en guérir. Il tire de sa poche la carte de sa divinité, et pour la première fois lit son nom :

"Enid Anstruther, Beechwood Towers, England."

Pourquoi ce nom Anstruther lui semble-t-il avoir un aspect familier sur le papier ? "Ai-je pu rencontrer son frère ?" se demande-t-il. Puis au bout d'un instant il laisse échapper de ses lèvres un sifflement prolongé qui exprime la surprise, et murmure :

"Par Saint-Georges ! est-ce que ça pourrait être... ?"

Et bien qu'il se mette au lit sans perdre de temps et qu'en homme sensé il s'endorme immédiatement, il se réveille le lendemain avec une idée fixe : prendre autant de renseignements que possible sur le frère de miss Anstruther.

CHAPITRE IX

DIEU NE LE METTRA-T-IL DONC JAMAIS SUR MON CHEMIN

Le lendemain matin, la femme de chambre vint réveiller miss Anstruther ; elle l'aïda à s'habiller, lui apporta une tasse de thé bien chaud, et lorsque la jeune fille descendit de voiture à la gare, elle trouva M. Barnes qui l'attendait.

"Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de rien jusqu'à Nice : c'est moi qui suis votre courrier."

C'est ainsi qu'il répond au regard reconnaissant et au gai bonjour de la jeune fille. Il l'installe dans un compartiment, l'enveloppe tendrement dans une quantité de couvertures chauffées devant le feu de la salle d'attente et que l'employé vient d'apporter, et lui dit d'un ton de propriétaire qui la fait rougir un peu :

"Maintenant, vous allez dormir jusqu'à Avignon ; à huit heures je vous donnerai de bonnes nouvelles.

— De bonnes nouvelles ! Oh ! dites-les maintenant.

— Pour que la joie vous tienne éveillée ? Non, non, pas de nouvelles avant huit heures."

La jeune fille sourit et répond d'un ton suppliant :

"Je vous en prie !"

Mais M. Barnes l'arrête et jouant la sévérité :

"Si vous ne vous endormez pas, rien avant Marseille, à onze heures."

Elle ne répond pas et médite profondément sur ce fait curieux : c'est la première fois de sa vie, bien qu'elle n'ait manqué ni d'adorateurs ni d'admi-

rateurs, qu'elle se soit sentie dominée, et elle s'étonne de trouver cela si doux ; c'est au milieu de ces réflexions qu'elle s'endort.

Lorsqu'elle se réveille, il fait grand jour. M. Barnes, assis en face d'elle, semble absorbé dans la lecture d'un journal anglais. Alors, avec une petite moue délicieuse :

“ Est-il huit heures ? Puis-je me réveiller maintenant, tyran ?

— Encore cinq minutes, répond Barnes avec une sévérité affectée. Je tiens à justifier ce nom de tyran ”, nom qu'il préfère à tous les autres et qui lui semble gros d'espérances.

Au bout d'un très petit instant il reprend :

“ Nous allons être bientôt à Avignon, et comme vous paraissez avoir assez dormi, je veux bien causer avec vous.

— Alors, dites-moi les bonnes nouvelles.

— Eh bien, vous n'êtes plus une jeune fille abandonnée, sans femme de chambre ni bagages.

— Mes malles sont ici ! ”

Et miss Anstruther pousse un cri de joie.

“ Oui, lady Chartris a fait partir votre femme de chambre par le train du soir.”

A Avignon, M. Barnes amène la femme de chambre, une jeune Anglaise aux joues rondes et roses comme des pommes, qui regarde avec des yeux étonnés ce monsieur qu'il n'a jamais vu, qui lui donne des ordres et qui s'attend évidemment à ce qu'elle obéisse.

Barnes, en homme sage, laisse les deux femmes seules, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper d'elles, et de leur faire apporter à chacune du café au lait et de bons petits pains tout chauds, attention qui lui gagne sans retour le cœur de la jeune *maid*.

“ Seigneur, miss Enid, quel gentleman ! Il n'y a pas à lui résister. Il vient à moi ce matin à Lyon et me dit : “ Vous êtes la femme de chambre de miss Anstruther. — Oui, monsieur, que je réponds. — Vous avez le sac de votre maîtresse ? Bien. On aura besoin de vous à sept heures. “ Soyez sur vos gardes.” Il donnait des ordres comme s'il avait été votre.... votre....

— Oui, les Américains sont des gens actifs, interrompt miss Anstruther.

— ...et généreux, miss ! Il m'a donné un souverain, et le voilà maintenant qui s'occupe de mon déjeuner et de tout pour vous, comme s'il était votre...

— C'est bon, Thompson, fait sa maîtresse vivement. Je vous laisse quelquefois prendre certaines libertés vis-à-vis de moi ; mais je vous les défends quand il s'agit de mes amis.”

“ Byant ayant ainsi remis à sa place sa femme de chambre, la jeune fille se tourne vers le monsieur en question, qui passe sa tête à la portière, et lui tend une branche de roses toutes fraîches, les sœurs jumelles de celles qu'elle avait la veille à son corsage.

“ Mes favorites ! s'écrie la jeune fille en riant ; comment l'avez-vous deviné ? ”

Et elle lui lance un regard reconnaissant, tandis qu'il ajoute :

“ Vous devez avoir à causer avec votre femme de chambre, je ne vous verrai donc guère avant Marseille. J'ai télégraphié pour commander le déjeuner. Je ne veux plus que vous mouriez de faim.”

Il se dirige vers le compartiment des fumeurs, et se trouve en face des deux hommes que la jeune fille lui a désignés la veille. Il n'y attache pas grande importance et leur trouve des airs de bourgeois inoffensifs. A Marseille, en allant chercher miss Anstruther pour la conduire déjeuner, il remarque que, par un de ces tours de force dont les femmes seules ont le secret, la jeune fille a réussi à faire disparaître toute trace de son voyage en chemin de fer. Avec ces jolies roses bien fraîches à son corsage, elle est aussi jolie, aussi élégante, aussi pimpante que lorsqu'il l'a aperçue pour la première fois au Salon, la veille.

Il étonne grandement la femme de chambre en la faisant asseoir à la même table que sa maîtresse ; mais M. Barnes a toutes les intuitions, il sait que la situation est délicate et demande des ménagements particuliers.

Après le déjeuner on se remet en route, et M. Barnes, voyant sa déesse parfaitement à l'aise et satisfaite, juge que le moment est venu d'obtenir sur son frère les renseignements qu'il désire. Il met donc la conversation sur sa famille. Elle lui raconte, avec mille détails intéressants, car elle ne paraît plus avoir de secrets pour lui, que son père et sa mère sont morts, mais qu'elle a deux frères : le plus jeune est encore au collège de Harword ; l'autre, plus âgé qu'elle, est officier de marine ; il compte, lorsqu'il sera commandant, donner sa démission et venir vivre sur la terre de famille, en *gentleman farmer*, comme ont fait tous ses ancêtres.

— "J'ai tout à fait arrangé sa vie dans mon esprit, ajoute la jeune fille.

— Vraiment ! Espérons que vous lui faites un sort heureux.

— Il épousera une gentille petite Anglaise de son rang, vivra à Beechwood, et peut-être un jour, quand M. Gladstone n'y sera plus, entrera-t-il au Parlement.

— Faut-il absolument que la plus jeune fille soit Anglaise ?

— Certainement ! Je n'aime pas les étrangers.

— Est-ce que vous rangez les Américains parmi les étrangers ?

L'inquiétude fait légèrement trembler sa voix.

— "Au point de vue du mariage de mon frère, oui. Il ne faut pas que sa femme ait de liens qui l'attirent hors de l'Angleterre.

— Et pour vous-même ? Rien qu'un Anglais aussi, je pense ?

— Oh, moi ! Moi j'épouserai l'homme que j'aime, quel qu'il soit,"

Et elle commence à jouer avec les fleurs de son corsage, puis elle reprend tout à coup :

— "Vous autres, Américains, vous êtes de drôles de gens ; est-ce que vous voyagez toujours ainsi sans bagages ?"

Barnes n'aime pas la direction que prend la conversation. Il n'a pas, en effet, le plus petit sac, pas même un paletot, et ce matin il a dû se livrer à des prodiges pour remédier aux avaries que le voyage avait causées à sa toilette.

— Non, répond-il très lentement, j'emporte quelquefois une canne. Mais j'ai été appelé subitement à Nice,... un télégramme,... affaire... importante.

— Vous vous en tirez à merveille !

Et miss Anstruther retourne à son frère, chante ses louanges, raconte comment, blessé en Égypte, il a dû la vie aux soins d'une belle Italienne ; les lettres enthousiastes qu'elle recevait de là-bas, et la peur qu'elle avait eue de le voir revenir marié à une étrangère. Elle parle avec orgueil de

Beechwood, le domaine de famille, du comité, où Edwin est si populaire. Cher Edwin, il a été décoré en Égypte.

— A-t-il servi à bord de différents vaisseaux ?

— Oh Dieu ! oui, des masses : le *Monarque*, la *Tapalze*, la *Cléopâtre*, et maintenant Gerard est sur la *Mouette*.

— Gerard ? fait Barnes intéressé.

— Oui, Edwin Gerard Anstruther. Nous sommes très fiers de lui, et nous l'aimons tous. Vous l'aimerez aussi, j'en suis sûre, quand vous aurez fait sa connaissance, et j'espère que ce sera ce soir même.

— A-t-il jamais servi à bord du *Vautour* ?

— Non, je ne crois pas.

— Pardon, miss Enid, interrompt la femme de chambre, je me souviens avoir une fois apporté une lettre avec *Vautour* ou *Aagle* imprimé sur l'enveloppe.

— C'est vrai ! Merci, Thompson, reprend miss Anstruther ; je me souviens maintenant qu'il a rejoint son navire, qui était en Égypte, comme passager à bord du *Vautour*. Il m'a écrit deux fois à bord de ce bâtiment : une fois de Malte ; une fois de ce petit pays où l'on se tue et où Bonaparte est né.

— Ajaccio !

— Oui, c'est cela.

— Je serais bien aise de voir votre frère ce soir, dit Barnes, qui tout à coup est devenu sérieux. Je crois bien que nous nous sommes déjà rencontrés.

— J'en suis ravie."

Les yeux de la jeune fille prouvent bien la vérité de ce qu'elle dit ; quant à Barnes, il est soucieux. Gerard Anstruther, c'est bien le nom gravé sur le pistolet du duel. Il songe qu'il va falloir avertir ce soir même le frère de miss Anstruther du danger qu'il court. " Il n'y a pas à dire, pense-t-il, il faut qu'Edwin quitte ce pays, et au plus tôt. En Angleterre on me paraît devoir être à peu près à l'abri d'une *vendetta*. J'admire beaucoup Marina, mais je n'entends pas qu'elle vienne gâter toutes mes affaires avec ses idées corses. Un homme se doit à sa famille, que diable ! " Et il regarde la jeune beauté qui lui fait vis-à-vis comme si elle lui appartenait déjà.

Le voyage s'achève comme dans un rêve. Le chemin de fer court à travers les beaux paysages du midi de la France, le long des bords bleus de la Méditerranée. Enfin la jeune fille descend à Nice. Elle est debout sur le quai, et les yeux pleins de larmes, une délicieuse rongeur lui montant aux joues, elle tend la main à son compagnon de voyage en disant :

" Vous avez été si bon pour moi ! Grâce à vous, ce voyage, qui eût pu être terrible, a été délicieux : vous changiez les plus grands désastres en plaisirs.

— Même la perte du dîner ! répond Barnes, en saisissant la petite main et en la pressant tendrement.

— Oui, même la perte de mon dîner ! Vous imaginez-vous que je me suis figurée que vous étiez pour quelque chose dans la bêtise de l'employé ?

— Grand Dieu ! Qu'est-ce qui a pu vous donner une idée pareille ?

— Vous avez eu l'air si heureux quand je n'ai trouvé dans mon sac que deux boules de gomme," répond miss Anstruther.

Il la met en voiture avec sa femme de chambre et il dit au cocher : "Hôtel des Anglais," car c'est là que doit descendre sa divinité.

M. Barnes, lui, se rend à l'hôtel de la Méditerranée, où il passe une soirée assez maussade. Toute la joie, tout le soleil de son existence, la jeune fille l'a emporté avec elle. Il se trouve ridicule, veut se secouer et sort, espérant chasser sa mauvaise humeur. Il trouve en tout cas à la passer sur quelqu'un : sur l'un des hommes de la veille, avec lequel il se rencontre nez à nez, ce qui l'agace, et qu'il envoie d'un coup de poing rouler dans un des buissons de la promenade.

L'homme se relève en murmurant :

"Miserable Anglais, va ! je serai vengé ! tes jours sont comptés."

Barnes, qui au fond est assez honteux de son exploit, s'éloigne sans entendre et rentre dans l'hôtel sans demander d'explications.

Le lendemain matin, rasséréiné, il s'habille avec autant de soin que possible, et va déjeuner à l'hôtel des Anglais, dans l'espérance d'apercevoir le joli visage dont il ne peut plus se passer ; il s'installe pour fumer son cigare sur la terrasse, bien en vue de l'entrée. Il n'est pas là depuis un instant, qu'il entend derrière lui un dialogue qui lui fait oublier même miss Anstruther.

"Enfin ! vous l'avez découvert !" dit une voix de femme, dont l'accent passionné réveille immédiatement dans sa mémoire le souvenir du duel d'Ajaccio.

"Sans aucun doute, mademoiselle ; son agitation devant le tableau nous a d'abord frappés. Il a suivi une jeune Anglaise jusqu'ici, je les ai entendus parler de la marine. Ces marques sur mon front ne prouvent-elles pas d'ailleurs qu'il appartient à cette nation brutale ?

— Oui, reprend encore la même voix de femme, c'est ainsi qu'il avait frappé mon frère, mon Antonio ! Vous me le montrerez sur la promenade des Anglais aujourd'hui. Vous dites qu'il est descendu à l'hôtel de la Méditerranée ? Son nom ?

— Il n'a pas voulu le donner.

— C'est bien. Venez me trouver à deux heures."

A peine l'homme a-t-il disparu, que Barnes fait le tour du massif d'arbustes, et se trouve face à face avec une jeune fille en grand deuil, qui pousse un cri en l'apercevant. Le vieux Tomasso, dont le visage reflète une joie féroce et intraduisible, la suit à quelques pas.

"Mademoiselle Paoli ! fait l'Américain en la saluant. Enchanté de vous rencontrer à Nice."

La jeune fille, surprise d'abord, murmure :

"Monsieur Barnes, n'est-ce pas ? Je suis bien heureuse de vous voir, vous avez été si bon pour lui !

— Êtes-vous à Nice depuis longtemps ? demande Barnes.

— Non, je suis arrivée ce matin seulement.

— Et vous êtes ici ?

— Pour mon plaisir. Pour la première fois depuis un an, aujourd'hui je suis heureuse, s'écrie la jeune fille avec un rire qui fait mal à entendre.

— Bien que le rôle de trouble-fête ne soit pas de mon goût, reprend Barnes d'un air sombre, permettez-moi de vous dire que je crains que vous ne soyez désappointée. Je connais l'homme que l'on va vous désigner comme le meurtrier de votre frère.

— Ah ! et c'est ? fait Marina, dont le visage rayonne.

— C'est moi !

— Vous ! vous ! C'est vous qu'ils ont suivi ? Dieu ne le mettra donc jamais sur mon chemin ?”

Tomasso, qui n'a rien dit, murmure :

“ Patience ! patience ! le jour viendra !”

Et son visage prend une telle expression de férocité, que l'Américain frissonne et se détourne avec dégoût. S'adressant à Marina :

“ J'ai quelque chose à vous dire. Un message à votre frère, ses dernières paroles. Quand serez-vous prêt à les entendre ?

— Quand vous voudrez, répond la jeune fille, qui est devenue aussi pâle que la mort. Aujourd'hui, hôtel Sebastiani. ”

Et elle cache sa tête dans ses mains, tandis que le vieux Tomasso cherche à la consoler.

CHAPITRE X

UN ANGE DE MISÉRICORDE

L'hôtel Sebastiani, situé dans une des rues écartées de Nice, et assez loin du quartier à la mode, n'est guère habité que par les Italiens et les Espagnols. M. Barnes s'y rend dans l'après-midi, et comme il se disposait à faire monter sa carte à Melle Paoli, il voit venir au-devant de lui le comte Musso Danella.

“ Ce cher Barnes ! il me semble qu'il y a un siècle que nous n'avons chassé le mouflon en Corse !”

Les habitudes du comte sont en général plus réservées, aussi l'Américain ne laisse pas d'être un peu surpris, il répond toutefois du même ton :

“ Ah ! ah ! Musso, mon ami, ici aussi ? Je pensais bien que vous ne deviez pas être loin, quand j'ai aperçu Mlle Paoli. ”

Barnes, s'il était sincère, avourait au contraire que rien ne l'étonne plus que la présence du tuteur de la jeune fille. Il sait que Danella, quoique Corse, est un homme du monde, et il ne peut guère admettre qu'il autorise cette poursuite romanesque à travers le monde et qu'il encourage des projets de vengeance et de meurtre, qui pourraient fort bien mettre en danger le cou de la belle exaltée.

“ Oui, reprend le comte, devenu subitement sérieux, et l'entraînant dans une chambre, évidemment la sienne, c'est moi qui ai amené Marina ici.

— En vérité, et vous saviez ses projets ?

— Oui.

— Vous savez qu'elle est à la recherche de l'homme qui a tué son frère, dans l'intention de l'assassiner ?

— Oui, répète Musso.

— Vous, un homme de bon sens, vous permettez à cette enfant, dont vous êtes le tuteur, le seul conseiller, de sacrifier sa jeunesse, sa beauté à une chimère, à un rêve de vengeance, qui aurait pu être de mode au temps des Borgia, mais qui au nôtre est un synonyme de prison, d'exécution. Et vous prétendez l'aimer !”

L'expression légèrement railleuse du visage de Barnes fait place à un

étonnement plein d'horreur à mesure qu'il saisit le sens profond et cruel de la réponse de Danella.

— Je l'aime, et je suis son esclave. Au début j'ai fait semblant seulement de l'aider. Mais quand j'ai vu qu'elle doutait de moi, qu'elle me haïssait, j'ai cédé. Grand Dieu, moi qui donnerais mon âme pour elle ! Un moment elle a échappé à ma surveillance, elle s'est enfuie en Égypte, et si je ne l'avais pas suivie, elle y aurait tout oublié : moi et son serment. Dieu soit béni ! reprend le comte d'un air sombre, je suis arrivé à temps. C'est alors que j'ai fait un contrat avec elle. Il a été convenu que lorsque j'aurais découvert l'homme qu'elle cherche, lorsqu'elle aurait assouvi sa haine, elle permettrait à l'amour de fleurir dans son cœur, et elle m'épouserait, moi qui aurais été l'instrument de sa vengeance !

— Elle s'est vendue, elle a acheté votre concours à ce prix ?

— Non sans peine, répond le comte avec un soupir, mais enfin elle y est venue. Elle ne m'aime pas, mais elle n'aime personne. Comment pourrait-elle aimer avec cette pensée dans l'âme.

— Vous oubliez seulement que nous sommes au XIX^e siècle, que la loi est là.

— Bah ! en Angleterre, peut-être, mais en France quel est le jury qui condamnerait une femme, et une femme belle comme Marina, pour un meurtre commis dans des circonstances aussi dramatiques. Si nous pouvions l'attirer en Corse et le tuer là, ce serait encore plus simple. Marina Paoli serait portée en triomphe."

Barnes, à part lui, est obligé d'avouer que le comte a raison en ce qui regarde les tribunaux français, mais il se contente de répondre tranquillement :

— Votre victime fera bien alors de rester en Angleterre.

— Oui, mais le monde est si petit !

— Et maintenant, reprend Barnes, veuillez me dire pourquoi vous m'associez à votre crime, en m'en faisant la confidence ?

— Parce que vous venez transmettre à Marina les derniers désirs de son frère, et que je veux vous demander, s'ils sont contraires à mes projets, de n'en rien faire. Je vous le demande au nom de votre amitié et de mon amour !"

M. Barnes reprend simplement, après un moment de silence :

— Je prévendrai les autorités.

— Vous n'en ferez rien, fait le comte sans s'émouvoir.

— Vous vous imaginez que je vais laisser sciemment commettre un crime ?

— Je suis sûr que vous ne direz rien. Vous êtes amoureux d'une jeune Anglaise, miss Anstruther, très amoureux. Bah ! ne niez pas. Vous l'adorez, mon cher ami. Elle a passé une nuit entière seule avec vous en chemin de fer, vous l'avez décidée à s'arrêter à Lyon, vous l'avez conduite vous-même à l'hôtel de l'Eroupe.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Barnes d'une voix étranglée par l'émotion ?

— Rien, si ce n'est qu'il y a une chose que vous autres, puritains, vous redoutez par-dessus tout, c'est le scandale, et voilà pourquoi je suis sûr que vous ne direz rien, mon cher ami."

Barnes réfléchit une seconde, et est bien obligé de s'avouer que le comte a raison.

“ Quoi qu’il en soit, dit-il, je parlerai à Mlle Paoli.

— Comme il vous plaira. Je suis persuadé d’ailleurs que rien ne la fera changer d’idée. La troisième porte à droite, l’étage au-dessus,” ajoute Danella de sa voix douce et musicale.

Le comte rentre dans sa chambre de fort bonne humeur, consulte le rapport des détectives qui ont suivi Barnes, et se demande pourquoi cette jeune Anglaise porte tant d’intérêt à la marine anglaise ; il se rappelle alors que miss Anstruther elle-même a manifesté quelque curiosité à l’égard du tableau du duel. Ceci l’intrigue, il sort, va flâner du côté du port et de l’hôtel des Anglais, où il apprend certains détails qui lui donnent fort à penser.

Barnes, lui, s’est présenté chez Marina, qu’il a trouvée plus belle que jamais sous ses voiles de crêpe.

“ Ah ! dit-elle en l’apercevant, vous m’apportez les dernières paroles de mon frère ! Mais c’est moi qui ai eu sa dernière pensée : Marina ! Pourquoi me faire attendre si longtemps ce qu’il vous avait chargé de me dire ?

— Lorsque j’ai quitté la Corse, mademoiselle, vous étiez malade, délirante, vous n’auriez pu m’entendre.

— C’est vrai ?” puis plus doucement : “ Pardonnez-moi, le cruel désappointement de ce matin m’a troublée au point que j’ai tout oublié. Avoir cherché cet assassin toute une longue année, croire qu’on le tient, et au moment même où je bénissais Dieu de l’avoir enfin mis sur mon chemin, ne rien trouver ! rien ! rien ! rien ! Oh ! vous ne pouvez pas comprendre ça ; vous autres, vous pensez, vous ne sentez pas ! Remerciez le ciel qui vous a donné une tête au lieu d’un cœur !

— Mais vous ne m’avez pas entendu. Peut-être les paroles que je vous rapporte calmeront-elles vos regrets.

— Si c’est ainsi, ne me les dites pas maintenant. Ah ! c’était ce que je craignais. Je vous défends de me les répéter. Voyez d’abord tout ce que j’ai fait pour tenir mon serment ! Alors, et seulement alors, vous me répéterez les dernières paroles de mon frère, si vous l’osez ! Les paroles d’Antonio elles-mêmes seront impuissantes à changer le cours de ma destinée !”

Elle parle d’un air exalté, et comme Barnes ne répond rien, elle va chercher un grand livre, tenu avec l’ordre le plus admirable, et où elle a classé tous les renseignements qu’elle a pu obtenir. Barnes, qui est enchanté de pouvoir se rendre compte de l’état exact des choses et de voir par lui-même si Marina est sur les traces du frère d’Enid, se prête à cet étrange examen. C’est d’abord la liste des officiers.

H. M. S. Vautour, 1882.

John Lennox Warde, commandant ;
 Henry Lawson, E. Edgerton Reede, Walter Montrose Philipps,
 Nelson Trowbridge, The Hon. Mathew Haye, lieutenants ;
 George Hodspur, chef de la navigation ;
 Thomas H. Fearing, ingénieur en chef ;
 Mortimer Douglas, intendant ;
 Wellington Elenwood, chirurgien ;
 Arthur William Herrieck, sous-ingénieur.

Puis une liste de huit ou dix enseignes, aspirants, etc.

Ces renseignements sont parfaitement exacts et officiels.

Barnes, qui sait qu'Edwin Anstruther n'a rejoint le *Vautour* qu'à Gibraltar en qualité de passager, soit comment son nom n'est pas sur la liste envoyée d'Angleterre et comment Marina ne l'a pas découvert

Suivent les photographies de tous les officiers avec un véritable dossier sur chacun d'eux...

— " Il n'en est pas un, reprit Marina, que je n'aie ou vu, ou interrogé, ou fait interroger. J'ai été trouver le commandant lui-même, mais rien, rien, personne n'a rien voulu dire ; c'était un mot d'ordre.

— Et alors vous y avez renoncé ?

— Renoncé, moi ! On voit bien que vous ne me connaissez pas. Non, mais j'ai essayé d'un autre côté. Je suis partie pour l'Égypte, j'ai visité les hôpitaux ; j'espérais qu'abattus par le climat, la fièvre, la maladie, quelques-uns finiraient par échapper le secret. J'ai passé ainsi des mois au chevet des blessés, l'un d'eux même est mort entre mes bras, mais sans que j'aie rien pu saisir. "

Barnes contemplant avec étonnement cette étrange créature.

— " Si je n'ai pas trouvé en Égypte ce que je cherchais, j'ai trouvé quelque bien à faire, des malheureux à soigner ; un entre autres, un grand géant saxon, dont le visage pâle était aussi doux qu'un visage d'enfant. Quand je le vis apporter, blessé, mourant, je me jurai de le renvoyer dans sa patrie, où peut-être une sœur l'attendait, comme j'avais attendu mon Antonio !... On dit que je lui ai sauvé la vie... Lui, dans sa reconnaissance, m'avait surnommé son... "

Barnes avait relevé la tête. L'ange de la haine et de la vengeance, qu'il avait tout à l'heure devant les yeux, avait fait place à l'ange de la pitié, peut-être à l'ange de l'amour.

Elle fait un effort pour achever sa phrase. " Il m'appelait son ange gardien. Quand il a été mieux, en convalescence, nous nous promenions le soir au clair de lune dans les jardins du khédive, et il me remerciait, disant que je lui avais sauvé la vie. Une fois rétabli, il avait l'air d'un dieu, Edwin.

— Edwin ? répète Barnes.

— Oui, Edwin Gerard. C'est un nom anglais difficile à prononcer pour une langue méridionale, mais j'ai sa carte. "

Et elle montre la carte du frère d'Enid en criant :

— " Vous le connaissez ! N'est-ce pas qu'il est beau ? (car elle a remarqué l'émotion de Barnes.)

— Non, mais je connais sa sœur.

— Elle est bien belle aussi, elle lui ressemble. Je l'ai vue au Salon devant mon tableau. Vous l'aimez, n'est-ce pas ? "

Et Marina le contemple avec des yeux curieux.

— " Et après ce séjour en Égypte ? fait Barnes sans répondre à la dernière question.

— Après ? Le comte Danella m'a ramenée de force en Europe, prétendant que le climat de l'Égypte me tuait. C'est alors que j'ai peint ce tableau, devant lequel j'avais aposté un détective, espérant toujours découvrir le coupable. Vous savez où tout cela a abouti.

— Et maintenant ?

— Maintenant,... le comte a reçu des nouvelles du Gibraltar, qui font renaître l'espoir dans mon cœur et qui nous font croire que nous n'avions pas les noms de tous les officiers à bord du *Vautour*. Ah ! que Dieu me permette enfin de rencontrer ce lâche, et je saurai lui prouver qu'Antonio avait une sœur !” La jeune fille personnifie de nouveau la haine la plus intense.

Barnes, qui étudie son visage et qui cherche un moment favorable pour lui répéter les dernières paroles de son frère, l'interrompt :

“ C'est lorsque vous me contiez votre œuvre de miséricorde dans les hôpitaux d'Égypte, que j'aurais dû vous répéter les paroles de votre frère mourant. Vous vous souvenez, je le tenais dans mes bras ; j'entends encore sa voix me disant :

“ J'aimerais mieux être oublié par elle que de penser que ma mort a “ gâté sa vie. ”

Alors Barnes lui demande si sa beauté, son talent, sa jeunesse ne doivent servir qu'à cette œuvre de haine et de mort.

La jeune fille répond avec calme :

“ Je me suis déjà dit tout cela, mais je suis Corse. Le vieux Tomasso me mépriserait et je ne pourrais plus regarder en face mes voisins de là-bas, car ils savent que mon frère a été assassiné. Non, non, je ne puis rien oublier. Tenez ! — et elle montre, pendue autour de son cou, la balle qui a tué son frère — voilà qui se chargerait de me rappeler mon serment si j'étais tentée de l'oublier.

— Vous êtes jeune, répond Barnes vivement, et quelque jour vous apprendrez qu'il est plus doux d'aimer que de haïr.

— Tant que je vivrai, répond-elle en se levant comme pour clore la discussion, je ne connaîtrai qu'une passion : la haine. Il n'y a pas en ce monde un homme dont l'amour puisse me faire oublier mon serment.

— Même Edwin Anstruther ? Souvenez-vous des jardins du khédivé !”

Marina chancelle, elle devient pâle comme la mort, et poussant un cri déchirant, s'affaisse sur le canapé.

Barnes s'éloigne ; en dépit de son flegme habituel, il est un peu ébranlé. Voilà bien des surprises pour un seul jour ; il se demande avec effroi ce qui arriverait si ces deux êtres se rencontraient jamais et que Marina apprît la vérité !

CHAPITRE XI

L'AUTRE

M. Barnes, après avoir laissé éteindre plusieurs allumettes sans parvenir à allumer son cigare, si grande était sa distraction, rentre à l'hôtel en examinant la situation, et décide que, vu les événements, il faut que le frère d'Enid quitte Nice au plus tôt. Qu'arriverait-il si Marina et lui se rencontraient ?

Et il commence à régler dans sa tête les détails de la chose, qui ne sont point sans lui causer un certain embarras. Il est pénible d'abord d'avoir à dire à un garçon qu'il a tué un homme, et qu'il doit veiller sur son existence aussi soigneusement que le tsar. Jusqu'à quel point faut-il l'avertir ? Comment lui dire que son ange de miséricorde est prêt à le tuer à première vue ? il ne le croirait pas. Et s'il aime Marina ?

Ici M. Barnes laisse échapper un sifflement prolongé et s'abîme dans un monde de réflexions, dont il est tiré par l'apparition la plus délicieuse. Dans une victoria, au milieu d'un nuage de mousseline, il aperçoit une fille dont la beauté éblouissante attire tous les regards sur la promenade des Anglais. Assise à côté d'elle, une fillette de dix ou douze ans, avec de longues jambes, des jupes très courtes, des joues et des cheveux d'Anglaise et une toilette de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

En apercevant Barnes, qui passe le front soucieux, la jeune fille fait signe au cocher, qui arrête ses chevaux, et s'écrie avec un accent de désolation très bien jouée :

“ Est-ce que vous ne voulez pas me parler ? ”

Notre ami Barnes, qui est précisément en train de calculer avec mélancolie qu'il n'a pas vu Enid depuis vingt-quatre heures, une éternité, sort de sa rêverie, tressaille, sourit, retire son chapeau et répond :

“ Ne pas vous parler ! Quelle idée ! ”

En voyant la main de miss Anstruther tendue vers lui, il s'en empare. La petite fille éclate de rire.

“ Non, vrai, vous êtes trop drôle ? Alors c'est vous qui êtes le célèbre M. Barnes de New-York ? ”

— Et vous, je pense, la non moins célèbre miss Maud Chartris ?

— Oui, c'est à moi que vous devez donner assez de bonbons pour la faire mourir, Enid me l'a dit. Voilà une heure qu'elle vous cherche partout.”

Cette phrase fait monter de très jolies couleurs aux joues de miss Anstruther, qui répond cependant d'un air très naturel :

“ Oui, je vous ai cherché ; vous trouverez un mot de moi à votre hôtel.”

Miss Maud se félicite d'en être quitte à si bon compte, lorsque la jeune fille se retourne vivement vers elle, et lui dit d'un ton sévère :

“ Maud, si vous ne cessez pas de sucer le bout de votre ombrelle, M. Barnes oubliera sa promesse.

— Il n'oserait pas, répond miss Maud, confiante dans sa force. L'autre a bien essayé de me filouter et de ne pas me donner la bonbonnière qu'il m'avait promise, mais ça n'a pas pris ; je l'ai repincé ; vous savez comment.”

En entendant parler de l'autre, M. Barnes fait la grimace, et Anstruther contemple avec un intérêt extraordinaire le dos du cocher.

“ Et comment l'avez-vous pincé ? murmure-t-il d'un air féroce.

— Je l'ai obligé à demander...”

Sa divinité a un air si malheureux que Barnes en a pitié. Il interrompt Maud brusquement en l'envoyant chez le confiseur en face, avec carte blanche. Maud ne se fait pas répéter l'ordre deux fois.

“ J'ai grand'peur, fait miss Anstruther en jetant à Barnes un regard reconnaissant, que votre générosité ne vous coûte fort cher. Vous n'avez aucune idée de ce que cette enfant peut manger de bonbons. Il est vrri que vous vous en êtes fait une amie. Et maintenant dites-moi, je vous en prie, pourquoi vous n'êtes pas venu hier soir. Je me suis trouvée si seule !

— Seule ! quand votre frère était là ? répond l'Américain.

— Je ne l'ai eu qu'une demi-heure : son bâtiment a reçu ordre de partir immédiatement pour Gibraltar ; ils ont mis à voile hier soir.”

Barnes pousse un soupir de soulagement. Le problème est résolu.

Edwin Anstruther ayant quitter Nice, il n'y a plus rien à craindre pour le moment.

“ Je ne pouvais pas, hier au soir, étant seule, vous demander de venir, mais lady Chartris est arrivée, et j'espère que ce soir... Oh ! la gourmande ! ”

Ceci s'adresse à Maud Chartris qui, accompagnée du marchand, revient chargée d'une infinité de paquets de toutes les tailles et de toutes les formes.

“ Je n'en ai pas pris davantage, fait la naïve enfant, parce que ça ne se conserve pas. Merci pour cette fois, monsieur Barnes. Je vous aime bien mieux que l'autre. Voyons, Enid, pourquoi me regardez-vous de cet air furieux ? ”

La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles, essaye de rire et laisse M. Barnes rêver de cet autre, qu'il foudroie en imagination tout en regagnant son hôtel.

Le soir, M. Barnes, après avoir fait une toilette soignée, car son valet de chambre et ses bagages sont arrivés de Paris, se rend à l'hôtel des Anglais, bien décidé à deux choses : de rien laisser deviner à Miss Anstruther de ses craintes à l'égard de son frère, et de s'assurer qu'Edwin Anstruther est bien l'officier anglais qui s'est battu en duel avec Antonio Paoli. Ceci ne doit pas être impossible, il n'a, par exemple, qu'à jeter un coup d'œil sur l'album de photographies de sa belle ; peut-être aurait-il aussi la chance d'apercevoir la photographie de l'autre. Cet autre lui trotte décidément par la tête. S'il était à Nice !

Il n'est certainement pas, en tous cas, dans le joli petit salon dans lequel on introduit M. Barnes, et dont les fenêtres donnent sur la Méditerranée et la promenade. Dans la pièce, qui n'est point éclairée, il n'aperçoit personne au premier moment, puis tout à coup il s'entend appeler par une voix douce, et distingue Enid assise dans une des profondes embrasures des fenêtres. Elle lui apparaît dans un rayon de lune, plus jolie, plus adorable qu'il ne l'a encore rêvé. Elle ne se lève pas pour aller au devant de lui, mais dit simplement :

— Venez vous asseoir dans la fenêtre à côté de moi ; cette nuit est trop belle pour ne pas en jouir. Lady Chartris va venir dans quelques minutes : il sera bien temps alors de songer aux convenances et de sonner pour demander de la lumière. ”

Barnes ne répond pas, il s'avance vers sa divinité et s'empare audacieusement de sa main, qu'il retient un peu plus longtemps peut-être qu'il ne serait nécessaire. Il l'a pressée un peu fort aussi, sans doute, car miss Anstruther pousse un petit cri :

“ Est-ce vous que je dois remercier d'avoir transformé le salon en buisson de roses ? ”

Barnes voit en effet des fleurs partout, et, tout en se maudissant de n'avoir point eu cette idée, il envoie à tous les diables le donateur — l'autre sans doute.

“ Non, répond-il lentement, ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Moi, je suis un homme d'affaires ; et faut-il vous dire toute la vérité ? J'ai été occupé de vous aujourd'hui d'une manière plus sérieuse. ”

Cette réponse est plus habile encore qu'il ne croit. Il a éveillé la curiosité de la jeune fille.

“ De moi ? que voulez-vous dire ? Ai-je perdu une de mes malles ? Oh non : je devine ! ces horribles gens !

— Non ! non ! ne craignez rien. C'était moi que l'on filait. Pour le moment je ne puis vous en dire davantage, continue Barnes, qui n'a pas envie de gâter un jeu qui s'annonce si bien. Et vous ne vous doutez pas d'où viennent ces fleurs ?

— Oh si ! au contraire, je crois qu'elle m'ont été envoyées... ; devinez !

— Par l'autre ? fait-il d'un ton si lamentable et si tragique que miss Enid éclate de rire,

— Non. C'est Edwin bien certainement, mon frère qui me les aura envoyées. ” Puis elle ajoute en rougissant un peu : “ Il n'y a pas d'autre ” ; et comme elle voit le visage de Barnes s'éclairer à cet aveu, qui en dit plus long qu'elle n'aurait voulu, elle essaye de se rattraper en ajoutant :

“ Il n'y a personne du tout ; par conséquent, il ne peut y avoir d'autre.

— Dans ce cas-là, fait M. Barnes très tendrement, car il juge à l'embarras de la jeune fille qu'elle n'est pas éloigné de le considérer comme un amoureux déclaré, il ne faut pas laisser cette place vacante.

— Q'entendez-vous par là ? répond Enid, qui ne sait pas trop où il veut en venir.

— Je veux dire, répond-il très doucement, je veux dire qu'une bague de fiançailles ferait bien sur votre jolie main. ”

Miss Anstruther frissonne. Que répondre ? Peut-elle nier qu'elle n'ait pas une jolie main ? Mais, si elle l'avoue, après ? Les Américains sont des gens pressés, en vérité : celui-ci ne la connaît que depuis trente-six heures, et il est déjà beaucoup plus avancé que beaucoup d'autres après une cour d'une année :

Elle réfléchit un instant et répond :

“ Cela dépendrait de la personne qui l'y mettrait. ”

Puis s'apercevant qu'elle a été plus cruelle qu'elle n'aurait voulu, elle essaye d'adoucir le coup et s'écrie avec élan :

“ Ce n'est pas pour vous que j'ai dit cela. ”

Ce qui n'arrange pas les choses aussi bien qu'elle l'aurait voulu.

“ Pour moi ! ”

Barnes s'est emparé de sa main ; il est bien près de commettre quelque sottise, car miss Anstruther a trop d'orgueil pour pardonner un assaut aussi brusque, lorsque heureusement il en est empêché par une petite voix qui n'est pas celle de sa conscience et qui se fait entendre tout à coup.

“ Je suis là, dans la fenêtre à côté. J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir, Enid, vous qui me recommandez toujours de vous avertir quand vous avez des visites d'hommes. ”

Miss Anstruther rompt le silence pénible qui suit cette déclaration, en disant d'un ton sévère :

“ Maud, qu'est-ce que ce nouveau mensonge ?

— Ce n'est pas un mensonge ; vous savez bien que vous n'aimiez pas ça quand l'autre venait. ”

Enid se lève avec dignité, les yeux brillants de colère, les lèvres tremblantes, elle va vers l'enfant :

“ Jusqu'à ce que vous ayez appris à me respecter et à dire la vérité vous quitterez la chambre.

— Non... Je ne m'en irai pas, et je lui dirai..."

Elle n'achève pas, car miss Anstruther a ouvert la porte, et le geste qu'elle fait décide l'enfant à ne pas résister davantage. Après la sortie de la coupable, miss Anstruther ferme la porte, sonne, demande de la lumière et, rentrée en possession d'elle-même, elle dit à Barnes :

" Et maintenant dites-moi ce que je vous dois pour mon voyage. "

Barnes, qui est un Américain et un gentleman, ne commet pas la faute de répondre : *Rien*. Il tire simplement son portefeuille et additionne le total. La jeune fille lui remet la somme en disant :

" Je puis m'acquitter matériellement, monsieur Barnes, mais je garderai toujours le souvenir de votre bonté. Mon frère ne se souvient pas de vous avoir jamais rencontré, mais il m'a chargée aussi de vous remercier. "

Voilà l'occasion attendue !

" Si vous aviez une de ses photographies, je vous dirais plus certainement si je le connais ou non. "

— Oui, dans mon médaillon ; c'est une photographie qui a été faite il y a deux ans, répond Enid avec un sourire plein d'orgueil en lui tendant le médaillon, qui contient le portrait d'un homme de trente ans environ et très brun.

— Trouvez-vous qu'il me ressemble ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

— Pas du tout, répond Barnes, qui se sent délivré d'un grand poids, car la photographie n'est pas celle de l'officier qui s'est battu en duel. Il est aussi noir que la nuit, et vous êtes blonde.

— Impossible ! Laissez-moi voir ! "

Elle saisit le médaillon et s'écrie :

" Ce n'est pas mon frère ! "

Elle est devenue rouge comme un coquelicot.

" Encore un tour de cet enfant terrible ! Maud a enlevé la photographie de mon frère et l'a remplacée par celle d'un... ami... "

— Rien de plus ? " fait Barnes un peu sèchement ; il se sent tout à coup mordu au cœur par la jalousie.

" Si j'aimais assez un homme pour porter son portrait si près de mon cœur, je ne le montrerais à personne. Je le voudrais pour moi uniquement. Mais je ne vois pas que j'aie besoin de vous donner d'explications. "

— Sans doute ", murmure le pauvre Barnes humblement.

Il a conscience d'avoir reçu le châtiement qui revenait de droit à miss Maud.

" Vous êtes sûre que c'est cette petite ? "

— Sans aucun doute, ... lord... "

Elle se reprend :

" ... l'original de ce portrait est un galant homme. "

" Ah ! Ah ! l'autre est un lord, pense l'Américain. " C'est heureux pour moi que ma beauté soit Anglaise : si Enid Anstruther était seulement Américaine, je n'aurais pas une chance sur mille. "

L'inquiétude que la sœur lui fait concevoir lui fait oublier le frère, et, lady Chartris paraissant, la conversation prend un autre cours.

Lady Chartris est une Anglaise qui a passé la cinquantaine, un peu rouge, un peu forte, ce qui ne l'empêche pas d'avoir de grandes prétentions à la jeunesse. Elle est immédiatement conquise par le jeune homme, grâce

à quelques compliments adroits, et surtout dès que le hasard de la causerie l'amène à découvrir que M. Barnes est le frère de la comtesse de Marington, une des femmes les plus élégantes et les plus à la mode de Londres. Peut-on rien refuser à un homme si bien apparenté ? Non seulement elle accepte de faire un tour avec lui sur la promenade des Anglais, mais elle l'invite à les accompagner le lendemain à Monte-Carlo.

C'est ainsi que, quelques minutes plus tard, M. Barnes se trouvait en tête-à-tête avec miss Anstruther dans les jardins, lady Chartris ayant été obligée de les abandonner pour courir après miss Maud et l'empêcher de commettre quelque nouvelle excentricité.

« J'ai redemandé à cette vilaine petite le portrait de mon frère, dit Enid. Elle a confessé son crime, mais elle m'a avoué qu'elle l'avait perdu. Vous ne pourriez guère oublier Edwin si vous l'aviez vu une fois : il est blond comme moi.

— Et très grand ? demande Barnes, qui se souvient que Marina l'a appelé son géant saxon.

— Pas très grand pour un Anglais, mais grand pour un Français. »

Tout cela pourrait à la rigueur se rapporter à l'officier du duel. Miss Enid propose bientôt, leur chaperon ayant disparu, de rentrer à l'hôtel. En quittant les jardins, ils croisent deux personnes, que Barnes salue : Musso Danella et Marina.

« J'ai déjà vu cette jeune fille, remarque Enid ; c'est elle qui a peint ce tableau si étrange qui a eu du succès au Salon, et qui représente un duel en Corse. »

Revenus à l'hôtel, on se sépare. Miss Enid court à sa chambre, émue, elle ne sait trop pourquoi, se demandant avec inquiétude la raison de l'étrange impression qu'elle ressent. Il lui semble qu'elle ne s'appartient plus, et elle est heureuse, heureuse ! Elle s'endort en pleurant et rêve de...

Quant à Barnes, ses émotions sont contradictoires. Il est tour à tour attendri, heureux et furieux, furieux quand la pensée de l'autre lui vient. Il se couche pourtant, et le sommeil lui apporte aussi le calme et des rêves de bonheur.

CHAPITRE XII

LA RENCONTRE A MONTE-CARLO

Le comte Musso Danella, qui a l'esprit subtil, des Italiens, et qui serait volontiers de l'avis de Machiavel lorsqu'il prétend que toute action humaine a un mobile particulier et le plus souvent intéressé et bas, s'était demandé la raison du désir subit que Barnes avait manifesté de détourner Marina de ses idées de vengeance, désir qui ne l'avait pas porté à la rechercher à Paris, et qui semblait être né tout à coup. Qu'est-ce qui, depuis vingt-quatre heures, avait pu surexciter son intérêt ?

Deux points lui paraissent bien certains : *primo*, Barnes est amoureux d'Enid Anstruther ; *secundo*, on les a entendu causer marine sur le quai de Toulour. Ceci amène le comte à découvrir qu'un jeune officier de la marine anglaise attendait miss Anstruther à Nice, qu'il s'est embarqué le soir même, son navire la *Mouette* levant l'ancre et se dirigeant sur Gibraltar ; il en arrive à se demander si le lieutenant Anstruther de la marine Anglaise ne serait pas la raison de l'intérêt de Barnes.

Pourquoi pas ? l'Américain aime la sœur, et un service rendu au frère peut avancer ses affaires. En tout cas, cela mérite d'être examiné.

En conséquence, le lendemain matin, le comte annonce à Marina, qui est agitée et nerveuse, son départ pour Gibraltar, et l'engage pendant son absence à aller à Monte-Carlo essayer des joies de la rouge et de la noire.

— A Gibraltar ? s'écrie Marina, oubliant tout le reste. Est-ce donc que vous avez quelque espérance ?

— Oui, une espérance, mais une espérance bien vague.

— Partez alors ! Si vous le trouvez, je serai prête !

Ses yeux s'animent et elle lance à Danella un regard reconnaissant qui le bouleverse.

Et voilà comment, tandis que le comte prenait le chemin de fer, se dirigeant vers Marseille et l'Espagne, Marina et le vieux Tomasso descendaient de wagon à Monte-Carlo en même temps que M. Barnes, miss Anstruther et les Chartris.

Ce séjour dans la ville du jeu et des émotions par excellence devait être pour M. Barnes, bien que sa partie ne se jouât pas sur le tapis vert, rempli par les émotions les plus variées.

Le soir de l'arrivée, après le dîner, il emmena Enid et la petite Maud, et leur fit faire connaissance avec les mystères de la roulette. Elles gagnèrent toutes deux ; leur joie fut telle que ce n'est qu'à grand'peine qu'on put les arracher quand vint l'heure de rentrer.

Au retour, sur une des terrasses, ils croisent Marina, assise seule, à l'écart. Enveloppée dans les longs plis de sa robe de deuil, elle suit d'un regard plein de tristesse les groupes joyeux qui vont et viennent. Tomasso à ses côtés, dans le costume pittoresque de son pays natal, semble le gardien qui veille sur la divinité.

Elle reconnaît Barnes, semble prête à lui parler, mais celui-ci se contente de la saluer, entraîne miss Anstruther, jugeant plus prudent de ne pas mettre les jeunes filles en présence.

Enid remarque son mouvement.

— Pourquoi vous sauver ainsi ? Je serais ravie de connaître cette belle personne : son visage m'intéresse. Je vous en prie, présentez-moi.

— Demain.

— Non, ce soir. Elle a l'air si triste ! Peut-être pourrions-nous lui faire un peu de bien.

Ce *nous* paraît irrésistible à M. Barnes, il rebrousse chemin, et, après avoir échangé quelques mots avec Marina, dit :

— Mademoiselle Paoli, permettez-moi de vous présenter miss Anstruther.

En entendant prononcer le nom de Marina, le visage d'Enid s'écrie :
— Paoli ! avez-vous jamais été en Égypte, mademoiselle ?

— Oui, il y a un an.

— Vous soigniez les blessés à l'hôpital anglais ?

— Oui.

— Mais alors, ma chérie, c'est vous qui avez sauvé mon frère, Edwin Anstruther.

Et Enid prend la jeune fille dans ses bras et l'embrasse d'une façon qui fait faire à Barnes le péché d'envie. Marina devint pâle comme la mort sous ce baiser, elle repousse presque la jeune fille, comme si elle luttait contre une émotion insurmontable.

“ Avez-vous oublié Edwin murmure Enid troublée.

“ L’oublier, lui !

Et Marina, pressant la jeune fille contre son sein, pose sur sa joue un baiser brûlant.

Barnes tressaille et ne peut s’empêcher de dire entre ses dents :

“ Elle embrasse la sœur, mais elle croit embrasser le frère.

— Chère folle ! s’écrie miss Anstruther, rajustant sa toilette que les effusions de sa nouvelle amie ont un peu compromise. A quel hôtel êtes-vous ?

— Au Grand-Hôtel.

— Quel bonheur, moi aussi ! ”

Et elles rentrent la main dans la main, laissant Barnes, qui les suit à quelques pas, fort mécontent d’être relégué au second plan.

Le lendemain, les deux jeunes filles descendent ensemble pour l’heure du déjeuner. Miss Anstruther raconte à Barnes qu’elles ont passé une partie de la nuit à causer, qu’elle a montré à Marina les lettres de son frère, toutes pleines d’elles.

“ Voilà donc la fiancée que vous avez choisi pour votre frère ! Je croyais qu’elle devait être une Anglaise ?

— Sa fiancée ! oh non ! Marina ne veut pas se marier. Elle veut se faire religieuse.

— Religieuse ?

— Oui. Elle m’a dit qu’elle ne pouvait pas se marier, que sa vie était vouée.

— Vouée ? c’est vrai. J’avais oublié.

— Vous paraissez un peu absent, ce matin ? Voyons qu’allez-vous faire pour m’amuser aujourd’hui ? continue-t-elle d’un petit air de domination, auquel elle sait que M. Barnes ne résiste pas. Vous m’avez promis de m’apprendre à tirer du pistolet. ”

Ils passent une matinée délicieuse, à laquelle, hélas ! la soirée ne ressemble pas. La bille de la roulette est plus capricieuse que jamais ce soir-là, et si M. Barnes a la sagesse de se tenir à l’abri de ses coups, il n’en est pas de même de miss Anstruther, qui joue avec l’ardeur et l’entraînement d’une femme — ce qui n’est pas peu dire, — toutes les femmes sont joueuses d’instinct.

La jeune fille n’a pas la veine décidément, mais elle s’entête. M. Barnes qui est d’assez mauvaise humeur, le devient d’autant plus en apercevant, assise entre Enid et une princesse russe, une femme qu’il ne connaît que trop, et qu’il lui est pénible de voir près de miss Anstruther. La femme au même instant lève ses yeux, le reconnaît, lui fait un signe de la tête, auquel dans ce lieu public il répond par un léger salut.

Cette fois la chance a favorisé Enid. Dans sa joie, elle se jette sur son gain, comme si elle croyait que le croupier voulût l’en frustrer. Sa voisine alors lui adresse la parole, et Barnes voit d’un œil sombre sa déesse, que la joie de gagner a rendue facile, répondre gaiement et rire avec cette femme.

Le jeu terminé, car il est impossible d’arracher Enid avant la fin, il la reconduit à l’hôtel ; mais, avant de la quitter, il lui dit un peu brusquement :

“ Est-ce que vous aimez le jeu, miss Anstruther ?

— Je l'adore !

— Eh bien, je vous conseille de ne plus jouer.

— Et pourquoi ça ? Avez-vous peur que je me ruine ?”

Elle a répondu avec l'intention évidente de le blesser.

“ Non, non, mais cela vous cause des émotions trop vives. Vous triomphez sans modération et la perte vous abat.

— Vous voulez dire que je manque de tenue.

— Pas le moins du monde, répond Barnes, d'autant plus que miss Anstruther l'est moins. Vous savez bien que ce n'est pas cela que je veux dire. Mais vous n'êtes pas vous-même. En vérité, je vous parle en ami.

— Bien entendu ! Les conseils désagréables ne viennent jamais que d'amis.

— De plus, continue Barnes, les gens que l'on coudoie aux tables de jeu ne sont pas une société convenable pour une jeune fille comme vous. Avez-vous remarqué la femme qui était à côté de vous, et à laquelle vous avez parlé ? Vous ne l'avez pas reconnue, j'en suis sûr : c'était cette Blackwood.”

Voilà une parole imprudente que M. Barnes n'est pas longtemps à expier.

“ Non ; mais vous, vous l'aviez reconnue, et je vous ai vu la saluer, bien que vous fussiez avec moi ! Croyez-vous que j'eusse parlé à cette créature si votre salut ne me l'eût en quelque sorte garantie ?

— Moi ! murmure Barnes, qui n'avait pas envisagé la chose sous ce jour.

— Oui ! oui ! crie la jeune fille maintenant tout à fait irritée, et qui n'est pas disposée à faire de quartier. Oui ! oui ! vous la connaissez, vous allez sans doute chez elle, car ce n'est pas du tout dans le *Figaro* que vous avez trouvé son adresse, comme vous l'aviez dit ; vous étiez honteux, et vous avez menti.”

M. Barnes qui pense que mieux vaut ne pas continuer la discussion sur la belle Blackwood l'interrompt :

“ Continuez à jouer si vous voulez, mais rappelez-vous ce que je vous dis : Avant trois jours vous le regretterez.

— Vraiment ! Et vous, vous regretterez de m'avoir insultée.”

C'est la flèche du Parthe.

Là-dessus, la jeune fille s'enfuit et court s'enfermer dans sa chambre.

Quant à Barnes, il va faire un tour au clair de la lune ; mais tout lui semble sombre et triste, il se répète d'un air morne : “ Est-elle perdue pour moi ? Ce n'est pas un ange, certes ; mais je la préfère à tous les anges du ciel.” Puis il ajoute : “ Si je ne gagne pas cette bataille, elle me méprisera et l'autre l'aura.”

CHAPITRE XIII

IL FAUT L'EMPRUNTER A BARNES

Le lendemain matin, M. Barnes se rend au Grand-Hôtel et voit descendre, à l'heure du déjeuner, Enid et Marina enlacées tendrement, les deux jeunes filles ayant sans doute découvert que la beauté brune de l'une faisait valoir la beauté blonde de l'autre. Miss Anstruther est gaie, en

train, charmante pour tout le monde, excepté pour Barnes. Elle fait des frais pour lady Chartris, complimente Maud sur sa robe neuve, si bien que l'enfant l'interrompt et lui demande avec inquiétude :

"Enid, qu'est-ce que vous avez ? Vous avez besoin de moi ? On ne me prend pas, vous savez, avec des phrases, comme M. Barnes. Pourquoi donc ne lui parlez-vous pas à lui ? Voilà plus de cinq minutes qu'il vous regarde."

Ceci oblige miss Anstruther à dire au moins "bonjour" à l'objet de son mécontentement. Elle le fait d'un ton glacial, les sourcils froncés ; puis, sans attendre de réponse, se lance dans une discussion animée avec Marina, qui dure pendant tout le déjeuner. Après cela, c'est une promenade en voiture, où l'infortuné Barnes n'est pas convié. Au retour, les deux jeunes filles s'arrêtent au casino. Là miss Anstruther scandalise sa compagne par la façon insensée dont elle gagne des sommes folles et rentre pour le dîner, triomphante, plus belle que jamais, pense Barnes, quoique d'une beauté d'ange révolté. Grisée par le succès, elle raconte ses exploits, offre à Maud deux louis pour son gain, s'étend sur la veine qu'elle a eue, jusqu'à ce que les yeux de l'enfant brillent de convoitise et d'envie. Enid, sans s'en douter, vient d'éveiller chez Maud une passion, la passion du jeu, dont elle sera la première victime.

Sans prendre pour ainsi dire le temps de déjeuner, tant elle a hâte de retourner jouer, miss Anstruther entraîne Marina à la roulette, avec l'intention de gagner une somme fabuleuse, de la jeter au nez de Barnes, et lui prouver ainsi que c'est elle qui a raison, et non pas lui.

C'est le soir. Le monde, la lumière, la chaleur, tout contribue à surexciter encore la jeune fille, qui joue comme une folle, malgré les remontrances de Marina, d'ailleurs fort mal reçues.

La chance, pourtant, après quelques hésitations, abandonne totalement la jeune fille, et miss Anstruther rentre de très mauvaise humeur contre le monde entier en général et M. Barnes en particulier.

Le lendemain elle tente encore le sort, mais sans plus de bonheur, et rentre à l'hôtel perdant une grosse somme. Le soir, désespérée, et voulant à tout prix obliger Barnes à avouer qu'elle n'a besoin des conseils de personne, elle met dans un petit sac tout ce qui lui reste d'argent disponible, sauf un rouleau d'or qu'elle a encore le bon sens de réserver pour un cas imprévu, et part pour le casino, non pas avec l'intention de solliciter la fortune, mais de la conquérir.

"Je veux gagner," siffle-t-elle en serrant l'une contre l'autre les rangées de perles qui lui servent de dents.

Quiconque a prononcé ces trois mots fatals sait que c'est comme un sort jeté à la fortune.

Miss Anstruther en fait l'expérience ; rien ne lui réussit. Elle n'a pas plus tôt placé son enjeu sur une couleur que le rateau implacable du croupier enlève tout. Elle ne peut pourtant pas perdre toujours, elle risque hardiment le tout pour le tout, met ce qui lui reste sur un seul numéro et gagne trente-cinq fois la somme engagée. Marina, qui est épouvantée des sommes qu'Enid a perdues, lui dit à l'oreille :

"Allons, venez ! en voilà assez pour ce soir !"

Elle est disposée à obéir, elle tend la main pour ramasser son argent, lorsqu'elle aperçoit M. Barnes qui la regarde.

“ Il va croire que je lui cède ”, murmure miss Tempête, et, secouant l'étreinte de Marina qui voulait l'entraîner loin de la tentation, elle se remet à jouer plus follement que jamais. La fortune irritée; semble-i-il, l'abandonne entièrement, elle perd sans relâche, et est enfin obligé de s'arrêter faute de munitions. Barnes la regarde toujours d'un air grave, mais elle croit voir errer sur ses lèvres un sourire moqueur; alors se penchant vers Marina, elle murmure quelques mots à son oreille.

“ Certainement, répond celle-ci, tout ce que j'ai est à vous. ”

Enid emprunte à son amie une somme égale à celle qu'elle a laissée derrière elle à l'hôtel en disant :

“ Je pourrai vous rendre ça demain. ”

Mais cette réserve ne fait pas long feu. Au bout de quelques minutes, elle n'a plus rien devant elle. Alors, regardant alentour d'un air inquiet, car elle a peur que Barnes n'ait assisté à sa déroute, elle dit à voix basse :

“ Revenons, je suis fatigué de toujours perdre. ”

Les deux jeunes filles regagnent l'hôtel par un clair de lune enchanteur, suivies toujours du vieux Tomasso, qui semble l'ombre de sa maîtresse.

“ Voulez-vous monter dans ma chambre, Marina, que je vous rende cet argent, dit miss Anstruther, ou voulez-vous attendre à demain matin ? ”

— Rien ne presse, *miya amiga*”, et elle embrasse la jeune fille en murmurant : “ Vous ressemblez à votre frère : lui aussi est ardent et impétueux. ”

— Bah ! c'est une bagatelle ”, répond miss Anstruther d'un air gagé, car un grand vent d'orgueil a passé sur elle ce soir. Pourtant, rentrée dans sa chambre, la bagatelle la fait soupirer. Elle a perdu en deux jours trois de revenus ; elle n'a plus un sou devant elle, et des notes à payer ! Quand elle aura rendu à Marina ce qu'elle lui doit, il faudra qu'elle emprunte de l'argent à lady Chartris. Elle pense à la cause première de sa ruine. Oh ! s'il ne lui avait pas dit des choses si dures !

Ici elle pousse un cri. Quelle est cette forme humaine cachée sous les couvertures du lit ? Elle va appeler au secours, lorsque Maud Chartris passe sa tête bouclée au-dessus des draps et d'une voix épouvantée murmure :

“ Enid, au nom du ciel ! ne criez pas. Ce n'est que moi. Pardonnez-moi. ”

— Que fais-tu, petite malheureuse ? Allons ! sors de mon lit !

— Pas avant que vous ne m'avez juré que vous ne le direz pas à maman ”, et elle se mit à sangloter.

Enid voit que c'est sérieux.

“ Dire quoi ? ”

— Que j'ai volé, ... que je t'ai emprunté ton argent !

— Mon dernier rouleau d'or ! s'écrie Enid qui se précipite vers un tiroir et l'ouvre en tremblant. Misérable ! c'est mon honneur que tu m'as volé ! s'écrie miss Anstruther d'une voix qui rappelle celle de lady Macbeth.

Et elle s'empare de l'enfant, qu'elle traîne à terre.

“ Qu'en as-tu fait ? Où l'as-tu perdu ? ”

— A la roulette ! J'ai voulu faire comme vous, j'ai cru que j'allais gagner et j'ai tout perdu ! Jure-moi que tu ne le diras pas à maman. Elle me tuerait ! ... elle me tuerait ! ...

— Il me faut cette argent demain. Je ne puis l'emprunter qu'à ta mère.

— L'emprunter à *mam* ! Oh ! Enid, mais alors tout se découvrira ! Grâce !... grâce !... ”

L'enfant dans son désespoir lui fait vraiment pitié ; elle sait combien elle à raison de craindre la colère de lady Chartris et ses conséquences ; aussi, malgré ses propres inquiétudes, elle attire l'enfant, tâche de la calmer.

“ Maud, chérie, n'aie pas peur,... ta mère ne saura jamais...”

— Tu me le promets ?

— Oui.

— Allons, t'es une brave fille.”

Et miss Maud, rassurée, car elle sait qu'elle peut compter sur la parole d'Enid, embrasse celle-ci, qui demeure assise, ne sachant à quel saint se vouer et poussant de petits gémissements :

“ Que vais-je faire ? Il me faut absolument cet argent.

— Pour demain, Enid ?

— Mais bien entendu.

— Eh bien, je l'aurai, s'écrie miss Maud en s'élançant, car elle s'était cachée dans le lit tout habillée.

— Tu l'auras ? Quelle bêtisse ! Comment ? demande Enid sans faire grande attention.

— Je vais l'emprunter à Barnes.”

Et elle s'élançe hors de la chambre.

Ces mots terribles font à miss Anstruther l'effet d'une décharge électrique. Quelle honte ! quelle humiliation ! et elle court après l'enfant, à laquelle elle crie de revenir.

Il n'est pas dix heures, les jardins sont encore pleins de monde ; aussi miss Anstruther ne tarde pas à perdre de vue Maud, bien qu'elle ait quitté l'hôtel pour essayer de la rattraper. Tout son corps tremble de colère, tandis qu'elle se répète : “ Emprunter à Barnes ! l'emprunter à Barnes ! ”

Après avoir erré sans succès dans les jardins de l'hôtel, Enid rentre pour se trouver face à face avec Maud, qui tient M. Barnes par la main et lui donne des explications d'un air animé.

Miss Anstruther marche résolument vers eux, les joues empourprées, les yeux brillants, et dit à Maud d'une voix qui tremble de colère :

“ Si vous ajoutez un autre mot, j'oublie la promesse que je vous ai faite. Montez dans votre chambre à l'instant.”

L'enfant obéit, et la jeune fille se tourne vers Barnes. Celui-ci a le sentiment que d'ici à cinq minutes son sort sera décidé. S'il blesse en quoi que ce soit l'orgueil d'Enid, jamais plus elle ne lui parlera. Il attend donc, se demandant si c'est la dernière fois qu'il entend sa voix.

“ Que vous a dit cette enfant ? ”

M. Barnes comprend que ce n'est pas le moment de tergiverser ; il raconte donc en quelques mots que Maud l'a mis au courant de ce qui venait de se passer.

“ Si j'ai bien compris, ajoute-t-il, elle a pris, sans vous avertir, une somme d'argent dont vous avez besoin demain. Si vous demandez à lady Chartris de vous prêter cette somme, elle craint que sa mère ne découvre

sa faute. Et vous, pour épargner l'enfant, avez promis de ne pas avoir recours à sa mère ; alors elle est venue me trouver.

— Vous pensez bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas moi qui l'ai envoyée ?

— Bien entendu, répond Barnes vivement.

— Surtout après la façon dont vous m'aviez traitée !”

Il y a comme un reproche dans la voix d'Enid.

Elle hésite, mais Barnes sent bien qu'elle est vaincue, qu'il est le maître et il la désarme par cette phrase :

“ Vous avez raison, je vous fais toutes mes excuses. J'ai été injuste l'autre soir. Je vous ai reproché d'avoir parlé au casino à cette femme, dont votre innocence ne pouvait soupçonner l'indignité, et que je connaissais, hélas ! Les hommes sont si corrompus !”

Ceci est très habile de la part de Barnes.

Miss Anstruther le récompense immédiatement de sa générosité :

“ C'est vrai, répond-elle, mais ils sont aussi exposés à tant de tentations !

— Peut-être, reprend Barnes, si j'avais été pauvre, aurais-je été meilleur.

— Je ne considère pas la fortune comme un si grand mal !

— Ni moi, pour le moment, — puisque cela me met à même de vous rendre service. Voyons, dites-moi exactement ce qu'il vous faut pour arranger cette affaire. Voulez-vous que nous allions faire un tour ? Nous serons plus tranquilles dehors.”

Miss Anstruther n'a pas le courage de refuser, et ils sortent ensemble.

“ Vous avez bien accepté de moi, continue-t-il, un service à Lyon, alors que vous me connaissiez à peine ; ne me ferez vous pas le même honneur aujourd'hui ?”

Le souvenir des attentions délicates dont il l'a entourée pendant ce voyage attendrit la jeune fille ; elle lui compte ses peines, ses embarras, et il arrange tout le plus simplement du monde ; elle n'a qu'à écrire à son frère ; dès qu'elle recevra les fonds, ce qui ne tardera pas, elle remboursera M. Barnes.

Une fois délivrée de ce poids, Enid devient plus charmante qu'elle ne l'a été encore, avec un mélange de timidité, des rougeurs subites qui ravissent M. Barnes.

“ Alors, fait celui-ci en rentrant à l'hôtel, il ne vous est pas trop pénible de m'avoir des obligations ?

— Non...., répond-elle en rougissant.

— Et vous m'aimez plus ce soir que l'autre jour ?

— Oh ! beaucoup plus !

— Et pourquoi ?

— Parce que vous ne m'avez pas grondée, quand véritablement je le méritais. Oh !.... pourquoi êtes-vous si bon pour moi ?”

Puis, craignant sans doute la réponse à cette question dangereuse, elle se sauve dans sa chambre.

M. Barnes, avant de se coucher, reste longtemps accoudé à la fenêtre ; tout lui paraît plus beau, plus brillant, plus clair ; il répète entre haut et bas : “ Demain,” comme s'il entendait que ce demain fût dans sa vie un jour très important.

CHAPITRE XIV

LE TÉLÉGRAMME DE GIBRALTAR

Le lendemain, le soleil se lève radieux, et Barnes, tout en s'habillant et en regardant par la fenêtre le merveilleux panorama qu'il a devant les yeux, murmure : "Aujourd'hui." Il descend et trouve dans la salle à manger miss Anstruther, qui n'a pas mal à la tête ce matin, mais qui pâlit et rougit sans la moindre raison, semble-t-il, lui lance des regards inquiets, comme si elle avait peur de lui et ne mange pas grand'chose.

Vers la fin du déjeuner, lady Chartris remarque l'agitation de la jeune fille.

"Vous n'avez donc pas faim, Enid ?

— Non.

— Je sais pourquoi, interrompt Maud, qui paraît avoir recouvré ses esprits, c'est à cause de cette lettre que vous avez reçue ce matin, *mam*. Cette lettre qui annonce le retour de l'*autre*.

L'*autre* ! répond lady Chartris, je ne comprends pas. Oh ! oh ! oui, lord Ferris."

Puis, s'apercevant qu'elle vient de faire un "impair", car Enid est devenue rouge comme une pivoine, et Barnes s'acharne après son bifteck, comme si c'était l'*autre* en personne, elle se retourne vers l'enfant et lui dit d'un ton sévère :

"Ne vous ai-je pas dit, Maud, que je ne voulais pas que vous lisiez mes lettres ? Remontez dans votre chambre.

— Mais je n'ai pas déjeuné !

— Remontez dans votre chambre.

— Mais, ma...

— Qu'on m'obéisse.

— Ma... a..."

Et les sanglots qui se perdent.

Barnes relève la tête et s'aperçoit que miss Anstruther a disparu aussi. Se levant, il passe sur la terrasse et de là dans le jardin du casino en disant :

"C'est le moment."

Bientôt il aperçoit, dans une des allées les plus solitaires, une robe qu'il reconnaît ; il la suit, s'approche, jette son cigare en disant très doucement :

"Enid !"

.....
Voilà comment il se fait qu'une demi-heure plus tard Maud entrait comme un coup de vent dans la chambre de Marina, et se jetant sur elle en criant d'une voix étouffée par l'émotion :

"Ne dites rien, ... *mam* me croit couchée ; mais descendez et sauvez Enid !

— Sauver Enid ! La sauver de quoi ?

— De cet horrible M. Barnes. Il la fait pleurer derrière un des oranges de la terrasse.

— Je ne comprends pas.

— Ils se sont fiancés. Oh ! c'est affreux ! Je..., je (l'enfant étouffe, ..

tant son émotion est violente) ;... je n'avais encore vu demander une jeune fille en mariage. J'avais deviné que c'était là qu'il voulait en venir ; aussi au lieu de remonter dans ma chambre, j'ai filé par l'autre porte, et je les ai suivis. Dieu, que j'ai eu peur !”

Marina sourit et poussa un soupir.

“ Quand je les ai aperçus d'abord, j'étais cachée derrière un buisson de rosiers ; il n'était pas du tout près d'elle, mais elle le regardait avec des yeux qui m'auraient bien fait peur à moi. Mais lui, il est très brave, et il a dit seulement trois mots : “ Je vous aime. ” Cela a suffi, elle est devenue toute pâle, et elle serait tombée s'il ne l'avait prise dans ses bras et tenue tout contre lui. Alors il a commencé à lui parler, mais je ne pouvais pas entendre ce qu'il lui disait, et elle l'a regardé, et j'ai cru qu'il devenait fou !

— Enid ne disait rien ? demanda Marina.

— Comment aurait-elle pu parler, il l'embrassait tout le temps sur les lèvres ? Alors il lui a demandé je ne sais pas quoi dans un mois, ... et elle a crié : “ Oh non ! c'est trop tôt. ” Alors lui a repris : “ Deux mois ! — Si vous voulez. Vous m'avez volé mon cœur, je ne vous demande “ qu'une chose, c'est de ne pas le briser en me le rendant. ” J'ai appris cette dernière phrase par cœur, pour m'en servir un jour. ”

Ici Marina impose silence à l'orateur et l'étonne fort en lui ordonnant de ne pas ajouter un mot de plus.

“ Petite misérable ! vous avez violé, en le révélant, le plus sacré mystère de la vie d'une femme, et vous l'avez révélé à moi !

— Je..., je croyais que cela vous intéressait. Pourquoi me faisiez-vous des questions ?

— Moi ! jamais. Allez, et que je ne vous revoie de la journée !”

Marina, qui a cédé au démon de la curiosité, fait expier à l'enfant sa propre faiblesse. Laisée à elle-même, elle pleure d'émotion, de regret, d'envie.

A peine ses larmes sont-elles séchées que miss Anstruther entre d'un air tranquille, bien que ses joues soient encore plus roses que de coutume, et ses cheveux un peu en désordre.

“ Pourquoi n'êtes-vous pas venue faire un tour après déjeuner ?

— Vous êtes sortie seule ? fait Marina, qui la regarde avec curiosité.

— Oui, mais ensuite Burton, je veux dire M. Barnes, a pris pitié de ma solitude. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Dieu du ciel, qui est-ce qui vous l'a dit ?” Cette dernière phrase d'un air épouvanté.

“ Maud.

— Maud ? Comment saurait-elle ?

— Elle a vu.

— Grand Dieu ? Vous ne voulez pas dire qu'elle l'ait vu m'embrasser ! Oh ! Marina ! Oh ! l'horrible enfant ! Il faut que je la trouve. Elle va raconter cela à tout l'hôtel. Que vais-je devenir ?”

Mais Marina le calme, en lui racontant que l'enfant est dans sa chambre, qu'elle n'osera pas en sortir après ce qu'elle lui a dit, puis, l'entourant de ses bras :

“ Et maintenant, dites-moi, vous l'aimez donc beaucoup, *carissima* ?

— Si je l'aime ! Croyez-vous donc que je l'épouserai dans deux mois si je ne l'aimais pas ?”

Elle l'embrasse et se sauve pour écrire à son frère et lui annoncer la grande nouvelle.

Pendant ce temps, Barnes a fait demander à lady Chartris une entrevue.

— Ma chère madame, commence-t-il, veuillez me faire la grâce d'écrire à lord Ferris, vous savez où il est ?

— Oui, il est à Nice aujourd'hui, et sera ici demain.

— Raison de plus, reprend l'Américain. Veuillez lui écrire tout de suite, et, incidemment, lui annoncer que j'ai obtenu la main d'Enid.

— Enid a promis de vous épouser ? s'écrie lady Chartris au comble de l'étonnement.

— Oui, dans deux mois !

— Il vaut mieux que lord Ferris soit prévenu : ce sera moins embarrassant pour Enid. Je tenais aussi à vous prévenir immédiatement.

— Enid vous préfère à un lord ?

— Elle a ce goût bizarre.

— Fort bien ! Je pense que votre fortune vous permet de lui faire à peu près la vie à laquelle elle est habituée ? Vous me pardonnerez cette question, miss Enid est très jeune, et je me sens quelque responsabilité vis-à-vis de son frère.

— Comment donc ! répond Barnes, vous avez tous les droits du monde ?

— Très bien !” et lady Chartris devient de plus en plus solennelle : “ Et quelles sont vos espérances ?

— Mes espérances ? Oh ! oh ! espérances d'argent, vous voulez dire ? Je n'en ai point.

— Pas d'espérances ! et vous avez la prétention d'épouser une fille qui a eu tous les succès à Londres pendant la dernière saison, qui appartient à une des plus anciennes familles d'Angleterre et qui pourrait faire un mariage superbe.

— J'ai mieux que des espérances, reprend Barnes lentement, j'ai le présent.

— Quel est votre revenu ? demande la dame avec curiosité.

— Environ soixante mille...

— Livres ? crie lady Chartris en l'interrompant.

— Non, dollars seulement ! Mais c'est suffisant.

— Je crois bien que c'est suffisant ! Eh bien, mon cher Burton — vous me permettrez de vous appeler Burton, n'est-ce pas, Enid est un peu ma cousine ? — vous épousez la plus charmante fille que je connaisse. J'espère que vous la rendrez heureuse. Soixante mille dollars ! c'est douze mille livres anglaises, trois cents mille francs ! Mais certainement vous la rendrez heureuse ! Si mon âge me le permettait, je vous embrasserais, mais votre fiancée pourrait être jalouse”, et elle lui donne une cordiale poignée de main.

M. Barnes, qui se console d'échapper au baiser de lady Chartris, lui demande de vouloir bien lui prêter son salon quelques instants, et lui envoyer Enid, car il a à causer avec elle des choses sérieuses.

M. Barnes a réfléchi, maintenant que ces propres affaires sont en bonnes voie, qu'il vaudrait mieux savoir à quoi s'en tenir en ce qui concerne le frère d'Enid. Tandis que pour la centième fois peut-être il retourne dans son esprit toutes les circonstances du drame, il sent une petite main qui se pose sur son épaule, et il entend une voix douce qui murmure :

“ Vous m’avez fait demander, ... Bur...ton ? ”

Il emprisonne la petite main, et souriant :

“ Dites-moi d’abord pourquoi vous hésitez en prononçant mon nom. Est-ce qu’il ne vous plaît pas ? ”

— Comment pouvez-vous faire de pareilles questions ? Ne savez-vous pas que c’est la première fois..., Burton ?

— Voilà qui est beaucoup mieux, fait-il d’un air de profonde méditation. Savez-vous que j’ai demandé à lady Chartris son salon pour une heure et que vous êtes condamnée à passer tout ce temps-là avec moi ?

— Puisque je dois être votre esclave dans deux mois, autant vaut de commencer tout de suite ! ”

Cette perspective ne paraît pas toutefois l’effaroucher beaucoup. En attendant, elle lui permet de s’asseoir sur le canapé, tout à côté d’elle.

“ Oui, j’ai à vous parler très sérieusement, Enid. ”

Elle tourne vers lui de grands yeux étonnés, un peu inquiets, qui lui bouleversent l’âme, et s’écrie :

“ Me parler sérieusement, à moi ? Qu’...est-ce que j’ai fait ? Vous..., vous... n’allez pas me gronder ? Oh ! quel sort m’avez-vous donc jeté ? Moi qui hier encore était si fière ! Oh !... oh !..., si jamais vous êtes méchant pour moi ! ”

Cet état d’esprit nécessite quelques consolations que M. Barnes s’empresse de prodiguer à sa fiancée, si bien qu’ils ne tardent pas à être bientôt au septième ciel.

“ A propos d’obéissance, fait-il enfin, j’ai une question à vous faire.

— Laquelle ?

— Je veux que vous m’expliquiez votre conduite à l’égard de ce personnage du tableau de Marina.

— Vous êtes jaloux d’un portrait ! (et elle éclate de rire).

— Pas le moins du monde ; mais je tiens à savoir...

— C’était seulement pour me débarrasser de Mrs. Vavassour, qui m’assommait à propos d’un M..., lord..., vous savez, l’autre. Vous imaginez-vous que quelquefois (elle regarde Barnes de très près) vous me le rappelez un peu.

— Puis-je vous demander encore quelque chose ?

— Quoi ? vous n’êtes pas satisfait ? Quel Barbe-Bleue !

— Je vous assure que je ne suis pas jaloux, je ne saurais vraiment l’être dans ce cas-là. Ce que je voulais vous demander, c’est pourquoi ce tableau vous intéressait. ”

Enid devient sérieuse, hésite un moment, puis répond :

“ Je sais que je ne devrais pas avoir de secrets pour vous, Burton, mais celui-ci n’est pas le mien.

— Ne me dites que ce que vous pouvez me dire, sans compromettre personne.

— C’est une lettre d’Égypte qui a fait d’abord que j’ai remarqué ce tableau, une lettre où il était question d’un duel et d’une pièce de monnaie, un fétiche ; seulement le duel de la lettre s’est terminé plus heureusement.

— Une lettre de votre frère ? Savez-vous qui s’était battu en duel ?

— Non ; Edwin ne me l’a pas dit, et de plus il m’avait recommandé de ne parler de cette affaire à personne. L’officier, paraît-il, risquait de passer en conseil de guerre. Mais pourquoi toutes ces questions ?

— Peut-être suis-je jaloux, fait Barnes de plus en plus convaincu qu'Edwin Anstruther est l'homme que cherche Marina, mais qui ne veut rien laisser soupçonner à Enid.

-- Jaloux ! Quelle vie cela me prépare ! Je suis très coquette. "

Cette première causerie intime, avec tous les enfantillages et toutes les joies dont les amoureux ne se lassent jamais, fut le prélude d'une semaine toute remplie de bonheurs analogues.

Un soir, en rentrant d'une promenade avec miss Anstruther, on remit à M. Barnes une lettre du frère de cette jeune fille. Il ne l'eût pas plutôt parcourue qu'il se sentit gagné par la franchise, la droiture, la bonne grâce de l'écrivain.

" Le cher garçon ! s'écria Enid, à qui il courut la montrer. Il ne paraît pas douter un instant que vous ne soyez digne de moi. Il doit vous avoir rencontré déjà. "

M. Barnes faisait à part lui la même réflexion pleine de modestie.

" C'est mon avis. Vous devez avoir des quantités de portrait de lui en Angleterre ?

— Oui.

— Dites-moi où je pourrai en trouver un ; je verrai si en effet je le connais.

— Comme vous êtes impatient ! Si vous allez à Beechwood, regardez dans le grand album qui est au salon. C'est la troisième photographie du volume.

— Très bien ; je pars demain pour l'Angleterre. Je verrai.

— Demain ! s'écrie miss Anstruther en pâlisant.

— Il n'y a pas de temps à perdre. Dans six semaines. "

Et il regarde la jeune fille avec des yeux si pleins de tendresse et de désirs, qu'elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

" Alors, c'est notre dernière soirée ! "

La pensée qu'il va la quitter rend la jeune fille plus tendre qu'elle ne l'a encore été. Elle permet à M. Barnes de pénétrer dans le sanctuaire de son cœur, et en le quittant lui dit :

" Comme je vous verrai demain à déjeuner, je ne vous dis pas adieu. "

Pourtant, au moment où il la prend dans ses bras pour l'embrasser, Enid, qui, depuis qu'elle a agréé son amour, a autorisé ses caresses sans lui en rendre aucune, se jette à son cou dans un grand élan de tendresse passionnée, pose ses deux lèvres roses sur les siennes, puis s'arrache de ses bras, s'enfuit et disparaît, laissant M. Barnes seul sur la terrasse, dans un tel état de ravissement que nous renonçons à décrire.

Il savoure encore cette douce émotion, lorsqu'il est rappelé à la réalité par l'apparition d'une forme féminine.

Dans l'obscurité de la nuit il ne distingue d'abord que deux yeux passionnés qui brillent. Une voix douce mais tremblante de colère, murmure à son oreille :

" Que vous êtes cruel ! "

— Je vous demande pardon, mademoiselle Paoli, ... je ne vous comprends pas.

-- Comment ! quand vous m'avez volé mon amie ! Je ne vois plus Enid. "

En effet, M. Barnes a fait tous ses efforts pour que les jeunes filles se

trouvassent le moins possible ensemble. Avant qu'il ait eu le temps de répondre, Marina s'écrie :

“ Est-ce que vous me trouvez indigne d'elle ? Est-ce mon malheur qui vous fait peur ? Ou me considerez-vous comme maudite en raison de mon vœu ? ”

L'Américain réfléchit un moment, puis il répond d'une voix très lente :

“ Tant que vous aurez dans l'âme les passions d'un assassin, vous n'êtes pas digne d'être l'amie de celle qui doit être ma femme. Pensez aux paroles de votre frère, et croyez-moi : vous êtes faite pour l'amour, et non pour la haine.

— Dieu sait tout ce que je donnerais pour penser comme vous ! Avec quels yeux d'envie je vous ai suivis, vous et elle ! Ah ! vous qui êtes heureux, ayez pitié : ne m'enlevez pas la seule amie que j'aie en ce monde.

— Et Danella ?

— Danella ! dont le bonheur ne repose que sur mon désespoir ? Je le hais, j'en ai peur !

— Pourquoi ne lui enlevez-vous pas toute espérance en abandonnant ce projet maudit ?

— Mais comment pourrai-je retourner là-bas ! Comment supporterais-je la vue de mes voisins ? Comment pourrais-je entendre chanter le *rim-becco* ? Non ! non ! c'est impossible ! Passez votre chemin. Je suis ma destinée. Votre lis n'a rien à craindre. Adieu ! ”

Et elle le quitte le front haut, pour trouver dans sa chambre un télégramme de Danella ainsi conçu :

“ Vous pouvez espérer.

“ DANELLA. ”

“ Espérer ! Il n'y a pas d'espérance pour moi ! D'autres peuvent aimer, être aimées ; mais moi, je suis maudite, vouée à la haine ! ”

Et elle se tord dans l'agonie de son désespoir, jusqu'à ce que le sommeil, qui endort toutes les douleurs, lui apporte l'oubli et la paix.

CHAPITRE XV

ENFIN !

Le départ par le train du matin oblige M. Barnes à un déjeuner matinal. Il n'en trouve pas moins miss Anstruther installée à table, l'attendant, plus fraîche et plus jolie que jamais, quoiqu'il y ait un nuage sur son front.

“ Voyez, dit-elle : les malheurs n'arrivent jamais seuls. Vous me quittez, et voici ce que je reçois de Marina.”

Et elle lui montre un petit mot, plié en triangle.

“ Qu'y a-t-il ? ”

— Des nouvelles désolantes.

— Des nouvelles désolantes ? ”

Le visage de Barnes s'allonge.

“ Oui, il y a deux jours elle me promettait de venir en Angleterre et d'être ma demoiselle d'honneur, et aujourd'hui elle refuse.

— Oh ! n'est-ce que cela ? fait Barnes, très soulagé.

— Que cela ! Comme c'est agréable, quand on compte sur une chose, et qu'elle vous manque ! Que penseriez-vous si tout à coup je changeais d'idée et refusais d'être votre femme ?

Il n'y a qu'une manière de répondre à une telle question. M. Barnes s'en acquitte si bien, que Marina est vite oubliée dans les délicieuses émotions des adieux.

Miss Anstruther accompagne son fiancé jusqu'à la gare. Elle a comme un vague pressentiment qu'ils ne se reverront jamais ! Cette pensée met le comble à son émotion, et après avoir jeté un coup d'œil à l'entour (ils sont seuls dans le compartiment), elle foule aux pieds son orgueil, se jette dans ses bras et l'embrasse en murmurant :

“ Mon bien-aimé ! si seulement j'étais ta femme, et que je pusse ne jamais te quitter ! ”

Et elle lui met dans la main un souvenir, un médaillon, qui contient une miniature de la bien-aimée et une boucle de ses cheveux d'or.

Le train emporte rapidement l'heureux Barnes.

Miss Anstruther rentre à l'hôtel un peu nerveuse, un peu agitée, et se rend chez son amie, dans l'intention d'obtenir des explications sur son changement d'idée. Elle est fort étonnée de trouver Tomasso en train de faire les malles. Le vieux Corse est rayonnant. C'est que Marina vient de lui lire ce télégramme reçu de Gibraltar :

“ Je suis presque sûr de l'avoir trouvé. Venez me rejoindre à Nice demain au plus tard.

“ DANELLA. ”

“ Comment, vous partez ! s'écrie la jeune fille ; mais vous ne m'en avez rien dit.

— Oui, répond Marina, qui paraît distraite, un télégramme... des affaires...

— Sont ce les affaires qui vous empêchent d'être la demoiselle d'honneur ?

— Oui.

— Elles seront terminées. Mon mariage n'aura lieu que dans six semaines !

— Je l'espère, Mais dans ce cas-là même je ne saurais accepter votre invitation. ” Et avec un gros soupir elle ajoute : “ Ne me tentez pas ; les joies de ce monde, l'amour, le mariage, tout cela n'est pas pour moi. Un amour sans espoir, voilà mon lot !

— Sans espoir ! Oh ! Marina ! que dites-vous là ? c'est horrible ! murmure Enid attendrie. Est-il possible que vous aimiez quelqu'un qui ne vous le rende pas ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas voulu savoir. J'ai cru un moment, qu'il m'aimait, et alors j'ai fui à cause de ce vœu fatal ! Ce serait une infamie que de permettre à quelqu'un de m'aimer.

— Un vœu ! Ah oui ! vous voulez vous faire religieuse.

— Religieuse ! répète Marina avec un rire étrange, non, non ! mon vœu est un vœu d'enfer plutôt que du ciel.

— Mais si ce vœu est criminel, comme vous le dites, pourquoi ne pas y renoncer ? Oh ! Marina, renoncez-y. ”

Et elle l'entoure de ses deux bras ; mais elle se dégage.

— Pour l'amour du Ciel, ne me tentez pas. Je suis si lasse, je voudrais tant être comme les autres femmes ! Mais non ! je ne peux pas, je ne peux pas. Votre amant a raison : je ne suis pas digne de vous approcher. Adieu ! car nous ne nous reverrons peut-être jamais. ”

Et les deux jeunes filles s'embrassent en pleurant. Elles sont interrompues dans cette occupation par la voix de Maud, qui crie à travers la porte :

— Il est revenu !

— Qui, il ? s'écrie Enid en se levant. Je vous reverrai avant votre départ, ma chérie ”, fait-elle précipitamment.

Et elle s'élançe, pensant que, pour une raison ou pour une autre, M. Barnes vient la retrouver.

Elle rejoint Maud à la porte du salon.

— Il est là, tout seul, fait l'enfant à mi-voix, il vous attend pour vous serrer contre son cœur. ”

Et elle se sauve en riant.

Miss Anstruther entre, les stores sont baissés à cause du soleil ; elle voit assis dans l'ombre et lui tournant le dos quelqu'un qu'elle prend pour Barnes. Elle court vers lui, légère comme un oiseau, lui met ses bras autour du cou et murmure à son oreille :

— Burton *darling* ! vous n'avez pas pu vivre sans moi, n'est-ce pas ?

Et elle lui donne un baiser délicieux, puis se recule en poussant un cri d'effroi, car le grand garçon qui lui a rendu son baiser de grand cœur s'écrie en riant :

— Ainsi donc, Burton *darling* nous a quittée ? ”

Nouveau cri :

— Edwin ! mon frère ! ”

Elle court à lui, sans timidité cette fois, et lui prodigue une foule de caresses.

Edwin Gerard Anstruther est le marin anglais dans tout ce que ce type a de plus noble et de plus élevé ; il est brave, instruit, le résumé, pense Enid, de toutes les vertus. Plus brun que sa sœur, bronzé et tanné par le hâle et la mer, il a un regard franc, qui prévient immédiatement en sa faveur. Son sourire pourtant, ce qui est rare chez un homme aussi jeune, a quelque chose de triste et de mélancolique.

Enid en a été frappée ; aussi, les premières effusions passées, elle dit :

— Edwin, qu'y a-t-il ? Qu'as-tu fait de ton rire d'autrefois ?

— Mon rire, ne l'as-tu pas entendu quand tu m'as pris pour Burton *darling* ?

— Le vieux rire, qui disait si bien que tu étais heureux ?

— Oh ! celui-là, j'ai grand'peur de l'avoir laissé derrière moi en Egypte.

— En Egypte ?

— Oui, un homme n'est pas impunément témoin de tant de souffrances et de misères. On ne reste pas toujours un enfant. Et toi, chérie (il l'entraîne près de la fenêtre et l'examine, le bonheur te réussit-il ?

— Mais oui, répond la jeune fille d'un air détaché, mais en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Je vois, je vois ! nous avons de très jolies couleurs. ”

Mais elle l'interrompt :

“ Comment et pourquoi es-tu ici ?

— D'abord parce que je voulais te voir ainsi que Burton *darling* ; ensuite parce que j'ai obtenu mon congé, et que j'ai trouvé plus agréable de faire route avec vous plutôt que de retourner par mer en Angleterre.

— Quelle joie ! s'écrie Enid transportée. Il n'a qu'un jour d'avance sur nous. Nous partirons demain, et dans quarante-huit heures nous serons avec lui.

— Parfait ! le plus tôt sera le mieux, répond le jeune homme. Je ne pense pas que Burton *darling* soit désolé non plus. Quel bon baiser j'ai reçu pour lui, Enid !

— Taquine-moi tant que tu voudras, mais conduis-moi vers lui. Edwin, sois le plus gentil des frères : va au casino, distrais-toi comme tu pourras pendant une heure.”

Et elle s'enfuit en se répétant :

“ Deux jours, et je le reverrai ! ”

Son frère la suit des yeux :

“ L'amour l'a transformée, murmure-t-il ; il a fait d'elle une autre femme, comme il a fait de moi un autre homme ! Mais baste ! à quoi bon penser à cela ? ”

Et il allume un cigare, gagne la terrasse, aspire à pleins poumons la brise de mer et laisse vaguement errer ses yeux devant lui. Ils se fixent pourtant un instant sur la silhouette élégante d'une femme qui, à quelque distance, s'appuie contre la balustrade et regarde au loin la Méditerranée. L'attitude triste, abandonnée de cette belle créature attire l'attention du jeune homme. “ En voilà une qui n'a pas l'air heureux non plus ! ” murmure-t-il. Tout à coup il se lève comme mû par un ressort, la regarde ; toute son âme a passé dans ses yeux. Lui, l'homme fort, il tremble comme un enfant. Enfin, par un effort puissant de sa volonté, il se domine, s'approche et murmure d'une voix vibrante d'amour et d'espérance : “ Marina ! Enfin ! ”

CHAPITRE XVI

LA BATAILLE DE L'AMOUR

Il y a des joies si radieuses qu'on peut à peine les concevoir. Elle l'a aperçu, et tout a paru changé en elle et autour d'elle.

Cette transformation se reflète sur le beau visage de la jeune fille, qui en devient plus beau encore.

Anstruther la contemple dans une admiration extasiée et s'écrie :

“ Vous êtes heureuse de me voir ?

— Heureuse ! Gérard ! ”

La joie du premier cri s'est fondue dans un soupir, qui contient tout un monde de misères, car Marina a compris que la présence de cet homme n'ajoutera qu'à l'angoisse de sa lutte et de son désespoir.

Elle balbutie, tremble, chancelle, donnant au jeune homme une excellente occasion de la vaincre du premier coup, occasion que Barnes, avec son expérience, n'aurait certes pas laissée échapper.

“ Pardonnez-moi, je vous ai effrayée ! ”

Elle ne répond pas tout d'abord.

“ Oui, vous m’avez surprise, fait-elle, redevenue maîtresse d’elle-même. Monte-Carlo est si loin d’Alexandrie ! J’avais oublié que, pour vous autres Anglais, il n’y a pas de distances. Je pense que vous êtes venu voir votre sœur, monsieur Anstruther.”

Elle prononce le dernier mot avec peine, comme s’il lui était étranger.

“ Mon nom de famille est terrible à prononcer. Ne voulez-vous pas revenir aux vieilles habitudes et au nom que vous me donniez là-bas ?

— Quel nom ?

— Celui que votre chère voix murmurait à mon oreille chaque matin, quand vous veniez voir à l’hôpital si je n’étais pas mort. ”

Ce rappel de souvenirs doux et tendres font fondre la muraille de glace, le rempart artificiel dont la jeune fille s’est entourée. Elle répond :

“ Oui, Gerard ! je me souviens ! ”

Et elle lui tend une petite main dont il s’empare, et qu’il a le bon sens de ne pas lâcher.

Elle est vaincue pour l’instant, mais pour un instant seulement. Presque aussitôt elle relève la tête, et, bien que ses yeux soient remplis de larmes de tendresse, elle s’écrie :

“ Laissez-moi partir. Je quitte Monte-Carlo.

— Quoi ! au moment même où je vous retrouve ?

— Il le faut.

— Très bien, fait-il tristement en abandonnant sa main. Est-ce moi qui vous fait partir ?

— Oh ! ne me dites pas cela ! Adieu ! ”

Elle fait quelques pas, puis se retourne ; il n’a pas répondu à son adieu, et elle donnerait sa vie pour un regard de celui qu’elle adore, mais qu’elle fuit.

Edwin, qui voit s’évanouir avec elle sa dernière espérance, lit dans ses yeux comme une promesse, et d’un bond se retrouve à ses côtés.

“ Ne voulez-vous pas me dire adieu ? dit-elle d’une voix à peine distincte.

— Non.

— Non ?

— Non, car je pars avec vous. ”

C’est un coup de maître digne de Barnes.

Ces mots font surgir devant les yeux de Marina des visions qui la terrifient, Edwin découvrant ses projets de meurtre, Edwin dont la bonne opinion vaut pour elle celle du monde entier.

“ Non, non ! crie-t-elle, il faut me quitter !

— Pas avant que vous ne m’ayez répondu.

— Au nom de l’honneur, laissez-moi !

— Au nom de mon bonheur, je ne m’en irai pas avant d’avoir votre réponse.

— Soit, fait-elle, s’efforçant d’être calme ; je puis vous donner dix minutes

— Dix secondes me suffiront. J’ai pensé, j’ai espéré, en un jour béni, que vous m’aimiez. Me suis-je trompé ? ”

Elle ne répond pas, mais sur sa physionomie mobile on lit les péripéties d’une lutte terrible. Enfin l’amour l’emporte sur le désespoir.

“ M’aimes-tu ? répète-t-il encore. Regarde-moi bien en face, et dis-moi si tu m’aimes. ”

Toute la passion qui depuis un an couve dans le cœur de Marina éclate et passe sur ses lèvres.

“ Si je t'aime, Gerard ! si je t'aime ! Je t'aime plus que mon âme ! ”

Et elle n'en dit pas davantage, elle est dans les bras de celui que ses soins ont rappelé à la vie, et elle sanglote comme si son cœur allait se briser.

Marina n'est plus que tendresse ; conquise par l'amour, elle s'y abandonne avec l'élan, les grâces, les câlineries propres aux femmes du Sud. Et les minutes passent . . . et elle reste pelotonnée contre lui, tandis que pour la centième fois il répète :

“ M'aimes-tu ?

—Peux-tu en douter maintenant ?

—Alors, chère bien-aimée, quand seras-tu ma femme ? ”

Elle s'arrache de ses bras, et avec un accent désespéré lui crie :

“ Jamais !

—Jamais ! ” répète-t-il. Son visage est devenu pâle comme la mort.

“ Jamais ! Et tu m'aimes ?

—Je t'adore ! mais je ne veux plus te revoir sur cette terre.”

Et sur ces paroles bizarres elle disparaît dans la nuit.

Il cherche en vain à la rejoindre. Rentré à l'hôtel, il apprend que Mlle Paoli a demandé une voiture qui doit la conduire cette nuit même à Nice.

Il est résolu à ne pas la laisser partir, dût-il monter la garde devant sa porte.

Pendant de longues heures, avec la patience du marin habitué à faire son quart, il arpente le couloir, passe et repasse devant cette petite porte, qu'il enfoncerait sûrement d'un coup d'épaule, et derrière laquelle il entend respirer et gémir.

“ Vous êtes là encore ! Oh ! Gerard, par pitié, laissez-moi partir.

—Pas avant de vous avoir vue.

—Pour l'amour de Dieu !

—Non.”

Son obstination la torture, l'exaspère.

Elle le verra donc, elle lui enlèvera toute espérance. Elle passe précipitamment un léger peignoir de mousseline, car elle était en train de s'habiller pour le voyage, ouvre la porte et crie :

“ Entrez, demandez-moi ce que vous voulez, et par pitié laissez-moi partir.

—Par pitié aussi, répondez-moi.”

Elle a devant elle un homme dont toutes les passions sont surexcitées, qui renoncerait à elle peut-être s'il la reconnaissait indigne de son amour, mais que rien n'ébranlera tant qu'il pensera qu'elle l'aime. Elle le regarde tremblante :

“ Parlez, fait-elle.

—Ecoutez-moi. Vous dites que vous m'aimez, et vous refusez de m'épouser. Pourquoi ?

—De quel droit osez-vous me le demander ?

—Du droit que vous m'avez conféré vous-même, quand vous avez dit m'aimer. Avoue que tes baisers étaient synonymes de honte et de mensonge. Avoue que tu es une femme sans honneur, et je ne demande rien de plus.

Marina comprend la portée de cette terrible alternative. Elle ne peut soutenir une minute la pensée de son mépris et s'écrie avec orgueil en se redressant :

“ Je t'aime, Gerard ! Jamais baisers de femme ne furent plus purs que ceux que je t'ai donnés, mais... je..., je... ne puis t'épouser.

— Pourquoi ? Es-tu la femme d'un autre ?

— Non !

— Dieu soit loué !

— Je ne me marierai jamais. Je le jure, si cela peut te rendre heureux.

— Heureux ! si je ne dois pas te revoir ? Heureux ! quand tu m'aimes et refuse d'être à moi ? ”

“ Le désespoir est peint sur ton front ! ”

“ Le désespoir ! oui, partout.

— Pour toi ?

— Pour moi qui t'adore et qui te quitte.

— Laisse-moi essayer de comprendre, fait-il, s'efforçant d'être calme. Un obstacle nous sépare... Sans cela tu serais à moi ?

— De toute mon âme ! Je voudrais tant être heureuse !

— Tu le seras.

— Je ne puis, ... je n'ose...

— Tu le seras. Dis-moi ce qui nous sépare.

— Jamais ! Tu me condamnerais !

— Toi ! mon ange de miséricorde !

— Oui ! moi ! ”

Mais que cette confiance en elle lui est douce !

“ Je veux savoir ce qui nous empêche d'être heureux.

— C'est impossible. Je ne l'avoue pas même à mon confesseur.

— Te donnerait-il l'absolution si tu l'avouais ? ”

Devant cette terrible question elle baisse la tête.

“ Ah ! tu as honte !

— Non, non, s'écrie-t-elle. Oh ! comme vous êtes cruel !

— Cruel ! pour toi ! Oh ! mon amour, songe que tu n'avais pas le droit là-bas en Egypte de me sauver la vie, si tu devais me la rendre à jamais misérable. ”

Cette pensée la trouble plus que tout le reste.

Elle balbutie, hésite, murmure : “ Je... je ne savais pas que vous m'aimiez autant, ... que cela vous rendrait malheureux ; ... je..., je... vais y réfléchir.

— C'est donc une affaire de choix ? Tu pourrais être ma femme si tu le voulais ?

— Oui...

— Alors ce sera ! Je le jure. Tu m'aimes ! Je ne crains rien ! ”

Elle le regarde. Son visage rayonne ; elle se sent vaincue, elle court à la porte de sa chambre en criant :

— Laissez-moi ! Je ne puis en dire davantage ! Laissez-moi... lutter ! Non ! non ! ne m'embrasse pas !... Ce n'est pas loyal : je t'aime tant ! Donne à mon vœu une dernière chance.

Ton vœu ! Quel vœu ?

— Tu ne le sauras jamais !

—Je le saurai, à moins que tu ne promettes demain d'être ma femme.

—Oui, demain, va !

Il ne fait rien pour se rapprocher d'elle, mais répète : " Demain ! " d'un air grave et triste.

Elle ne peut supporter de le voir malheureux ; elle le rappelle en disant :

" Dites à Tomasso de renvoyer la voiture ; je ne partirai pas avant huit jours.

—Huit jours ! répète Anstruther d'une voix joyeuse.

—Oui ! Vous ne partez pas, n'est-ce pas ?

—Moi ! non, que voulez-vous dire ? Est-ce votre réponse ?

—Non, à demain la réponse, et elle court s'enfermer dans sa chambre.

Le vieux Tomasso entre bientôt portant un télégramme ainsi conçu :

" L'homme est trouvé. Il est près de vous. Pouvez-vous l'atteindre. Soyez heureuse.

" DANELLA."

Avec un cri de rage elle lance la dépêche loin d'elle. La vengeance est là, à sa portée, et elle ne peut s'en servir ! La femme de Gerard, un assassin ! Elle s'avance, en chancelant, près du portrait de son frère, s'affaisse et prie :

" Oh ! laisse-moi être heureuse ! Tu as désiré, bien-aimé, que j'oublie. J'oublie."

Puis, tout à coup :

" Antonio, pardon ! Moi, ta sœur, je t'ai trahi ! J'ai honte ! Ne me regarde pas ainsi."

Elle retourne le portrait contre le mur, tombe à genoux et prie Dieu de chasser de son cœur les pensées de vengeance et de la rendre digne d'être la femme de Gerard.

Anstruther, pour l'amour duquel la malheureuse lutte contre toutes les traditions de sa race, contre le vœu qui lui a tenu lieu de tout depuis une année, vœu qu'elle a érigé presque en dieu dans son foyer, descend l'air heureux, en sifflant entre ses dents un air de victoire.

CHAPITRE XVII

TU AS OUBLIÉ QUE TU ES CORSE

Cette nuit-là, par amour pour cet homme, Marina chasse de son cœur et de sa mémoire le vœu qu'elle a fait sur le cadavre de son frère.

Et la nuit se passe dans les larmes et la prière, jusqu'à ce qu'enfin elle ait complètement accompli son sacrifice.

Anstruther, bien qu'il n'ait pas de *vendetta* sur la conscience, a quelque peine aussi à trouver le sommeil. Il est trop heureux, et un peu inquiet aussi du lendemain. Que dira Enid, qu'il ne peut pas mettre dans sa confiance, tant qu'il n'a pas la réponse définitive de Marina, lorsqu'il refusera de partir, car il est bien résolu à ne pas quitter Monte-Carlo.

Après de nombreuses réflexions il se résout, pour gagner du temps, à jouer une petite comédie, et lorsque le lendemain matin Enid, étonnée de

ne pas le voir paraître, vient le relancer un quart d'heure avant l'heure fixée pour le départ, il prend un air dolent, parle de sa blessure, qui le fait souffrir, et fait même mine de se trouver mal.

— Tu es souffrant ! Tu ne peux pas partir ! s'écrie-t-elle.

— Non, je ne crois pas ; c'est cette blessure d'Égypte qui se réveille et m'empêche de quitter Monte-Carlo aujourd'hui."

Par cette phrase à double entente il essaye de calmer sa conscience, car il est un peu honteux du jeu qu'il joue.

— Pauvre ami ! murmure Enid, il est malade ! Recouche-toi, chéri. Je te monterai à déjeuner, et tu verras comme je saurai bien te soigner.

— Et Burton *darling* ?

— Burton attendra. Tu es malade, et il est bien portant.

— Chère petite sœur ! fait-il en l'embrassant comme elle le mérite. Je ne suis pas bien malade, ce soir il n'y paraîtra plus.

— En attendant, tu vas te recoucher.

— Non !

— Je t'y forcerai bien. Je vais chercher le docteur."

Et elle s'élançait dans l'escalier. Là elle croise Marina et remarque l'air radieux de la jeune fille.

— Vous n'êtes pas partie ? Je craignais de vous avoir manquée.

— Non, je reste encore quelques jours. J'espère vous voir, maintenant que M. Barnes est parti.

— Aussitôt que mon frère sera mieux.

— Il est malade ?

— Oui. Il a failli se trouver mal tout à l'heure. Je suis à la recherche du médecin."

Enid s'enfuit et ne remarque pas que Marina est obligée de se cramponner à la rampe pour ne pas tomber.

Anstruther, qui, aussitôt sa sœur partie, a commencé sa toilette, entend frapper timidement à sa porte. Il crie :

— On n'entre pas ! Est-ce toi, Enid ?

— Non, c'est moi ! répond une voix tremblante.

— Marina !

C'est un bruit d'objets jetés en hâte, puis il s'élançait vers la porte.

— Oui, Marina, qui vient vous soigner comme jadis. Vous êtes malade, Gerard ?

— Jamais je ne me suis mieux porté."

Il lui raconte en quelques mots la comédie jouée pour Enid, et, entr'ouvrant la porte :

— Chère bien-aimée, continue-t-il, si vous ne me croyez pas, passez votre main et tâchez mon pouls."

Une petite main blanche se faufile dans l'entrebaillement de la porte, cherchant un poignet, mais au lieu d'un pouls agité, elle ne sent qu'une paire de longues moustaches et des lèvres ardentes. C'est un moment ineffablement doux.

Marina s'écrie pourtant :

— Si votre sœur nous voyait ainsi, que penserait-elle ?

— Si elle nous voyait ainsi, vous lui montreriez ceci. Garde-la, chérie, jusqu'à ce que je l'aie remplacée par une plus digne de toi."

Marina, qui enfin a pu retirer sa main, voit sur son doigt la bague de Gerard, celle qui porte ses armes.

“ Et maintenant, quand pourai-je vous voir ?

— Quand vous voudrez, murmure la jeune fille, qui sent que cette bague la fait sienne.

— Très bien. Sauve-toi maintenant ; dans quelques minutes j’irai te rejoindre.”

Et en effet il la retrouve bientôt, et tous deux vont errer dans la campagne, Anstruther sachant que sa sœur est à sa poursuite avec un docteur et ne se souciant pas de tomber entre leurs mains. L’Amour est vainqueur !

Quand Gerard, se penchant vers Marina, lui demande tout bas :

“ Tu veux donc bien être ma femme ? ”

Elle répond simplement :

“ Si vous voulez.

— Cet obstacle ? . . .

— Il n’existe plus, je l’ai détruit cette nuit pour l’amour de toi.”

Plusieurs fois pendant cette longue journée pleine de délices, certaines questions d’Anstruther surprennent Marina ; celle-ci par exemple :

“ Pourquoi n’avez-vous jamais répondu aux lettres que je vous écrivais d’Egypte ?

— Des lettres d’Egypte ! Jamais je ne les ai reçues. Où me les avez-vous adressées ?

— 347, boulevard Haussmann à Paris ! ”

Elle ne répond rien, mais s’étonne de ce fait étrange, car l’adresse qu’il lui donne est exacte.

Un peu plus tard encore, elle est surprise de nouveau. Elle vient de lui dire que le comte Danella est son tuteur.

“ Musso Danella ? demande-t il.

— Oui.

— Je l’ai rencontré il y a quinze jours à Gibraltar, et nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Je lui écrirai demain pour lui annoncer nos fiançailles.

— C’est inutile, il arrive.

— Tant mieux ! ce sera avant de temps de gagné. Je ne serai tranquille que lorsque tu seras ma femme. J’ai toujours peur de te voir disparaître comme autrefois dans les jardins du khédivé. Comment as-tu pu être si cruelle ? N’aurais-tu pu détruire alors comme aujourd’hui l’obstacle qui nous séparait ?

— Si.

— Qu’est ce qui t’a fait me fuir ?

— Un devoir.

— Et ce devoir est accompli maintenant ?

— Non.

— Dis-moi ce que c’était, je t’aiderai.”

Voilà la question que Marina redoute par-dessus tout. S’il allait la trouver indigne de lui, et la chasser de son cœur !

“ N’ai-je pas le droit de savoir ce qui m’a rendu si malheureux ? demande-t-il après un instant de silence.

— Si ; mais par pitié ne me demande rien encore, Gerard ; pas maintenant du moins. Un jour, quand je t’aurai prouvé ce que je vauz, je te dirai tout. Gerard, je t’en supplie, n’exige rien de moi aujourd’hui.

— Je te comprends, ma bien-aimée, je te devine. Quelque vœu de

renoncement, de sacrifice ! Ne t'ai-je pas vue à l'œuvre en Égypte, chère sœur de charité !”

Marina frissonne. Osera-t-elle jamais lui avouer que l'ange de miséricorde avait dans son cœur les passions d'un démon ? Elle ne peut que murmurer :

“ Je t'en prie ! Tu me fais mourir de honte ! Oh ! Gerard, Dieu me pardonnera-t-il jamais ?

— De m'aimer ? Chère folle !

Et il se met à lui décrire le pays, le château, et il parle de l'avenir, de cette vie à deux qui les attend ; et comme si cette vision l'avait rendu plus impatient encore, il demande :

“ A quand le mariage ?”

Il est fort surpris et fort heureux d'entendre Marina lui répondre, cachant sa tête sur sa poitrine :

“ Le plus tôt sera le mieux !”

Et en effet elle n'a qu'une idée : laisser loin derrière elle le fantôme de sa vie passée.

“ Une semaine, est-ce trop court ? demande le marin, qui a du goût pour les évolutions rapides.

“ Non, Gerard, si telle est ta volonté, et si cela doit te rendre heureux !”

En rentrant à l'hôtel, tandis qu'Anstruther cherche sa sœur pour la mettre au courant de ce qui vient de se passer, Marina trouva le vieux Tomasso, qui l'attend dans son salon. En la voyant entrer, le vieux serviteur s'approche, s'incline, baise la main qu'elle lui tend. Dans le costume pittoresque de son pays natal, on dirait un personnage échappé au pinceau de Meissonier.

“ Mademoiselle Marina, fait-il d'un ton respectueux et embarrassé, puis-je vous demander — je suis votre père nourricier — si l'officier anglais qui ne vous quitte pas depuis deux jours est un espion, si vous espérez par lui connaître le meurtrier de votre frère ?

— Non, Tomasso, non, répond Marina d'une voix faible, c'est l'homme que j'aime.

— Un Anglais, c'est impossible !

— Impossible, quand je l'épouse ! reprend-elle d'un ton sévère, car elle ne permet à personne, pas même au vieux Tomasso, qui l'a bercée dans ses bras, de traiter légèrement l'homme de son choix.

— Vous ! vous épousez un de ceux qui l'ont assassiné ! Le portrait de votre frère a disparu. Vous n'osez plus le regarder en face...” Puis avec un grand cri : “ *Maledicta !* tu as oublié ton serment !”

Chaque mot du vieux fanatique fait à Marina l'effet d'un fer rouge.

“ Ne me fais pas de reproches, Tomasso. Ne me fais pas de reproches. La vengeance est un crime.

— Un crime ? Antonio, ta sœur te trahit, mais moi, ton père nourricier, je suis là !”

Puis, se tournant vers Marina, le vieillard continue, et sa voix siffle entre ses dents :

“ L'amour a changé ton sang en eau claire. Toi ! une Paoli ! tu as oublié que tu es Corse, et tout cela pour un... !”

Elle ne le laisse pas achever. Les yeux brillants, elle s'écrie :

“ Je te prouverai que je suis corse en ne permettant pas que l'on me manque de respect. Bien que tu me sois aussi cher que si tu étais dans ma famille. Tomasso, je te chasserais sans pitié si tu disais un mot, un seul, contre celui que j'adore. N'oublie pas qu'il est ton maître. ”

Le vieillard tombe à ses pieds, lui baise les mains, la supplie de lui pardonner. Elle se laisse attendrir.

“ Je te pardonne cette fois, mais que ce soit la dernière ! ”

A partir de ce jour, le vieux Corse traite Edwin comme un maître, mais ses yeux ont parfois une étrange expression.

Marina voit le vieillard s'éloigner.

“ Brave Tomasso, pense-t-elle, aussi fidèle dans l'amour que dans la haine, un vrai Corse, lui !

Puis tout à coup, elle devient pâle comme la mort et s'écrie : “ Grand Dieu ! que fera Danella ?

CHAPITRE XVIII

SATAN PÉNÈTRE DANS LE PARADIS

“ Où est Enid ? demanda Anstruther en entrant chez lady Chartris, qu'il trouve occupé de ses préparatifs de départ, car la bonne dame a tout à coup pris la résolution de regagner l'Angleterre, résolution qui doit avoir sur la destinée d'Edwin, une importance dont il est loin de se douter.

— Elle vous cherche partout ! Je vais la prévenir que vous êtes rentré.

A peine était-il seul depuis quelques instants qu'Enid entre et s'écrie d'une voix émue :

“ Où étais-tu ? J'ai été si inquiète ! Voyons, va te coucher, je vais t'amener le docteur.

— Je n'ai pas besoin du docteur.

— Tu n'es pas malade ?

Elle le regarda d'un air étonné.

— Je ne me suis jamais porté mieux de ma vie.

Et il part d'un éclat de rire sonore.

“ Edwin ! mais voilà ton vieux rire revenu !

— Mon vieux rire !

— Oui, celui que tu disais avoir laissé en Egypte.

— C'est vrai ! En tout cas, rassure-toi, petite sœur, je ne suis pas plus maintenant malade que je l'étais ce matin.

— Tu n'étais pas malade ce matin ?

— Non.”

Enid est devenue très sérieuse.

“ Quelle est cette plaisanterie cruelle ? Vous me faites passer une journée d'inquiétude, vous me refusez ce à quoi je tiens le plus au monde, et pour quelle raison ?

— J'en avais une excellente, que je ne pouvais te donner ce matin.

— ... et que tu peux me donner maintenant ? fait Enid, pleine de curiosité.

— Je vais me marier.

— Te marier, Edwin ! Avec qui ? Est-ce que c'est avec Mildred Law-

rence? Je ne connais pas d'autre Anglaise ici. En connais-tu d'autres?

— Non. Mais que dirais-tu de Mlle Paoli?

— Edwin! c'est elle! tu l'aimes?

— De tout mon cœur! et toi?

— Elle est adorable. J'aurais préféré pourtant que ta femme ne fût pas une étrangère.

— En effet! c'est dur! reprend Anstruther avec un sourire plein d'ironie, car Barnes aussi est étranger.

— Cher frère! murmure Enid tendrement, je souhaite que tu sois aussi heureux que moi. C'était donc toi qu'elle aimait? Elle ma parlait d'un amour sans espérance. Grand Dieu! comme tout cela est romanesque! Et son vœu?

— Oui, dit Edwin, que ces révélations rendent très heureux.

— Tu sais?

— Bien entendu.

— Oh! dis-moi ce que c'est.

— Elle devait se faire religieuse.

— Un moment j'ai cru qu'elle était nihiliste, tu sais, de ces gens qui tuent.

— Ne dis pas de bêtises, Enid, fait Anstruther vivement.

— Je suis sûre qu'elle a parlé de tuer quelqu'un, car Burton....

— Je crois que tu feras mieux de ne pas me répéter ce que Burton a dit," interrompt Edwin d'une voix si vibrante de colère, qu'Enid en demeure toute tremblante. Elle voit déjà aux prises les deux hommes qu'elle aime le plus au monde.

"Un moment, fait-elle; je n'ai jamais entendu M. Barnes parler de Mlle Paoli que dans les termes du plus profond respect.

— Tant mieux, mais alors pourquoi toutes ces réticences? Que t'ai-je fait pour que tu cherches à me rendre malheureux? Quand tu m'as écrit pour me dire que tu étais fiancée, ai-je répondu: C'est un étranger; es-tu bien sûre que ce ne soit ni un partisan de la dynamite ni un assassin? Tu ne connaissais M. Barnes que depuis huit jours. Je m'en suis rapporté à toi, je n'ai pas douté un instant que ce ne fût un galant homme de tous points digne de toi.

— Oui, tu as été un amour.

— Et quand je viens à toi et que je te dis: Voici la femme que j'adore depuis un an, une sainte, que j'ai vue à l'œuvre, qui m'a sauvé la vie....

— Oh! oh! la chérie!" s'écrie Enid en larmes, courant vers la porte.

Mais Edwin, la saisissant, lui demande:

"Où vas-tu?

— Embrasser ma sœur!"

Elle s'échappe, et en effet, quelques minutes plus tard, les deux jeunes filles sont dans les bras l'une de l'autre.

"Enid, pourquoi avez-vous les yeux rouges?

— Edwin vient de me gronder à cause de vous.

— Comment cela?

— Parce que je lui ai parlé de votre vœu.

— Vous ne lui avez pas répété ce que je vous avais dit!"

La voix de Marina est à peine distincte.

"Il ne m'en a seulement pas laissé le temps.

—Ah ! Qu'a-t-il dit ?

—Oh ! Marina, j'ai cru qu'il allait me pulvériser. Il avait l'air d'un lion en fureur. Je vous en supplie, ne lui dites jamais que Burton préférerait que nous ne fussions pas liées."

Marina réfléchit un moment, puis elle passe ses deux bras autour du cou de la jeune fille, et lui dit d'un ton grave :

" Non, je ne lui dirai rien. Mais M. Barnes avait parfaitement raison. J'ai suivi son conseil ; mon vœu appartient désormais au passé. Il n'y a rien maintenant qui m'empêche d'être la femme de votre frère. Me croyez-vous ?

—Si je vous crois ! " s'écrie Enid en ponctuant sa phrase d'un baiser.

Les deux jeunes filles vont rejoindre Anstruther au salon. On décide qu'Enid servira de demoiselle d'honneur à Marina, et qu'aussitôt le mariage fait, ils prendront tous le chemin de l'Angleterre.

Le soir, comme Enid, un peu triste et un peu solitaire (elle a laissé les deux amoureux à leur bonheur), se déshabille, après avoir écrit une longue lettre à Barnes, elle entend frapper doucement à sa porte :

" Qui est-ce ?

—Marina."

Elle entre radieuse :

" C'est moi, chérie, j'ai pensé que vous aimeriez à causer de lui.

—De Burton ?

—Je voulais dire Edwin, fait Marina en riant.

—Sans doute ! Quel égoïsme ! Nous partagerons : je parlerai de l'un, vous de l'autre."

Ainsi, pensant aux mérites de leurs deux Adams, les deux belles Eves s'endorment d'un sommeil tout plein de rêves dorés, tandis que le train du matin amène à Monte-Carlo le Serpent, sous la figure du comte Musso Danella.

CHAPITRE XIX

LE RIRE DE SATAN

Le lendemain matin, ainsi qu'elle l'avait décidé, lady Chartris quitte le Grand-Hôtel. Enid, en lui faisant ses adieux, lui demande à l'oreille :

" Vous allez droit à Londres ?

— Oui, oui, j'ai hâte de rentrer chez moi.

— Si vous en êtes sûre, fait miss Anstruther en lui remettant une lettre, donnez ceci à Burton. Vous le verrez en arrivant, je lui télégraphierai votre adresse. Dites-lui que je serais revenue avec vous si je n'avais dû rester pour le mariage de mon frère."

A Paris, lady Chartris perd quelques jours, des emplettes à faire. La lettre de miss Anstruther se trouve donc retardée, ce qui prouve que la poste est préférable aux meilleurs amis quand il s'agit d'une lettre pressée.

Le comte Musso, qui a croisé lady Chartris à la gare, mais qui a vu avec joie que ni Enid ni son frère ne l'accompagnaient, se rend directement au Grand-Hôtel, s'assure que sa proie ne lui a pas échappé et monte à sa chambre en se répétant :

" Je le tiens, Dieu soit loué ! Marina ne peut plus rien me refuser

Il se livre à la toilette la plus minutieuse et la plus élégante, tout en répétant le refrain d'une chanson française. Puis tout à coup il redevient grave, et récapitule les avantages qu'il a tirés de son voyage à Gibraltar. Il n'a pas tardé à découvrir que le *Vautour* avait embarqué là trois officiers auxiliaires, qui allaient rejoindre leur bâtiment en Egypte : Charles Marion Philips, George Fellows Arthur et Edwin Gérard Anstruther.

Il est plus que probable que c'est un de ces trois officiers qui s'est battu en duel : un officier en service régulier n'eût pas obtenu de permission le matin même du départ.

Danella s'était facilement mis en rapport avec quelques officiers de marine, et il avait bientôt appris que Charles Marion Philips était aux Indes dans un poste éloigné ; que George Fellows Arthur avait été tué devant Alexandrie à bord de la *Mouette* ; que Gérard Anstruther était attaché au même bâtiment, lequel venait d'arriver après avoir mouillé quelques jours à Nice. Danella eut vite rapproché ce fait de l'intérêt qu'avait tout à coup manifesté M. Barnes pour toute cette affaire.

Sans aucun doute, l'Américain a reconnu l'officier. Dans tous les cas, c'est Anstruther qu'il faut surveiller. Alors il fait la connaissance de ce dernier ; pendant quelques jours il ne le quitte pas, se mettant en frais, l'accablant de politesse, allant même jusqu'à le reconduire au chemin de fer le jour où Edwin, ayant obtenu sa permission, s'embarque pour Nice, prenant soin de ses bagages et veillant tout particulièrement sur une valise qui a déjà attiré son attention.

“ A bientôt ! au revoir ! Nous nous retrouverons sans doute à Nice ou à Monte-Carlo. ”

En achevant cette révision de tous ses souvenirs, le visage de Danella s'assombrit.

“ C'est dommage, fait-il, un si beau garçon ! Ah ! l'amour ! l'amour ! Maintenant que j'ai tenu ma promesse, ma petite colombe ne peut pas se montrer cruelle envers son Musso. Mais comment en finir ? En Corse ça irait tout seul. Tous les Anglais aiment la chasse ! Je l'inviterai à une chasse au mouflon. Marina tirera un des animaux, et... voilà. ”

Il éclate de rire, sonne et fait monter sa carte par le domestique chez Mlle Paoli.

“ Mlle Paoli peut recevoir monsieur. ”

A la porte du salon, Danella s'arrête tremblant, passe son mouchoir sur ses tempes que l'émotion a inondées d'une sueur froide, puis soudain son visage délicat s'éclaire comme à la flamme d'une joie entrevue et il murmure entre ses dents :

“ Enfin tu y es, Musse ; allons, vieux fou ! ”

Et il ouvre la porte qui le sépare, croit-il, du bonheur rêvé !

Depuis qu'on lui a remis la carte de Danella, Marina ne cesse de répéter :

“ En face de la ruine de ses espérances, que va faire cet homme ? ”

Il connaît trop la nature de Danella pour penser qu'il va se laisser dépouiller sans protester. Peut-être même voudra-t-il se venger. S'il allait tout dire à Edwin ? Si celui-ci allait lui retirer son amour ?

Cette pensée lui donne le courage de détruire du premier coup les espérances que le comte peut conserver et de déjouer tous les plans qu'il a inventés pour la séparer de l'homme qu'elle adore.

Lorsque Musso entre, il voit devant lui une femme divinement belle. Le bonheur des jours précédents se reflète sur son visage, qui est pâle, mais étincelant de courage et d'énergie.

Elle vient au-devant de lui, lui tend une main qui tremble légèrement et qu'il baise en s'écriant :

« Quelle magicienne que cette roulette, ma belle, si c'est à elle qu'il faut attribuer le changement qui s'est opéré en vous ! Moi aussi, j'ai été heureux. Je tiens notre ennemi. Quand tout sera fini, vous n'oublierez pas votre promesse. »

Et il tente de la prendre dans ses bras.

Mais elle se dégage et crie : « Jamais ! » d'une voix qui l'arrête net.

« Vous ne me comprenez pas, je pense, fait-il au bout d'un moment en devenant affreusement pâle. Vous ne pouvez avoir oublié la promesse que vous m'avez faite : « Le jour où je tiendrai ma vengeance, avez-vous dit, « Musso, vous serez heureux ! » et mon bonheur, c'est vous.

— Ne me rappelez pas tout cela, répond Marina en devenant aussi pâle que lui.

— Vous êtes émue ! Les nouvelles que je vous rapporte vous ont troublée ; mais on ne trompe pas un amant tel que moi, et je lis dans vos yeux que vous êtes heureuse.

— J'espère l'être, murmure la jeune fille, si vous me le permettez.

— Vous le permettre, moi ! Danella ! moi qui vous aurais amené le coupable, moi qui vous aurais permis de crier : Antonio, dors en paix Ta sœur t'a vengé ! »

La véhémence de son langage, son enthousiasme réveillent un instant chez Marina les passions endormies. Elle murmure d'une voix sourde :

« Quand le meurtrier de mon frère sera étendu mort à mes pieds, qu'aura-t-on à me reprocher ? Qui oserait alors me chanter le *rimbecco* ? »

On dirait une prêtresse sacrifiant sur l'autel de la Vengeance.

Mais cela ne dure qu'un instant, elle frissonne et pleure : « N'ai-je pas vaincu ma haine par amour pour lui, murmure-t-elle. Sachez que j'ai renoncé à mon vœu, qu'il y a deux nuits j'ai sacrifié la *vendetta*. Si aujourd'hui l'assassin de mon frère se présentait à mes yeux, il ne courrait aucun danger.

— Êtes-vous folle ? fait le comte, en pâlisant encore.

— Plus maintenant, mais je l'étais. Grâce en soient rendues à Dieu ! mes yeux se sont ouverts, je me suis confessée, je suis absoute. Je ne veux plus pécher. Je haïssais, j'étais maudite. J'aime, je suis heureuse !

— Vous aimez ? » La voix de Musso a les sifflements du râle.

« Aimer ? j'adore !

— C'est impossible ! Cet homme quel qu'il soit ne se fera pas l'esclave de ta haine, comme moi ; il ne peut t'aimer comme je t'aime ! C'est quelque enfant, il ne saurait t'aimer comme Danella ! Danella qui t'adore, qui t'a vu grandir. Aie pitié ! Je n'ai que toi » ; et il tombe à ses pieds, et, avec les gestes exagérés propres aux races latines, il baigne ses mains de larmes, qu'il sèche ensuite sous ses baisers.

Son désespoir émeut la jeune fille.

« Vous...., vous.... avez toujours été bon pour moi, murmure-t-elle tendrement.

— Ah ! tu te souviens enfin ! Tu rends justice à Danella, l'homme que

tu trahis pour un étranger, l'homme dont le cœur est entre tes mains. Viens, je vais te dire le nom de celui que tu dois tuer, et tu m'aimeras !"

Mais Marina s'écrie, avec un accent déchirant :

"Non, non, pas cela ! par pitié, pas cela !"

Puis, le regardant bien en face de ses yeux qui flamboient de colère, elle lui crie :

"Je vous le défends. Un mot, et je vous hais. Voyez ce mur, le portrait de mon frère n'y est plus. Si j'ai pu l'oublier, lui, par amour pour cet homme, croyez-vous que ce soit pour me souvenir de vous ?"

Danella se lève lentement, la regarde, puis murmure d'une voix à peine distincte :

"Vous l'aimez assez pour cela ?

—Je l'aime assez pour renoncer à ma vengeance, pour me parjurer. Je l'aime assez pour vouloir être digne de lui, répond la jeune fille fièrement.

--Impossible !

--Impossible ? Dans huit jours je serai sa femme.

--Sa femme ! Vous oubliez que je suis votre tuteur, que vous n'avez que vingt ans, que vous ne pouvez vous passer de mon consentement en France, et je le refuse.

—J'ai pensé à cela, mais l'homme que j'épouse n'est pas français. Nous nous marierons là où la loi française n'a pas d'action. Vous n'oserez pas vous y opposer, je vous en défie."

Danella voit que Marina est résolue. Un instant son visage exprime la plus profonde douleur, puis tout à coup, comme frappée d'une idée, elle s'écrie :

"Ma tâche est bien aisée. Si l'homme que vous aimez est un homme d'honneur, je n'ai qu'à l'aller trouver, à lui dire le serment que vous aviez fait . . .

—Dites-lui cela, et il vous répondra que vous mentez.

—Je lui passerai alors mon épée au travers du corps.

—Vous !" et elle éclate d'un rire méprisant. "Vous ! mais il vous écraserait comme un simple moucheron. Allez donc le trouver. Allez, il vous tuera comme un chien. Tenez, voilà sa carte."

Danella jette un regard sur le petit morceau de carton que lui tend Marina, et pousse un cri de joie. Pourtant, par un effort suprême de volonté, il se contient, et, un éclair satanique passant dans ses yeux noirs, il murmure : "Edwin Anstruther ! Quoi ! c'est lui ?

—Oui," répond Marina, qui regrette maintenant les mots cruels qui lui sont échappés à l'égard de quelqu'un dont le seul crime est de l'aimer trop.

"Je verrai, reprend Danella, j'examinerai. Je vous donnerai ma réponse aujourd'hui. Marina, vous vous repentirez de ces paroles cruelles ! et il sort de la pièce en chancelant.

"Je las regrette déjà," s'écrie Marina, qui, bien que passionnée, est généreuse. Mais il ne l'entend pas. Musso est déjà loin et, de plus, sourd à toute espèce d'influence. Il tient conseil avec Satan. Son visage mobile et expressif révèle une douleur intense et une haine féroce.

CHAPITRE XX

LA VALISE MARQUÉE G. A.

Quelques heures plus tard, Tomasso apportait à sa maîtresse le petit mot suivant :

Monaco, 24 mai 1888.

“ Ma chère pupille,

“ Vous avez demandé mon consentement à votre mariage avec M. Edwin Gerard Anstruther, officier de la marine anglaise. Je vous l'accorde, et je vous notifie ici ce consentement. M. Anstruther est un galant homme et un homme heureux. Veuillez lui faire mes compliments et lui dire que j'aurai l'honneur de me présenter chez lui pour régler les questions d'intérêt.

“ Croyez, ma chère pupille, à mon dévouement.

“ DANELLA. ”

Marina radieuse montre cette lettre à Edwin ; c'est le dernier obstacle levé. Elle s'imagine naïvement que le comte s'est résigné en voyant qu'elle avait donné son cœur à un autre.

Enid, qui est là, remarque, en jetant un regard sur la lettre, que le comte doit être un homme sans cérémonie.

“ Au contraire, Danella est la cérémonie en personne.

— On ne le dirait pas. Le tuteur se propose de rendre visite au fiancé ! Edwin, vous devez être flatté.

— C'est que Musso et moi, nous étions très bons amis à Gibraltar. Il veut sans doute enterrer ma vie de garçon avec moi et passer une dernière bonne soirée !” fait Anstruther en affectant un air de profonde tristesse.

Marina le regarde, se rapproche, met sa tête sur son épaule en murmurant :

“ Est-ce que tu regrettes quelque chose, cher bien-aimé ?

— Regretter que mon bonheur soit si près de moi ? Regretter le mess de la *Mouette* ou les plaisanteries du club des officiers ? Demandez-moi pardon tout de suite d'une telle pensée.” Il l'attire contre lui, mais Marina s'écrie :

“ Vous oubliez que votre sœur est là !

— Pas du tout, fait Anstruther en riant. Enid, est-ce que tu n'embrasserais pas Burton *darling* devant moi ?

— Quelle idée ! je n'embrasserais pas du tout M. Barnes.

— Depuis quand ?

— Depuis qu'il m'a envoyé ce télégramme impertinent. J'avais pensé l'intriguer un peu, et je lui avais télégraphié : “ C'est Marina qui sera la mariée et moi la demoiselle d'honneur. Devinez pourquoi ?” Sur quoi il répond : “ N'envoyez pas chiffre sans clef. Ecrivez de suite. Votre dépêche m'inquiète extrêmement. Est-ce du délire ? Ecrivez de suite.” Quel tyran ! Est-ce du délire ? L'impertinent. Je lui montrerai en écrivant si oui ou non j'ai mes esprits.

— Il y a quelque erreur. Il parle de dépêche. Que lui aviez-vous télégraphié auparavant ? fait Anstruther tout à coup.

— Quand nous avons dû partir pour l'Angleterre, comme je n'avais pas le temps d'écrire, je lui ai envoyé une dépêche, je l'ai transcrite dans mon carnet : " Edwin est ici. Nous partirons demain. Venez nous rejoindre à Douvres. " Puis, quand vous avez prétendu être malade, j'ai télégraphié : " Malade, retenus. Ne soyez pas trop désappointé. " Lady Chartris a aussi une lettre pour lui, mais il ne doit pas l'avoir encore.

— La dépêche de Barnes est infiniment plus claire que vos télégrammes, miss Exactitude, s'écrie Edwin en riant : votre " malade, retenus " a fait penser à Burton *darling* que c'était vous qui étiez malade, et comme il n'était pas au courant de mes fiançailles avec Marina, il a pensé que cette dépêche, qu'il ne pouvait comprendre, était la dépêche d'une folle. Je ne suis pas surpris, ma chère, qu'il ait été inquiet.

— Vraiment, vous croyez qu'il a été inquiet ? Pauvre cher !

— Bien certainement.

— S'il était ici, je l'embrasserais devant vous deux. "

Et, très émue, Miss Enid, qui, malgré le bonheur de son frère, se trouve très seule en l'absence de Barnes, laisse les deux amoureux en tête-à-tête.

Le soir même, le comte entre chez Edwin les mains tendues, il l'embrasse, lui serre les mains avec une cordialité un peu exagérée pour être naturelle.

" Anstruther, mon cher ami, mes compliments. Vous voyez que mon " au revoir " à Gibraltar était un pressentiment. Voyons, parlons de nos affaires.

— Mon cher Musso, fait Edwin en se levant et en lui serrant la main, prenez un siège et un cigare. " Puis, tout à coup, il s'écrie : " Eh ! mon cher ami, que vous est-il arrivé ? Vous avez vieilli de dix ans !

— On ne fait pas à mon âge sans s'en ressentir un voyage comme celui que je viens de faire . . . Voilà un bon cigare ! " et il s'étend nonchalamment dans un fauteuil, tandis que ses yeux noirs, vifs et perçants, font le tour de la chambre, sans négliger le plus petit coin. Enfin ils se posent avec une complaisance évidente sur une valise de cuir marquée G. A. Cette valise n'a pourtant rien d'extraordinaire, elle est seulement un peu détériorée, un peu plus sale que les autres bagages d'Anstruther, couverte d'étiquettes, de numéros, etc.

" Vous êtes un bon voyageur, monsieur Gerard : vous ne semez pas vos bagages en route.

— Je n'égare jamais rien. Pourtant, à Marseille, un imbécile d'employé a failli faire filer cette valise sur Lyon.

— Ah ! fait le comte en tressaillant légèrement. Je suis ravi, mon cher ami, que vous ne l'ayez pas perdue. " Puis, après avoir jeté un nouveau regard sur l'objet, il s'écrie :

" Allons, à nos affaires. Vous désirez épouser ma pupille ? J'y consens.

— Et je désire l'épouser dans huit jours.

— Vous êtes pressé, mon fils, mais je me range d'autant plus volontiers à votre désir que cela cadre à merveille avec mes projets. Je vous marie, je vous rends mes comptes et vais à Paris pour mes affaires. "

Les deux hommes règlent les questions d'intérêt, ce qui n'est pas long. Anstruther, qui est très amoureux, se montre fort généreux. Danella ex-

plique que Marina, qui ne serait pas riche pour une Anglaise, passe pour une riche héritière en Corse. " Il faudra, dit-il en finissant, que vous veniez en Corse avec moi, afin que je puisse vous remettre les propriétés. De plus, je trouverais convenable que ma pupille se mariât chez moi. Nous sommes aujourd'hui lundi. Le bateau part de Nice pour Bastia mercredi, nous pouvons le prendre. Une demi-journée de voyage à travers le plus beau pays du monde, et nous sommes chez Marina. Vendredi, le mariage, un mariage corse, et puis, et puis, mon cher, votre bonheur sera entre vos mains ! "

Ici Musso jette un nouveau coup d'œil sur la valise marquée G. A. ; mais, voyant qu'Anstruther hésite, il reprend vivement :

" Vous pourrez reprendre le bateau mercredi pour Marseille. Dites à Marina que je veux la voir se marier dans son pays natal avec la pompe digne de la dernière fille des Paoli.

— J'accepte pour elle, répond Anstruther.

— C'est entendu alors. Nous partons par le bateau de mercredi. Il va sans dire, continue Danella, que vous serez mon hôte, — mon hôte. " Musso appuie sur l'adjectif d'une façon étrange.

" Volontiers. J'accepte pour moi et pour ma sœur votre hospitalité.

— Oh !... Ah !... votre sœur. J'ai en effet entendu parler de miss Anstruther, fait Musso, dont le front se rembrunit. Je serais heureux de lui être présenté", et, passant un bras sous celui d'Anstruther, Musso l'entraîne, non sans avoir jeté un dernier regard à la fameuse valise.

La présentation a lieu dans les régies. Musso se met en frais, raconte à miss Anstruther différentes petites anecdotes dont M. Barnes est le héros.

" Je pense que vous lui écrivez tous les jours, fait le comte en riant.

— Non, mais ce soir je lui enverrai une dépêche pour lui dire que nous partons pour la Corse."

Danella reste un moment absorbé, puis il reprend vivement : " Donnez-moi son adresse, et je vous éviterai cette peine. Je vais lui envoyer notre itinéraire et lui demander de venir nous rejoindre.

— Que c'est aimable ! fait Enid, ravie : je m'en rapporte à vous. Je serais très heureuse qu'il vint nous retrouver," et elle donne à Musso l'adresse de Barnes, ne doutant pas que celui-ci ne soit prévenu dès le lendemain. Mais le comte oublie la commission, et l'Américain n'entend pas parler du mariage corse.

Un peu plus tard, dans la journée, Marina vient trouver Danella.

" Un mot, dit-elle, je vous en prie. Je vous remercie d'abord de n'avoir rien dit à Edwin qui pût m'être désagréable. Il désire que je me marie dans le pays de mes pères, je le veux bien, mais à une condition.

— Laquelle, ma belle ?

— C'est que personne ne me parlera de mon frère. Que l'on dise aux paysans que je n'ai pas oublié Antonio. Grand Dieu, si j'entendais chanter le *rimbecco*, cela me briserait le cœur.

— J'y veillerai, répond Danella simplement.

— Merci, réplique la jeune fille."

Le lendemain, Danella et sa belle pupille, Anstruther et sa sœur quittaient Monte-Carlo, pour aller prendre à Nice le bateau de Bastia.

Le même soir le train de Paris débarquait à Monaco un jeune homme dont le costume et l'apparence trahissaient un voyage précipité. Ce jeune homme n'était autre que M. Barnes de New-York.

Le premier télégramme d'Enid, lui apprenant la réunion d'Edwin et de Marina à Monte-Carlo, lui avait causé une surprise désagréable. La dépêche qui parlait de Marina comme d'une épousee l'avait terrifié. Il était parti sur l'heure pour Paris, où il avait trouvé lady Chartris, et où la lettre d'Enid était venue confirmer ce qu'il redoutait d'apprendre. En toute innocence, Marina allait épouser l'homme qui avait tué son frère, l'homme contre lequel elle avait juré *vendetta*. Il n'ose télégraphier sur un sujet aussi délicat, et le train de sept heures vingt l'emporte aussi rapidement que possible vers Lyon, Marseille, Nice et l'amène à Monaco le mercredi soir.

Il court au Grand-Hôtel.

"Montez ma carte à miss Anstruther," fait-il d'une voix émue, car les terribles nouvelles dont il est porteur lui font tout oublier, même la joie de la revoir.

"Monsieur Barnes, répond le chasseur, qui le connaît bien, miss Anstruther est partie ce matin avec son frère.

— Pour l'Angleterre ? je les aurai croisés sans m'en douter.

— Non, pour la Corse.

— Pour la Corse ! s'écrie Barnes, qui éprouve une des émotions les plus violentes qu'il ait ressenties de sa vie. Grand Dieu ! et pourquoi ?

— Pour le mariage de M. Anstruther et de Mlle Paoli. Le comte Danella et Mlle Paoli sont partis en même temps. La cérémonie doit avoir lieu vendredi, dans la propriété de la jeune fille. Vous paraissez surpris ?

— Un peu..., un peu, murmure Barnes : je m'étonne qu'on ne m'ait rien fait dire.

— Je crois bien qu'on a dû prévenir monsieur. J'ai entendu M. le comte demander à Mlle Anstruther l'adresse de monsieur à Londres, pour inviter monsieur au mariage. Je les ai entendus en parler ici même lundi...

— Vers quelle heure, dites-vous ?

— Lundi soir, vers neuf heures."

— Barnes n'a pas quitté Londres avant onze heures ce jour-là ! Pourtant il se remet petit à petit et répond :

"J'étais déjà parti, sans doute. Quelle route ont-ils prise ?

— Les malles ont été enregistrées pour Nice et Bastia.

— Et le bateau quitte Nice ?...

— Aujourd'hui mercredi, cinq heures.

— Alors je l'ai manqué, fait Barnes. Qu'on me serve à dîner le plus vite possible. Je reviens à l'instant. Inutile de monter ma valise. Je reprends le premier train." Il court au télégraphe, il constate qu'aucune dépêche ne lui a été adressée ni lundi, ni mardi, ni mercredi. Danella n'a demandé son adresse que pour faire croire à Enid qu'il l'avertirait et empêcher celle-ci de le faire.

Il télégraphie à Nice, mais le bateau est déjà parti. Il est plus de six heures maintenant. Plus il considère la situation, plus il la trouve critique. Il ne peut chasser de son esprit les mots significatifs que Musso lui a dits à Nice : "Si nous pouvons l'attirer en Corse, et le tuer là, Marina sera bénie par un jury du pays et considérée comme l'ange gardien de son frère."

Ils éclairent d'un jour sinistre le problème qui s'agite dans son esprit.

Danella se sert de l'amour d'Edwin pour l'attirer en Corse, où son assassin sera en sûreté. Si Marina aime le jeune Anglais, Danella doit le har ; si elle ne l'aime pas, rien ne la retiendra, elle assassinera sans hésiter

le meurtrier de son frère, puisqu'elle a été élevée dans l'idée que cette justice personnelle était noble. Qu'elle aime Edwin, ou qu'elle ne l'aime pas, il ne faut pas que cet horrible mariage ait lieu, et il envoie *via* Bastia la dépêche suivante :

MONACO, 23 mai 1883.

“ A miss Enid Anstruther,

“ A bord le vapeur qui arrive de Nice.

“ Retardez mariage de votre frère par tous les moyens en votre pouvoir, jusqu'à mon arrivée. Vous ai manquée à Nice, mais vous rejoindrai en Corse par le premier bateau. Si absolument indispensable, en dernier ressort, montrez à Edwin ce télégramme, et dites-lui que vous savez que je n'agirais pas ainsi sans intérêt vital.

“ BURTON H. BARNES. ”

La dépêche envoyée, il ne prend que le temps d'avaler quelques morceaux et de sauter dans un train de retour. A Nice il constate qu'il a deux moyens de gagner la Corse : un bâtiment part de Marseille pour Ajaccio ; un de Gênes pour Bastia. Comme il longe le quai, il aperçoit une felouque élégante qui vient de débarquer une cargaison de fruits, et il demande au capitaine, un marin italien, aux yeux noirs, combien de temps il lui faudrait pour faire la traversée jusqu'à Ajaccio.

“ Par un temps calme, vingt-quatre heures ; par un bon vent, dix-huit. ”

Avec un peu de chance, c'était de beaucoup le moyen le plus court. Il conclut un marché avec le capitaine et demande :

“ Quand pouvez-vous mettre à la voile ? ”

— Demain matin.

— Trop tard, il faut que ce soit ce soir, dans une heure.

— Impossible !

— Dans une demi-heure, et je double le prix !

— Je lève l'ancre dans un quart d'heure ! ” crie le capitaine. Il rallie ses hommes, de pauvres diables à moitié nus, et en un quart d'heure, en effet, tout est prêt.

“ Et maintenant, crie Barnes, si je suis à Ajaccio jeudi dans l'après-midi, je triple la somme promise, capitaine, et de plus je donne un doublon à chacun de vos hommes. ”

L'équipage a tant à cœur de gagner la récompense promise, qu'on a travaillé sans relâche et que le lendemain à l'aube on aperçoit à l'horizon une petite ligne bleue, que le capitaine dit être la Corse.

CHAPITRE XXI

LA MAISON DE LA VENDETTA

“ Ici la Corse avec ses maquis et ses brigands, là (elle montre la mer) l'île de Monte-Cristo ! Je suis dans le pays du roman, s'écrie miss Anstruther en mettant le pied sur le quai de Bastia, aidée de Danella. Vous offre-t-on une petite vendetta tous les jours, conte ? ”

— Oui, en même temps que mon petit déjeuner ”, répond celui-ci en riant.

Le voyage a été délicieux. La Méditerranée, calme comme le plus

calme des lacs, n'a pas joué le plus petit tour aux voyageurs, qui sont de la meilleure humeur possible. Danella en particulier est si en train, qu'Enid ne peut s'empêcher de lui dire :

“ Vous paraissez si heureux, comte, qu'on dirait que c'est vous qui êtes le fiancé. ”

Musso éclate de rire et répond galamment :

“ Volontiers, mademoiselle, si vous voulez bien être la fiancée. Mais que dirait Barnes, grand Dieu ! ”

Ceci lui rappelle sans doute un détail oublié, car il quitte précipitamment ses amis, qui attendent pendant que l'on achève de mettre les chevaux à la voiture, et se dirige vers le bureau télégraphique ; il y arrive au moment même où un employé en sort, une dépêche à la main.

“ Je suis venu, dit Danella, voir si vous n'auriez pas reçu une dépêche pour Mlle Enid Anstruther ou son frère. Ce sont mes amis ; nous sommes arrivés ce matin ensemble de Nice.

— Si, monsieur le comte”, répond l'employé, car les grandes propriétés que Musso possède dans l'île font qu'il est très connu. “ J'allais précisément porter une dépêche pour la jeune demoiselle.

— Enchanté de vous avoir évité cette peine, mon ami”, répond le comte avec un sourire.

Tout en mettant la dépêche dans sa poche, il demande d'un air indifférent :

“ D'où vient la dépêche ?

— De Monte-Carlo. ”

Le comte réprime un mouvement de surprise, il s'éloigne en marmottant entre ses dents : “ Monte-Carlo ! S'il s'était arrêté en route, à Nice, il nous aurait rattrapés. ” Il jette un regard sur le télégramme, laisse échapper un petit éclat de rire et continue : “ Maintenant il ne pourra intervenir que quand le mariage aura eu lieu. Et alors *ce sera fait* ! ”

Tout a été prévu par le comte ; les relais attendent les voyageurs, et le trajet à travers les plus beaux paysages de cette île pittoresque se fait de la façon la plus aisée et la plus délicieuse. Les bagages suivent dans un fourgon sur le siège duquel se tient le vieux Tomasso, la valise marquée G. A. entre les jambes ; pour quelque raison inconnue, peut-être pour se conformer aux instructions du comte, il a pris le plus grand soin de ce colis, qu'il ne quitte pas des yeux.

Pendant tout le jour, Musso, qui est de très joyeuse humeur, entretient miss Anstruther, lui raconte les histoires les plus tragiques, exploits d'amour et de haine, dont on n'a d'exemples que dans ce petit pays de fanatiques.

“ Jamais, conclut-il, un vrai Corse n'oublie sa haine et sa vengeance. ”

En prononçant ces derniers mots, il regarde Marina assise en face de lui, mais elle évite son regard et cherche la main d'Anstruther, comme pour lui demander aide et protection.

“ Pourquoi raconter ces horribles histoires, Musso ? vous allez effrayer ces dames.

— Je les trouve adorables ! reprend Enid. Ces meurtres sauvages sont si pittoresques, qu'on oublie qu'ils sont horribles.

— Si vous en voyiez un de près, peut-être l'horreur l'emporterait-elle sur le pittoresque, ” interrompt son frère d'une voix brève.

A Vivario on s'arrête pour dîner, et, au moment où ces dames remontent en voiture, quelques jeunes paysannes s'approchent et leur offrent des fleurs, car la nouvelle commence à se répandre qu'une Paoli revient au pays de ses pères pour se marier.

Plusieurs fois le long de la route la même cérémonie se renouvelle, mais, ce qui est assez curieux, c'est que Marina ne semble en éprouver aucune joie.

Rien à noter pendant le reste du voyage. Marina avait retrouvé toute sa gaieté, lorsqu'au sortir de la belle forêt de Vizzavona on arriva en vue de Bocognano.

“Tenez, s'écria Musso, voilà ma maison sur la colline ; elle est moderne, c'est moi qui l'ai fait bâtir.”

Et il montre du doigt une maison à un seul étage, sans grand caractère et très semblable à toutes les maisons de campagne qu'on voit en Corse.

“Vous dînez tous avec moi, continue-t-il. Après le dîner, nous conduirons ces dames chez Marina. Là ce n'est pas comme chez moi : on se sent bien en Corse.”

Quelques minutes plus tard on arrivait chez Danella, où tout avait été préparé pour recevoir les nouveaux venus.

Pendant le dîner, Musso explique ses plans pour le lendemain. Anstruther, selon la coutume corse, doit conduire sa fiancée à l'église, escorté de la cavalcade d'usage, et ensuite la ramener dans la maison du comte, dont il use comme si elle était sienne.

“Vous verrez demain, miss Enid, continue le comte, un spectacle comme vous n'en avez jamais vu, un vrai mariage corse.”

Et le comte remplit galamment son verre et boit à la santé de Marina.

La jeune fille ne répond rien. Depuis son arrivée à Bocognano, elle paraît triste et a perdu toute la gaieté dont elle avait fait preuve pendant le voyage. Miss Enid, qui est en train pour deux, répond pour elle :

“La mariée, je n'en doute pas, sera une vraie mariée corse ; mais vous verrez, monsieur Danella, la demoiselle d'honneur ! Oh ! comme je voudrais que M. Barnes fût ici !”

Puis tout à coup :

“Ne trouvez-vous pas un peu extraordinaire, comte, qu'il n'ait rien répondu à votre dépêche ?”

“Si, fait le comte, lentement ; mais peut-être, à l'heure qu'il est, M. Barnes est-il en route pour la Corse.”

— En ce cas, comme il a manqué le bateau à Nice, il arrivera trop tard.

— Oui, trop tard !

— Quelle idée, Enid ! s'écrie Anstruther. Barnes est bien trop occupé de son propre mariage pour s'inquiéter de celui des autres ! Musso, je vous invite à venir nous rejoindre dans un mois en Angleterre. Je vous promets une très jolie mariée aussi, et la plus adorable des maîtresses de maison.”

Il ponctue sa phrase d'un regard si franc, si loyal, si tendre à l'adresse de la mariée du lendemain, que Marina en oublie toutes ses mélancolies et que Danella, qui portait son verre à ses lèvres, le brise entre ses doigts.

Le dîner s'expédie assez rapidement, ces dames étant fatiguées et ayant encore un bout de chemin à faire en voiture pour arriver chez Marina.

Avant leur départ, le comte prend sa pupille à part et lui dit précipitamment :

“ Mon régisseur est allé chez vous. Ne craignez rien, personne ne vous fera de reproches, personne ne vous demandera comment vous avez pu oublier que le meurtrier de votre frère est encore vivant. ”

La jeune fille se contente de lui serrer la main en silence.

Au moment où Edwin mettait Marina et Enid en voiture, le fourgon des bagages arrivait.

“ Qu'on descende les malles de M. Anstruther ici, le reste suit ces dames. ”

“ Musso, qui les accompagne, jette un regard noir à Edwin qui, debout sur le seuil, fume un cigare dans un rayon de lune, pendant que le vieux Tomasso, qui porte la valise marquée G. A., franchit les marches du perron.

On a vite parcouru la petite distance qui sépare la maison de Danella de celle de Marina ; Marina s'attriste de plus en plus à mesure qu'elle approche de la maison de ses pères. Et, tandis que la voiture suit la longue avenue qui conduit à la porte d'entrée, la jeune fille courbe la tête et murmure : “ Honte ! J'ai honte de me trouver en face de mes vieux serviteurs ! ”

Après avoir aidé ces dames à descendre de voiture et avoir crié à Marina :

“ Allons, ma belle, courage ! Demain ! Demain nous vous remettons, selon la coutume corse, à M. Anstruther. Demain l'époux viendra vous prendre ! demain ! demain ! ”

Le comte s'éloigne et disparaît dans la nuit en chantant un gai refrain.

Les serviteurs accueillent les deux jeunes filles avec les marques du plus grand respect, mais non point avec cette effusion sur laquelle Enid avait compté. Ils sont tous vêtus du costume corse et éclairent les nouvelles arrivées à l'aide de torches de résine, qui donnent à la vieille maison un aspect très pittoresque et très moyen âge.

“ Que c'est amusant ! s'écrie Enid, qui se chauffe devant le grand feu de bois du salon. Comme tout cela a du caractère ! ”

Marina, dans le fond de la pièce, les dents serrées, des larmes pleines les yeux murmure :

“ Pas un de mes hommes ne m'a baisé la main, pas une de mes femmes ne m'a embrassée. Et ma nourrice qui n'est même pas venue au-devant de moi ! Grand Dieu ! ils veulent donc me briser le cœur. Antonio ! Antonio ! aide-moi à t'oublier ! ”

Enid, occupée à tout examiner ne s'aperçoit pas de l'agitation de sa compagne.

Comme la journée a été assez fatigante, les jeunes filles ne tardent pas à se retirer. Marina accompagne Enid jusqu'à sa chambre, s'occupe elle-même de mille petits détails, puis rentre chez elle.

Alors envahie de nouveau par toutes les traditions de sa race, par toutes les idées qui l'ont bercée et qui lui ont appris que la vengeance est noble, se jette à genoux au pied de son lit et se met à sangloter comme si son cœur allait se briser ; et cela la veille du jour qui doit être le plus beau jour de sa vie.

CHAPITRE XXII

CE SOIR JE SUIS CORSE !

Le soleil est déjà haut dans le ciel, lorsque, le lendemain matin, miss Anstruther, se réveille sous les baisers de Marina.

“ Vite, Enid, crie la jeune fiancée ; assez dormi comme cela pour aujourd'hui. Je vais vous aider à passer le costume national, et vous serez bientôt aussi Corse que moi. Hâtez-vous, chérie, pour l'amour de moi ! ”

Une demi-heure plus tard, Enid arrive en courant dans la chambre de Marina.

“ Venez voir Fra Diavolo ! ”

Et elle l'entraîne sur le perron. C'est le comte qui arrive à cheval, vêtu du costume du pays, une plume d'aigle à son chapeau, et accompagné de plusieurs jeunes gens en costume de gala. On présente les nouveaux venus à Enid. A peine ces messieurs sont-ils descendus de cheval qu'on entend un grand bruit, des cris des hourras, des vociférations. Ce sont les bergers qui descendent des montagnes et qui, le fusil sur l'épaule, et suivis de toute la population de Bocognano, se préparent à accompagner la mariée à la maison de l'époux, car le comte, afin que tout se fit selon l'usage corse, a prêté pour un jour sa maison à Anstruther.

Deux petits chevaux corses, dont les brides et les selles sont ornées de rubans et de myrtes, attendent les jeunes filles. Mais avant que l'épouse ne quitte sa demeure, chacun se rassemble autour d'elle, et, selon l'usage corse, le jeune homme qui remplit les fonctions de garçon d'honneur lui adresse au nom de tous les siens un dernier adieu. Le jeune homme est un ami d'enfance, un camarade de son frère, il se tient debout devant la dernière des Paoli, conscient de l'honneur qui lui incombe, avec une certaine grâce hautaine qui commande l'attention ; Enid, bien qu'elle ne comprenne pas ce qu'il dit, le suit des yeux, ne perd pas un de ses gestes, et elle est frappée de l'effet que produit sa harangue sur les assistants. Les paysans, qui causaient et plaisantaient entre eux, se taisent, les visages s'allongent, quelques femmes et quelques jeunes filles pleurent.

Danella, qui avait d'abord écouté le jeune homme d'un air moqueur, rayonne.

Aux premières paroles, Marina jette sur l'orateur un regard hautain et surpris. Le sang lui monte au visage, elle baisse la tête, comme si elle ne pouvait regarder en face celui qui lui parle ; ses mains pressées l'une contre l'autre se tordent, elle tremble, elle chancelle. Devant cette émotion, le jeune homme s'arrête un moment, puis il s'avance de quelques pas, la regarde dans les yeux, et lui jette à la face quelques mots en patois qui sonnent comme l'appel du clairon.

L'effet est instantané ; la foule pousse un cri sauvage, cri de haine et de rage, pense Enid, et Marina tombe à moitié évanouie dans les bras du vieux Tomasso, qui lui prodigue des consolations à sa manière, mais dont les yeux ont des reflets fauves.

“ Qu'a-t-il dit ? demande Enid au comte.

— Oh ! ce sont les adieux à la maison ! une coutume corse. ”

Et Musso la quitte pour aller serrer les mains de l'orateur.

Voici à peu près le résumé de son discours :

“ Marina, quand vous serez partie, il ne restera de votre race bien-aimée que le corps de votre frère, que nous ne voulons pas mettre en terre avant qu'il ait été vengé. On me dit aujourd'hui que vous avez pardonné à ses meurtriers. L'esprit d'Antonio crie en moi : c'est un mensonge ! Si Marina épouse un compatriote de mon assassin, c'est enfin de se trouver un jour face à face avec lui. C'est dans cet espoir que nous te baisons la main, et que nous nous inclinons devant toi, ô fille des Paoli ! ”

L'effet de ce discours sur l'esprit de la jeune fille est terrible.

Le comte distribue des dons en argent et des souvenirs aux villageois, puis murmure :

“ Anstruther doit nous attendre avec impatience. ”

Il met la mariée en selle, et le cortège s'ébranle, une vraie noce corse avec tous ses costumes bariolés et brillants.

La noce suit la route poussiéreuse, traverse le petit village, passe sous l'arc de triomphe de feuillage, orné de rubans aux couleurs vives. Les fifres marchent en tête. On arrive ainsi par la longue avenue qui conduit à la demeure du comte, où les hauts dignitaires du pays, réunis autour du marié, attendent l'arrivée de la mariée.

Sans prendre garde à l'étiquette, qui, en Corse, veut que le marié soit très réservé, Anstruther, dès qu'il aperçoit Marina, s'élançe, la prend dans ses bras, l'embrasse, en l'appelant si tendrement *sa femme*, que la jeune fille oublie tout et songe avec ivresse que jamais plus elle ne le quittera.

Il se tient debout à côté d'elle, et son uniforme d'officier de marine, un peu austère, contraste étrangement avec les costumes pittoresques qui l'entourent.

Il rit et plaisante avec Marina et Enid, tandis que se prononcent les discours d'usage, et que le comte demande aux garçons d'honneur, selon une ancienne coutume, “ si la gentille dame qu'ils ont amenée jusque chez lui les a bien acceptés pour escorte. ”

Ils répondent qu'ils sont amis de la belle Marina, et que par amitié ils l'ont escortée, heureux de présenter cette belle fleur de Bocagnano au seigneur anglais qu'elle a choisi pour époux.

Le comte alors les invite à se joindre au cortège, qui se dirige vers la petite église du hameau, où Marina Paoli devient la femme d'Edwin Anstruther, lui promettant amour et fidélité selon le rite de la sainte Eglise catholique.

Une grande joie brille dans les yeux de la jeune fille, son cœur est plein de l'ivresse suprême qu'elle éprouve à voir sanctifier par le mariage le grand amour qui l'inonde tout entière.

Au moment où Gerard, sortant de l'église, la presse contre sa poitrine en l'appelant sa femme, Danella chancelle et essuie une sueur froide qui mouille ses tempes.

“ Dieu soit loué, murmure-t-il, le cœur d'un homme ne peut se briser qu'une seule fois ! ”

Puis il relève la tête, et avec un sourire de triomphe s'écrie :

“ Après la noce ! ”

Et il voit passer devant ses yeux une vision de vengeance, vengeance suprême, qui doit atteindre cet homme et cette femme qui le font tant souffrir.

Au dehors, à l'ombre des oliviers, le vieux Tomasso, assis, écoute va-

guement les accents solennels de l'orgue qui lui arrivent à travers les portes et les fenêtres ouvertes de l'église, véritable image du désespoir.

— Marina nous abandonne ! Elle est Anglaise maintenant, murmure-t-il au moment où le comte passe près de lui.

— Ce n'est plus une Paoli, répond Danella. Tomasso, ce soir, quand nos hôtes nous auront quittés, je te réserve un grand honneur : tu prépareras la chambre nuptiale."

Le vieillard pour toute réponse incline la tête ; il ne peut parler, des sanglots lui montent à la gorge, les larmes coulent le long de ses joues ridées, car il regarde ce mariage, le mariage de sa jeune maîtresse avec un de ceux qui, à ses yeux, sont couverts du sang de son frère, de son fils adoptif, comme les funérailles de l'honneur des Paoli !

— Allons, viens, lui crie Danella. Viens baiser la main de ton nouveau maître, Tomasso !

— *Maledicta !*" murmure le vieux serviteur.

Mais il obéit, s'incline devant le marié et la mariée comme le limier qu'on tient sous le fouet, et qui n'a pas encore aperçu sa proie.

— Musso, vous n'avez pas embrassé la mariée, s'écrie Anstruther en jetant un regard plein de tendresse à la belle créature qui s'attache amoureusement à son bras.

— N'ayez pas peur, répond le comte gaiement, je n'oublie jamais de faire payer son tribut à la beauté."

Et il s'approche de Marina, qui s'étonne de sentir sur son front deux lèvres glacées et sur ses joues deux larmes brûlantes.

Malgré tout, Musso Danella ne se repent pas.

La cérémonie achevée, on retourne, musique en tête et au bruit des coups de fusil, chez le comte, où a lieu le banquet.

Ce n'est qu'au moment où le jour commence à tomber que les hôtes, après avoir souhaité au jeune couple bonheur et prospérité, regagnent leurs demeures par les sentiers qui se perdent dans les collines, ou au milieu des forêts d'oliviers et de châtaigniers.

— Pour moi, fait Enid en regardant s'éloigner les groupes animés, cette journée m'a rappelé le carnaval en Italie.

— Oui, c'est un peu théâtral, répond Edwin. Mais qu'importe ! Elle est à moi ! et cela suffit à mon bonheur."

Et il jette un regard plein de tendresse et d'orgueil à Marina, qui, debout sous le porche, cause avec Danella.

— Vraiment, Musso, dit-elle, un sourire charmé illuminant son visage, vous pensez à tout."

Puis, s'avançant vers son mari, elle reprend :

— Gérard ! une grâce.

— La première que vous me demandez ?

— Me l'accordez-vous, *luce de esistenza mia* ?"

Et elle accompagne ce doux nom d'amour italien d'un joli rire.

— Sans aucun doute.

— Très bien ! Ce matin j'étais si occupée de vous que j'ai oublié de remettre ceci à mes vieux serviteurs."

Et elle lui montre une petite bourse pleine d'or. Danella, qui pense à tout, propose que vous, Gérard, alliez à cheval jusque-là ce soir, et leur remettiez ce souvenir en mon nom. Ce sera un moyen de vous les attacher.

« Parfait ! j'irai dès demain, ma chérie, répond Edwin.

— Demain ! Avez-vous oublié notre excursion dans la forêt de Vizzanova ? crie le comte en se rapprochant.

— Il vaudrait mieux y aller ce soir, Gerard. Ne craignez rien : quand vous reviendrez, vous ne me trouverez pas envolée, *mi adorato*,” fait la mariée, tandis qu'une rougeur délicieuse lui monte aux joues et que ses yeux noirs le regardent pleins de promesses.

« Voici le cheval que j'ai fait seller. Mon régisseur vous accompagnera : il sait ce qui revient à chacun, » continue le comte.

Puis attirant Edwin à l'écart et d'une voix qui sonne étrangement aux oreilles du jeune homme, il ajoute :

« J'ai mis toute l'aile gauche de ma maison à votre disposition et à celle de votre femme. Soyez heureux ! c'est le vœu de Danella, soyez heureux !

— Que Dieu vous rende, Musso, tout ce que vous avez fait pour moi ! s'écrie Edwin en saisissant la main du comte, qu'il serre entre les siennes, et qu'il est étonné de trouver moite et glacée.

— Ne me remerciez pas. Au nom du Ciel, ne me remerciez pas !”

Et il ajoute à part lui lorsqu'il voit Edwin s'éloigner à cheval en suivant la longue avenue d'oliviers : « Le beau et brave garçon ! Quel malheur ! Mais aussi pourquoi les braves garçons s'avisent-ils de briser le cœur de Musso ? Dans ce cas-là, Musso est comme un tigre ! » Puis il reprend tout haut :

« Marina, qu'avez-vous ressenti aujourd'hui en vous retrouvant au milieu de vos compatriotes et de toutes les coutumes du pays natal ?

— J'ai senti que, moi aussi, je suis Corse !” fait la jeune fille en relevant fièrement la tête, tandis qu'une grande lueur passe dans ses yeux.

Et comme Musso regarde ce visage ardent qu'inonde le clair de lune, il sait que ses efforts pour réveiller en elle le sentiment national n'ont pas été perdus, qu'il est arrivé à son but, que ce soir Marina Anstruther est redevenue Corse ! L'heure a sonné.

Le comte rentre dans la maison et dit à Tomasso, qui l'attend :

« Vous ferez bien de porter les bagages de votre maître dans ses appartements. »

Le vieillard, en accomplissant l'ordre qu'il vient de recevoir, a grand soin de ne pas oublier la valise marquée G. A., l'objet particulier de la sollicitude du comte.

Pendant que Tomasso range les autres objets appartenant à Anstruther, Danella, en essayant de poser la valise sur une table, la laisse échapper comme par mégarde. La valise est vieille, les serrures se brisent en tombant, et tout ce qu'elle contient se répand par terre.

« Maladroit ! s'écrie le comte. Tomasso, viens m'aider à ramasser les affaires de M. Anstruther. »

Tomasso se baisse pour obéir, mais il n'a pas plus tôt mis la main sur un ou deux objets, qu'il s'arrête, tressaille, pousse un horrible cri, aussitôt réprimé, et considère, avec un visage qui révèle la plus violente agitation, ce qu'il tient à la main.

« Dites-moi ce que cela signifie ? murmure-t-il d'une voix étranglée.

— Pas avant que je n'aie vu ce que contient ce papier. La vérité est là peut-être, fait Musso d'un air grave en se jetant sur un manuscrit qu'il vient de retirer de la valise.

— Grand Dieu ! si c'était vrai !

— Vous croyez que c'est possible ?

La voix de Tomasso est à peine distincte.

“ Attends !

— Et votre serment ?

— Attends !

— Le serment que vous m'aviez fait devant la vierge, siffle le Corse.

— Jamais je ne manque à ma parole, reprend le comte. J'ai fait un pacte avec toi. J'ai juré que le jour où je découvrirais...

— Oui, vous avez juré de me révéler le nom de l'assassin maudit de mon fils d'adoption. Je vois sur votre visage que vous le savez.

— Pas ce soir. Ce soir, ce serait trop horrible !

— A l'instant, ou je te tue aussi, fait le vieillard d'une voix rauque.

— Ecoute,” fait le comte, et il commence à traduire en corse ce qu'il vient de lire. Puis il place en évidence certains objets qu'il a retirés de la valise à côté d'autres appartenant à Marina, et, tandis qu'il se livre à cette petite opération, les yeux du vieux Tomasso, comme ceux d'un limier qui aperçoit sa proie, s'injectent de sang et flamboient.

Pendant que tout ceci se passe dans les appartements de l'aile gauche, les deux jeunes filles, qui sont restées assises sous le porche, guettent les grandes ombres que la lune, qui se lève, met au flanc des hautes montagnes. Elles causent à voix basse des événements de la journée, et Enid, qui admire le paysage si peu semblable à ceux qu'elle a coutume de voir, qui songe à toute la pompe, moitié moyen âge, de la cérémonie du matin, murmure :

“ Ce soir je me demande presque s'il existe une Angleterre. Tout cela me paraît si loin.

— Ce soir ! Oh ! ma sœur ! prie que nous y soyons bientôt, s'écrie Marina d'une voix suppliante. Il ne faut pas que je demeure ici, dans mon pays natal. Prie pour moi ! Prie pour ton frère ! Prie ! ”

Enid la regarde étonnée, elle est sur le point de l'interroger, mais au même moment le comte paraît. Il est pâle et sa voix est tremblante, tremblante non pas de crainte, mais de triomphe.

“ Madame Anstruther, dit-il, vos appartements sont prêts à vous recevoir. Vous les trouverez dans l'aile gauche.”

Marina jette un coup d'œil vers la longue avenue et murmure :

“ Mon mari sera de retour bientôt. Embrasse ta sœur, Enid, ma chérie. Bonne nuit ! ”

En lui rendant son baiser, Enid lui dit à voix basse :

“ Que voulais-tu dire tout à l'heure ? Pourquoi ces paroles étranges ?

— Cela veut dire, répond Marina fièrement, que ce soir je sens que je suis Corse, et que j'ai soif de vengeance.”

Puis, s'arrachant des bras d'Enid, elle rentre en courant dans la maison. Celle-ci la poursuit, elle est près de l'atteindre, lorsque, arrivée à l'entrée de ses appartements, Marina se retourne comme le daim poursuivi qui fait tête. La lumière qui sort à flots de la chambre nuptiale lui met autour de la tête comme une sorte de nimbe, tandis que de son bras nu, brillant comme de l'albâtre, elle fait signe à son amie de se retirer, et que de l'autre elle serre autour d'elle sa *faldetta* de satin blanc. Elle est là debout comme l'ange qui garde l'entrée du paradis. Elle crie :

“ Ne m'en demande pas davantage, chère Enid. Encore, bonsoir ! ”

Elle lui envoie un baiser du bout des doigts, et disparaît derrière la portière, qui retombe sur elle.

Le comte suit des yeux cette petite scène, et un sourire cruel plisse ses lèvres. Pourtant, il y a un instant seulement, tandis qu'il contemplait l'admirable beauté de Marina, ses yeux s'étaient remplis de larmes brûlantes.

“ Miss Anstruther, fait-il, nous autres Corses, nous sommes une race à part.

-- En vérité, je le crois, répond Enid riant, mais un peu troublée.

-- Pourtant, fait Musso en essayant de sourire, ne nous jugez pas tous d'après Marina. Marina est une jeune mariée, et les jeunes mariées.. sont..., sont... quelquefois bizarres. Que penseriez-vous, chère miss Enid, si, inspiré par ce clair de lune, je devenais romanesque et vous déclarais que je vous aime ?

-- Je penserais qu'il est temps d'aller se coucher, répond Enid un peu embarrassée, mais très hautaine.

-- Vous auriez raison, fait le comte enchanté d'être arrivé à ses fins. Voulez-vous permettre à ma femme de charge de vous conduire à vos appartements ? Ils sont dans l'aile droite.”

Il sonne.

“ Merci, volontiers. Bonsoir !

-- Bonsoir ! ” Le comte salue, et en s'éloignant il se demande : “ Comment me dira-t-elle bonjour demain ? ”

Enid, tout en suivant la femme de chambre qui la conduit chez elle, voit le comte sortir sous le porche ; elle remarque avec un frisson que, dans le clair de lune, ses yeux brillent comme ceux d'un tigre qui, la nuit, guette sa proie.

Ce n'est que vers midi, le jour même du mariage, que la petite felouque qu'a frétée Barnes entre dans le golfe d'Ajaccio, et ce n'est guère que deux heures plus tard encore qu'il débarque sur le quai. Cependant le capitaine et ses hommes ont fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, car ces hardis matelots italiens, moitié pêcheurs, moitié corsaires, se sont sentis pris de pitié pour le malheureux que chaque heure ils voyaient plus hagard, plus anxieux d'arriver à ce port, que les vents contraires, par une sorte de fatalité, les empêchaient de gagner. Grâce à leurs efforts, la petite barque, malgré l'absence de brise, entrait dans le port à deux heures, le jour même du mariage de Marina, c'est-à-dire avec vingt heures d'avance sur le vapeur de Marseille.

A deux heures et quart, Barnes était dans le cabinet de Belloc, toujours en garnison à Ajaccio.

Il est obligé de se nommer, car, au premier moment, l'officier ne le reconnaît pas. L'extérieur de Barnes trahit les émotions, les anxiétés par lesquelles il vient de passer : il est pâle, il n'a pas pris le temps de se raser et ses vêtements sont trempés d'eau de mer.

Tandis qu'il conte son histoire au capitaine, le visage de celui-ci devient grave. Il fait appeler un sergent, donne quelques ordres, et lorsque Barnes a terminé :

“ Vous ferez bien d'emmener quelques hommes avec vous. Il est possible qu'il faille intervenir à main armée. C'est moi qui commande ici, et je vous accompagnerai en personne.

“ J’allais précisément vous le demander, répond Barnes. Vous avez été un des témoins du duel, vous pourrez assurer à Marina que jamais il n’y eut combat plus loyal. J’ai déjà fait préparer des chevaux et des relais, vos hommes auraient peine à me suivre.

— Très bien, fait Belloc. Je vous rejoindrai. Avez-vous des armes ?

— Non, je comptais m’en procurer après vous avoir vu.

— Laissez-moi arranger cela,” reprend l’officier.

Il sort et revient bientôt avec une paire de revolvers, qu’il tend à l’Américain, en disant :

“ Je ne voudrais pas être à la place de notre ami Danella si vous jugez nécessaire de tirer sur lui. Mais vous avez hâte d’être en route. Je vous suis. Au revoir.”

Comme Barnes sort de la ville, il entend les clairons sonner le boute-selle. Il suit à une allure rapide la route de Bastia, laissant sur la droite d’*Il Pescatore*. Il éperonne son cheval ; là, devant lui, derrière ces collines, la femme qu’il aime l’appelle peut-être à son secours ! Cette pensée le torture. Le soir, voyant s’allumer de tous côtés des feux sur les collines, il devine que le mariage est consommé, que Marina est la femme d’Anstruther, et il se demande :

“ Arriverai-je trop tard ? ”

Un peu plus loin, il croise quelques paysans qui reviennent de la noce, et il apprend que les mariés sont chez Danella. C’est ainsi qu’environ dix minutes avant le retour d’Anstruther à la maison du comte, Barnes descendait de cheval un peu à l’écart, dans l’ombre que projetait une des ailes de la maison.

Aucune des fenêtres de la façade n’est éclairée, mais l’Américain, qui connaît les êtres, puisqu’il a passé plusieurs jours chez Danella lors de sa première visite en Corse, sait que toutes les chambres à coucher sont de l’autre côté. Il hésite à donner l’alarme.

Il attache son cheval à l’ombre de quelques arbres et se dispose à faire le tour de la maison, dans l’espérance de rencontrer quelqu’un dont il puisse obtenir quelques éclaircissements.

Barnes se souvient que l’entrée des offices est à droite. Il se dirige donc de ce côté ; l’obscurité est complète ; personne ne bouge, tous les domestiques sont couchés.

Au moment où il retourne sur ses pas, se demandant ce qu’il va faire, il aperçoit une lumière qui brille à l’une des fenêtres de l’aile droite. Il s’approche, regarde, et son cœur bondit de joie dans sa poitrine.

La fenêtre n’est élevée au-dessus du sol que de quelques pieds ; elle est entr’ouverte par cette nuit si chaude, de sorte qu’aucun détail de cet intérieur ne lui échappe.

Au milieu de la chambre, très luxueuse, devant une table sculptée, à la lueur de quelques bougies de cire, il aperçoit celle qu’il aime, un sourire heureux sur les lèvres. Elle écrit ; serait-ce à lui ?

La lumière fait chatoyer les beaux bras de la jeune fille, tandis qu’elle porte à ses lèvres le billet qu’elle vient d’écrire et que, toute rougissante, elle murmure : “ Pour lui ! ”

Si Barnes l’avait pu, il aurait contemplé longtemps cet adorable spectacle, mais maintenant qu’il a constaté qu’elle est saine et sauve, son esprit est tout à une seule et unique pensée. Il l’appelle doucement, d’un petit nom qui doit lui dire de suite qui est là.

Cette voix, qui lui arrive du dehors, fait tressaillir Enid. Elle écoute, et comme il appelle de nouveau, elle se lève et se précipite à la fenêtre, le visage rayonnant, en murmurant :

“ Mon bien-aimé ! Ici ! Par quel hasard ! Quel bonheur ! Dieu soit béni ! ”

Et, se baissant, elle pose ses belles lèvres fraîches sur les siennes. Alors, s'apercevant du désordre de sa toilette, de la poussière qui le couvre remarquant ses traits altérés par les fatigues des trois derniers jours et les émotions subies, elle devient pâle comme le rayon de lune qui passe entre les grands sapins, et s'écrie :

“ Grand Dieu ! est-il arrivé quelque malheur ? ”

— Ecoutez, répond Barnes, et ne m'interrompez pas, répondez seulement nettement à mes questions : les minutes sont précieuses.”

Et, lui prenant la main pour lui donner du courage ;

“ D'une minute gagnée ou perdue peut dépendre la vie de votre frère ! ”

Un frisson la secoue tout entière, mais, obéissant à ses ordres, elle répond simplement :

“ Parlez.

— Avez-vous essayé de retarder le mariage, ainsi que je vous l'avais télégraphié ?

— Un télégramme ! Je n'en ai pas reçu.

— Vous êtes venu par Bastia ?

— Oui, jeudi matin, par le bateau de Nice.

— Le misérable ! ” fait Barnes entre ses dents, puis tout à coup il pétrifie Enid en disant : “ Allez à l'instant dire à votre frère que j'ai besoin de le voir.

— J n'ose pas répondre la jeune fille d'une voix faible.

— Alors j'irai moi-même. Où est-il ? ” reprend Barnes escaladant la fenêtre.

Mais elle le saisit par le bras.

“ Etes-vous fou ? s'écrie-t-elle. Il ne vous le pardonnerait jamais ! Sa nuit de nocces !

— Ce n'est pas le moment de faire du sentiment. Il y va de sa vie. Chérie, du courage,” et il la prend dans ses bras, pendant qu'il lui explique pourquoi il a voyagé nuit et jour, sans prendre un moment de repos.

Enid frissonne, tremble et s'écrie :

“ Ayez pitié ! c'est leur briser le cœur à tous deux. ”

Lorsqu'il en arrive au vœu de Marina et à ce qu'il redoute pour son frère, elle s'échappe de ses bras et, le regardant avec de grands yeux égarés, s'écrie :

“ Vous êtes fou ! Tuer Edwin ! Elle ! Autant me demander si je vous tuerais. Quoi que fasse Danella, vous pouvez avoir confiance en Marina. Elle ne sait rien.

— Elle ne savait rien peut-être, reprend Barnes, en examinant ses revolvers et en faisant jouer la batterie : mais cette nuit, sur ma vie, je suis sûr que Danella va tout dire, et il faut qu'alors je sois aux côtés de votre frère. Danella aime Marina,... il l'a perdue, et il a les passions d'... un... *Grand Dieu ! elle sait tout maintenant !* ”

Ils se regardent tous deux muets d'horreur, puis se précipitent vers l'aile gauche, car il est venu jusqu'à eux, dans le silence de la nuit, un cri

que lui a déjà entendu sur la plage là-bas, cri de désespoir auquel se mêlent cette fois des accents de folie.

CHAPITRE XXIII

LA CHAMBRE NUPTIALE

Au moment où Marina laisse retomber sur elle la portière de la chambre nuptiale, elle est trop absorbée par ses propres émotions pour remarquer le luxe de l'appartement dans lequel elle vient de pénétrer.

Pour l'instant, Marina ne prend garde à rien de tout cela, une seule pensée l'occupe tout entière : elle est la femme de l'homme qu'elle aime. Elle est heureuse. Elle prie :

“ O Dieu ! permettez que je lui sois une bonne femme ! ”

Et elle s'assied comme dans un rêve pour retirer sa mantille et détacher ses cheveux, qui tombent en une lourde nappe sur ses épaules.

Tout à coup, dans le calme de la nuit, monte vers elle par la fenêtre ouverte une horrible chanson de meurtre et de vengeance. C'est Tomasso qui chante le *rimbecco* ! Au premier moment elle n'en saisit pas la signification. Son bonheur est comme un bouclier qui la protège ; mais peu à peu elle comprend et ses yeux se remplissent de larmes : ne parle-t-on pas de ce frère qu'elle a perdu, de celui qui devrait être ici ce soir pour qu'elle fût complètement heureuse ? Puis, quand l'horrible sens de ce chant de mort la pénètre enfin, elle s'élançe toute tremblante, et se penchant à la fenêtre, crie d'une voix suppliante :

“ Oh ! Tomasso ! pourquoi me briser le cœur ? Le *rimbecco* pour ma nuit de noces ! ”

Le vieillard répond seulement en chantant d'une voix rauque et pleine de colère le couplet suivant, plus horrible encore que le précédent.

“ Va-t'en, crie la jeune fille avec l'accent du désespoir. Va-t'en ! ”

Mais au contraire elle voit avancer vers elle dans la nuit deux yeux injectés de sang, et elle entend la voix du vieux Tomasso siffler à ses oreilles :

“ Non, je ne m'en vas pas, car *il* est ici ! ”

Et le vieux fanatique se hisse par la fenêtre.

“ Es-tu fou ? ” crie Marina, qui essaye de le repousser.

Mais, en dépit de ses efforts, il pénètre dans la chambre, en répétant d'un air sauvage :

“ Fou ! non, ce n'est pas moi qui suis fou. C'est toi qui deviendra folle quand tu sauras. Malheur à toi, Marina ? ”

— Malheur à toi, au contraire, si mon mari (elle prononce ce mot tendrement et en rougissant) te trouve ici. Si je lui dis que tu m'insultes, il te tuera.

— Ce soir, c'est moi qui t're !

— Toi ?

— Oui moi ! Sur le corps d'Antonio nous avons tous deux juré une *vendetta*. Tu as oublié : je me souviens ! Tu voudrais le sauver : je veux le tuer ! ”

La jeune fille regarde le vieillard un instant, elle voit dans ses yeux une lueur étrange, et elle a peur. Entendant alors un pas dans le vestibule, elle soulève la portière, et croyant que c'est son mari, elle crie :

“ Au secours ! cet homme est fou ! ”

C'est le comte Danella qui entre, une cigarette à la bouche ; il est très pâle, il s'incline en disant :

“ En quoi puis-je vous être utile, Marina ? ”

De la main elle lui montre Tomasso, devant elle.

En apercevant le vieillard, Musso joue la surprise et s'écrie :

“ Toi ici ! Ne t'avais-je pas supplié de te retirer, par pitié pour elle ? ”

Il montre Marina :

“ Sa nuit de nocces ! C'est trop horrible !

— Je ne m'en irai pas tant qu'il vivra ? ” crie le vieux Corse.

Les paroles du comte ont épouvanté Marina. Il se peut que Tomasso soit fou, mais Danella est calme, il est de sang-froid. Elle devient pâle et demande :

“ Ma nuit de nocces ? Trop horrible ? Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, reprend Musso très lentement, que ce soir un accident a révélé à cet homme, qui est un véritable Corse, et qui aimait votre frère corps et âme, une chose que je savais, un secret que j'aurais à jamais enfoui au fond de mon cœur, puisque vous l'avez épousé. Pauvre Marina !

— Puisque je l'ai épousé ? Un secret ? Il ne peut y en avoir qu'un !

— Un secret que j'aurais emporté avec moi dans la tombe, que je voulais vous dire à Monte-Carlo le jour où vous m'avez défendu de vous révéler le nom du meurtrier d'Antonio. Quand j'ai su ensuite que vous l'aimiez, je n'ai plus osé.

— Vous n'avez plus osé ! ” s'écrie Marina ; puis elle ajoute durement : “ Mon Dieu ! que voulez-vous dire ? que voulez-vous dire ? ”

Et, devenue pâle comme la mort, elle s'avance vers Danella, et d'une voix à peine distincte :

“ Plus d'insinuations ! dit-elle. La vérité, rien que la vérité.

— Je prends le Ciel à témoin !

— La vérité ! vite !

— Vous le voulez. Ce soir, Tomasso Manaldi, votre père adoptif, a découvert que l'assassin de votre frère Antonio Paoli est votre mari Edwin Gerard Anstruther. ”

Si Musso aime la vengeance, il doit être satisfait maintenant.

Marina ne se trouve pas mal, hélas ! mais elle chancelle, comme si elle venait de recevoir un coup de feu à bout portant, se cramponne à une table, et ses yeux grands ouverts et exprimant une angoisse inénarrable, elle dit d'une voix mourante :

“ Non, non ! Dieu est bon ! Edwin ! Mon mari ! C'est impossible ! Je ne veux pas le croire.

— Le croire ! dit le vieux Tomasso, c'est aussi vrai que le *Credo*. ”

Un spasme la secoue des pieds à la tête, puis elle redevient calme comme la mort.

“ Il faut que je sache pourtant avant qu'il revienne ”, murmure-t-elle ; puis d'une voix vibrante :

“ Les preuves ! avant que je ne devienne folle et sois hors d'état de juger ! ”

A ce signal, la chambre nuptiale se transforme en chambre de torture. On n'entend que les voix sourdes des bourreaux, les gémissements, les soupirs de la victime ; tandis que Danella la torture, pour lui prouver que c'est vrai.

“ Je redoutais ceci depuis longtemps, reprend-il de sa voix douce et musicale, et je me suis préparé. Voyez, voici l'acte du conseil d'amirauté qui déclare qu'Anstruther était à bord du *Vautour* comme officier auxiliaire.

— Oui, il y était”, dit-elle d'une voix déchirante ; puis, avec un mouvement de révolte : “ Mais ce n'est pas une raison pour qu'il l'ait tué.

— Regardez ces objets trouvés dans une de ces malles, dont les serrures se sont brisées. ”

Et le comte lui montre une pièce d'argent sur laquelle est venu s'aplatir un morceau de plomb, qui maintenant semble en faire partie.

“ Voyez !... La pièce, le fétiche qui a sauvé la vie de votre Gerard !

— La balle de mon frère ! fait Marina d'une voix étouffée. Mais qui vous dit que c'est la même ? Qui me dit que vous l'avez trouvée où vous dites ? Vous ne pensez pas que je sois disposée à croire *facilement* ce qui est pour moi un arrêt de mort !

— C'est moi-même qui l'ai retiré de la caisse de l'assassin. Quoi ! vous défendez ce misérable ! Vous, une Paoli” s'écrie Tomasso d'une voix sauvage.

Elle ne répond rien ; elle sait que Tomasso ne ment jamais ; mais s'adressant au comte d'une voix étranglée :

“ D'autres preuves ! dit elle.

— Il n'en manque pas !” s'écrie Musso d'une voix triomphante, car la joie a vaincu la prudence. “ Ce pistolet pareil à celui que votre frère mourant avait à la main, vous le connaissez, vous le contemplier tous les jours, avant que l'amour ne vous ait fait tout oublier ! Comparez ! (Et il tend les deux armes.)

— C'est le même gémit-elle.

— Et sur la poignée de celui-ci, de celui qui a tué votre frère, voyez cette inscription. ”

Et il la force à lire, et ses yeux, agrandis par l'horreur implorent la pitié du Ciel.

“ Mon Dieu ! le nom de mon mari ! Mon nom maintenant ! mon nom !

— Est-ce assez ?” demanda Danella de sa voix douce, car elle tord les bras dans son désespoir, et elle est prête à s'évanouir.

“ Assez ? non. Dites-moi tout ! Je veux tout savoir !

— Eh bien, lisez”, fait le comte avec douceur, lui tendant un papier.

“ Tomasso vous m'avez vu retirer ce document de la caisse ?

— Je vous ai vu ! C'est un arrêt de mort, murmure le vieillard. Lisez-le lui, afin qu'elle fasse son devoir. ”

Et Danella déplie une feuille de papier jaunie, coupée et fendue en maints endroits, et lit :

“ H. B. M., vaisseau la *Mouette*, 11 juillet 1892, Alexandrie.

“ Blessé et mourant...

— Oui, blessé et mourant, répète Marina. C'était en Egypte. ”

Une lueur vague passe dans ses yeux, et comme un rêve elle murmure :

“ Il croyait qu'il allait mourir, mais j'ai si bien soigné mon bien-aimé, que je l'ai arraché des bras de la mort, car je l'aimais, il était à moi, bien à moi ! J'étais heureuse ! *Heureuse ?* ”

Ce dernier mot s'achève dans un sanglot déchirant, la mémoire du présent lui revient.

“ De grâce, par pitié, crie-t-elle, ne me laissez pas penser ! Continuez. Blessé, mourant. Qui cela ? Dieu du ciel ! ma tête ! ”

Et elle presse ses tempes de ses deux mains fiévreuses et continue d'une voix suppliante :

“ Achevez, achevez, pendant que j'ai encore ma raison.”

Le comte reprend :

“ Blessé et mourant, je fais cette déclaration, afin de mettre à l'abri de toute accusation, en cas de comparution devant la cour martiale, Charles Marion Phillips, de la marine de Sa Majesté, qui m'a servi de second dans un duel à Ajaccio.”

Il n'achève pas. Marina lui arrache le papier des mains et crie :

“ Son écriture ! En voilà assez ! *Je crois ! Mon mari a tué mon frère ! Laissez-moi mourir avant son retour.*”

— Tu as autre chose à faire, ma petite Marina !” crie le vieux Tomasso en tirant de son sein un long stylet corse, qu'il regarde et caresse avec amour : maintenant que le limier a brisé sa chaîne, il est devenu féroce comme un loup.

“ Tenez ! encore une preuve ! reprend le comte... le télégramme de l'Américain. Il sait qu'Anstruther est le meurtrier de votre frère et tente d'empêcher le mariage.”

Et il lui montre la dépêche de Barnes.

“ Et c'est vous qui l'avez interceptée, crie Marina. Infamie ! C'est vous qui m'avez laissée épouser l'homme que je devais haïr. Vous qui eussiez dû me protéger ! Vous qui un jour avez dit que vous m'aimiez !

— Un jour ! répéta Danella.

— Oui, ce jour à Monte-Carlo, sanglote-t-elle, n'avez-vous pas vu combien je l'aimais ? Et maintenant ! maintenant ! maintenant !

— Peut-être auriez-vous mieux fait, en effet, de m'épouser,” ricane Musso.

La jeune fille ne mesure qu'en cet instant la bassesse et la cruauté de cet homme, qu'elle avait appris à respecter, — presque à aimer ; — un immense dégoût lui monte du cœur aux lèvres et elle répond :

“ Non ! non : même *ceci* vaut mieux que *cela*. Il n'y a donc en vous ni pitié ni justice, pour que vous ne m'avez rien dit avant ?

— Vous oubliez tout ce que vous m'avez fait souffrir, s'écrie Danella avec un éclat de rire infernal. Vous m'avez volé ! je vous vole aujourd'hui !

— Me voler mon mari ! Il ne faut pas que je le revoie sur cette terre... Mon Edwin ! Si je le regardais seulement un instant, j'oublierais qu'il est le meurtrier de mon frère, et je pardonnerais.”

Elle sanglote, mais ses yeux sont secs, et elle s'écrie avec désespoir :

“ *Gerard mio !* ma vie ! mon âme ! mon amour ! Je t'arrache de mon cœur comme j'arrache de mon sein ces fleurs nuptiales. Que Dieu vous pardonne ! ”

Elle rejette loin d'elle les fleurs qui ornaient son corsage, et s'affaissant sur le sol, le regard hébété, elle murmure :

“ Et voici ma nuit de noces !

— Le mari ne va pas tarder de paraître, fait le comte à voix basse. *Per Bacco !* quelle rencontre ! ”

Et il s'éloigne par la porte qui donne sur le hall, et par laquelle il était entré. Sur le seuil il s'arrête. Tomasso, toujours armé du stylet étincelant, s'est approché de Marina, et, frappant rudement l'épaule de la jeune femme, lui crie :

“ Epouse, réveille-toi ! Tu as une œuvre à accomplir. ”

Et lui mettant un poignard dans la main, il l’entraîne devant le portrait d’Antonio, que le comte a fait accrocher là, et au-dessous duquel il a écrit ces deux mots : *Assassinato ! Abbandonato !*

“ Oui, assassiné par lui, siffle le vieux fanatique, abandonné par toi. Fille des Paoli, souviens-toi de ton serment ! ”

Un instant elle est restée comme foudroyée par la douleur, mais maintenant elle remarque l’arme qui brille dans sa main. Cette lame semble la faciner ; elle tremble, elle frissonne et dit :

“ Pour lui ? Vous voulez que je tue mon mari ? ”

Une horreur profonde se peint sur son visage, car dans son agonie, dans la douleur que lui cause la pensée de perdre l’homme qu’elle adore, elle a oublié qu’elle avait juré *de le tuer !*

“ Tu es Corse, et tu le demandes ? Qu’as-tu fait de ton serment ? ”

Alors Marina commence à rire tout doucement, et elle crie :

“ Le coup venant de moi lui paraîtrait plus doux. ”

Il n’y a pas à en douter, la douleur et le chagrin ont troublé l’esprit de la malheureuse.

Debout près de la porte se repaissant de sa beauté et de son désespoir, Danella pense :

“ A son tour maintenant, au misérable qui me l’a volée ! ”

Et un horrible sourire, tord ses traits : “ Si je pouvais seulement assister à la rencontre ! Pourquoi pas ? ” “ C’est si simple ! ”

Au même instant son oreille distingue le galop d’un cheval ! “ L’époux est impatient, murmure-t-il. Je n’ai pas un instant à perdre, si je ne veux pas manquer le spectacle ? ”

Il s’éloigne vivement, en prenant mille précautions pour n’être pas entendu, et disparaît.

Tomasso contemple avec admiration Marina, qui arpente la pièce comme une tigresse. De temps à autre elle jette un coup d’œil sur le portrait de son frère, grince des dents et serre les poings. Le vieillard crie :

“ Bravo ! je vois la mort dans tes yeux ! O ma maîtresse, l’honneur des Paoli est en sûreté, puisque tu es là pour le défendre. Souviens-toi des derniers moments de ton frère. Souviens-toi que tu es Corse, et que tu sais aussi bien haïr qu’aimer ! ”

— Oui, il l’a tué ! Il n’a pas épargné le compagnon de mon enfance. Pourquoi l’épargnerais-je ? Ce soir, je suis Corse, et je hais ! ” murmure la jeune fille, dont les yeux commencent à briller d’un éclat diabolique, comme en ce jour fatal sur la plage d’Ajaccio.

“ Je recontrais ma Marina, hurle le vieux Tomasso, la petite fille que je portais dans mes bras ! Pauvre Antonio ! lui qui, mourant, n’a pas eu d’autre pensée que toi. Et tu laisserais vivre son meurtrier ? ”

— Jamais ! s’écrie la jeune fille, jamais !

— Le tigre anglais ne peut pas se méfier de sa fiancée. N’oublie pas, frappe à gauche, au cœur”, fait le vieillard.

Tout à coup elle s’arrête et, montrant la porte opposée à celle de l’entrée, dissimulée par les amples plis de la portière, elle dit à voix basse :

“ C’est par là qu’il va entrer pour recevoir mes baisers. Mes baisers ! ah ! ”

Elle pousse un rire stident, cruel et répète :

“ Des baisers d’épouse — de doux baisers pour un mari — des baisers tranchants pour l’assassin ! ”

Et elle lève son poignard, comme si elle était lasse d'attendre. Elle tressaille tout à coup, écoute, puis murmure :

“ Vite ! je crois que j'entends ses pas. Un seul homme a le droit ce soir de pénétrer dans la chambre nuptiale. C'est lui, mon mari ! ”

Et elle avance, comme pour aller à sa rencontre. Mais elle chancelle, et dans un sanglot s'écrie :

“ Grand Dieu ! si je vois son visage, je serai vaincue. ”

Et avec désespoir :

“ A travers la portière, au moins, je ne le verrai pas ! Il mourra quand il atteindra les rideaux. ”

Tout en parlant elle a pris position, et, les yeux étincelants, elle se tient le bras levé, prête à frapper.

“ Pas de pitié ! souffle Tomasso. Sa vie t'appartient. Ne l'as-tu pas sauvé à Alexandrie ? ”

Il veut qu'elle tue, mais ce n'est pas avec de telles paroles qu'il l'y décidera.

Elle se souvient.

“ L'Egypte !.. là-bas !... dans cet hôpital, murmure la jeune fille éperdue. Il me semble sentir ses bras autour de mon cou ! Mon Gerard ! Je vois le regard si doux de ses yeux bleus tandis que j'humectais ses lèvres brûlées de fièvre. J'ai lutté pied à pied pour le sauver, j'ai vaincu la mort. Il était à moi, en Egypte... Je l'avais sauvé et j'étais heureuse ! j'ai posé mes lèvres sur son front et je l'aimais !... Je l'aimais. ”

Elle pousse un grand cri :

“ Je l'aime encore ! Il est mon mari ! Il vient à moi, sa femme ! Et je l'aurais tué ! ”

Ces derniers mots s'échappent de ses lèvres dans une sorte de hoquet d'épouvante :

“ Dieu me pardonne, j'étais folle ! ”

Et elle abaisse son poignard.

L'expression de son visage, son geste inquiètent Tomasso, qui lui dit :

“ Souviens-toi de ton serment ! ”

— Oui, de celui que j'ai fait ce matin à l'autel !

— Alors ! moi, je n'oublierai pas la *vendetta* ! ” s'écrie le vieux Tomasso, cherchant à s'emparer du poignard.

Elle se retourne vers lui, les yeux étincelants, et, debout le dos à la porte, elle crie :

“ Arrière, tentateur ! Arrière, misérable ! qui me vouais au crime et au remords éternel. ”

— Tu ne veux pas tuer ?

— Mon mari ? Autant me demander d'assassiner Dieu même !

C'est bien ! c'est moi qui le tuerais ! Je l'entends qui approche ; donne moi le stylet, ” fait Tomasso à voix basse, voulant s'emparer de l'arme.

Mais Marina, superbe de résolution et de courage, crie :

“ Arrière, ou c'est toi qui va périr. Mon mari ! contre toi, contre le monde, contre moi-même je le défendrai. ”

Et elle brandit le poignard, prête à frapper cette panthère au moment où il s'élancera sur elle.

Tomasso s'arrête un moment, non pas qu'il craigne la mort, il ne la craint que si elle doit l'empêcher d'accomplir son dessein. Usant de ruse, il dit à voix basse :

“ Trop tard ! *Maledicta* ! il est là. Voyez ! ”

Et du doigt il désigne l'autre porte.

Elle retourne la tête un seul instant, croyant rencontrer le regard de son mari, mais cet instant suffit : Tomasso est sur elle, ses mains de fer s'abattent sur ses épaules ; il lui arrache le poignard et la rejette sur un canapé voisin.

D'une main il la maintient, là, haletante ; de l'autre il se tient prêt à frapper dès que la poitrine d'Anstruther se dessinera sur la portière baissée.

Il sait bien que dans un combat face à face, armé ou désarmé, l'Anglais l'écraserait comme un moustique.

Le bruit des pas devient de plus en plus distinct.

Marina, qui jusqu'alors s'est débattue en silence, essaye de parler.

“ Cher vieux Tomasso ! ne veux-tu pas me laisser exécuter mon serment ? N'oublie pas que je suis une Paoli. Donne-moi le poignard.

Mais le vieillard secoue la tête d'un air farouche. Le renard ne se laisse pas prendre deux fois au piège !

“ Regardé, contemple le spectacle dont tu as si souvent rêvé : la mort du meurtrier d'Antonio ! ”

Il se prépare à frapper, car les pas se rapprochent toujours davantage.

“ Grâce ! grâce ! Ne le tue pas devant mes yeux ! . . . Cher vieux Tomasso ! as-tu jamais rien refusé à ta petite Marina ? . . . Grâce ! . . . Pitié ! . . . Me faire veuve cette nuit ! ”

Elle le supplie, et elle tâche de baiser la main qui l'étrangle.

Puis, . . . car les pas qui approchent de plus en plus l'affolent, elle se débat comme un chat-tigre, mord et griffe ce bras puissant qui la retient.

“ N'avance pas, Gerard. Mon mari ! au nom de notre amour, retire-toi. Il t'attend pour te poignarder ! Pour l'amour de Dieu, par l'autre porte ! ”

Sont-ce là des paroles qui puissent empêcher l'époux d'approcher de la femme aimée ? Bien au contraire, elles l'engagent à hâter le pas.

Marina parle encore, qu'elle entend avec angoisse s'ouvrir la porte. Elle voit se dessiner sur l'étoffe de la portière la silhouette de l'homme aimé, et, semblable à l'éclair, elle voit le poignard du vieux Tomasso briller dans l'ombre et s'enfoncer par deux fois à travers l'étoffe dans le cœur de celui qu'elle aime !

Un liquide rouge et chaud. jaillit jusque sur elle, on entend deux gémissements terribles, le bruit de la chute d'un corps qui s'affaisse sur le sol, et qui reste caché dans les plis du rideau. Marina pousse un grand cri et tombe, tandis que Tomasso, qui tient toujours à la main le poignard ensanglanté, gagne la fenêtre ouverte.

CHAPITRE XXIV

LE CADAVRE

C'est ce cri que Barnes et Enid ont entendu.

Quelques secondes plus tard, l'Américain frappait à la porte de l'appartement du côté du hall.

N'obtenant pas de réponse, il s'élançait suivi de la jeune fille et trouve Marina évanouie sur le sol. Enid se précipite sur elle et s'écrie :

“ Elle est morte ! ”

Et la prenant dans ses bras, elle lui prodigue les noms, les plus tendres.

Elle l'aime comme une sœur, et il ne lui vient pas une seconde la pensée de la soupçonner de trahison à l'égard de son frère.

Barnes s'arrête, examine la pièce, cherchant à comprendre ce qui a pu se passer. Il demande de l'aide, mais personne ne répond à son appel : Danella n'a rien oublié : il a coupé les cordons de sonnette.

Barnes relève Marina, l'étend sur un divan, et en réponse à la question d'Enid, faite d'une voix pleine d'angoisse : “ Si Marina est dans cet état, qu'a-t-il pu arriver à mon frère ? ” il répond tranquillement :

“ Dans quelques instants elle va revenir à elle. Tâchez de rester maîtresse de vous-même, jusqu'à ce qu'elle puisse nous le dire.

— Qu'on m'obéisse : d'abord ce vase plein d'eau, reprend-il, en affectant la gaieté, et puis des sels et de l'ammoniaque si vous pouvez en trouver.

— J'en ai dans ma chambre ; mais mon frère ?

— Courez et rapportez-moi l'ammoniaque.

Enid obéit enfin. Barnes la regarde s'éloigner.

“ Mieux vaut occuper la pauvre petite, ” pense-t-il. Puis : “ Que le ciel nous protège ! ”

Il contemple Marina, elle est étendue sans mouvement et pâle comme la mort. Tout à coup le visage de Barnes reflète une angoisse nouvelle. Sur la jupe blanche de Marina il aperçoit une tache rouge, et, en regardant de plus près, il en voit une autre. De sa jupe, ses yeux vont à terre, et il murmure. “ Du sang ! Et ces marques sur son cou ! Pourtant elle n'est pas blessée ! Le sang de qui alors ? ”

Il se relève vivement, aperçoit la mare sanglante qui s'échappe de dessous les rideaux, se dirige de ce côté, lorsque le retour d'Enid l'arrête. Elle dans la chambre, il n'ose soulever ces tentures, il craint que la révélation de ce qu'elles cachent ne soit un coup trop cruel pour la sœur. d'Edwin Anstruther.

Tout en réfléchissant de ce qu'il y a de mieux à faire, il essaye, avec les ressources limitées qu'il a en son pouvoir, de rappeler Marina à la vie.

Au bout de quelques instants, apercevant sur son visage les signes précurseurs d'un retour à la vie, il l'abandonne un instant, et dit à Enid :

“ Chère bien-aimée ! Voulez-vous m'accorder un grâce ? Je ne voudrais pas qu'en reprenant ses sens, elle vous vit près d'elle. Retournez chez vous, et rapportez-vous-en à moi pour faire tout ce qui sera nécessaire. ”

Il prend sa main entre les deux siennes très tendrement.

Vous craignez ? dit-elle.

— Oui, je crains... l'effet que pourrait faire sur elle votre présence.

— Non ! Non ! C'est moi que vous voulez épargner ; mon frère ! mon frère ! Vous ne devinez donc pas ce que je souffre ? Cette inquiétude me tue. Si je savais au moins ! Pourquoi vous tenez-vous toujours entre ces rideaux et moi ? Il y a quelque chose d'horrible ici ! Quelque chose d'horrible que vous avez découvert pendant mon absence ! Quelque chose que vous n'osez pas... ! ” Ici Enid s'arrête court, étouffe un cri, car Marina, se soulevant à moitié sur le divan, murmure d'un air égaré :

“ Mariée et veuve ! ” puis se tord les mains de désespoir.

Enid veut se précipiter vers elle, mais Barnes la retient, l'entoure de

ses bras et la garde près de lui. Tous deux guetent Marina ; l'œil hagard, elle se lève, bien que ses jambes se dérobaient sous elle.

Elle aperçoit l'Américain, et d'une voix dont le calme est effrayant, elle dit :

“ Vous ici ? Vous étiez venu ici pour nous sauver, mais vous êtes arrivé trop tard. Qu'avez-vous fait de son corps ?

— Son corps ? ” répète Barnes, l'air grave et soutenant Enid, car il craint qu'elle ne se trouve mal.

Mais elle, plus énergique que son apparence frêle ne pourrait le faire supposer, s'est arrachée de ses bras, et, faisant face à Marina, elle lui crie :

“ Le corps de qui ? Dieu du ciel ! Pas celui de mon frère ? Pas celui d'Edwin ?

— Si, celui de votre frère, celui de mon mari ! ”

Et elle s'abandonne à un horrible accès de désespoir, criant :

“ Mon mari ! Celui que j'aimais plus que ma vie, assassiné devant mes yeux ! J'entends ses pas encore ! il vient... il vient à moi ! à la mort ! ” “ Je les entendrai toujours, toujours ! Il vient, ... il vient ”

Elle s'élançait vers Barnes :

“ Ne les entendez-vous pas ?

— Oui, j'entends marcher dans le vestibule, fait Barnes.

— Je reconnais son pas. C'est Edwin, crie Enid.

— Les pas du mort ! murmure Marina.

— Non, du vivant ! ” crie Enid, qui s'élançait vers la porte, et tombe dans les bras d'Edwin Anstruther, qui arrive tout heureux, pressé par l'amour et le désir.

Pendant un instant, le jeune homme demeure pétrifié ; il ne comprend rien à ce qui se passe :

“ Toi ici, Enid ! ” s'écria-t-il d'un ton surpris.

Puis, avec inquiétude :

“ Marina, qu'y a-t-il ? ” Car sa fiancée a fait un ou deux pas vers lui ! et, les yeux dilatés par une terreur surnaturelle, le regardant, elle s'est écriée :

“ Son esprit qui vient me reprocher sa mort ! ”

Comme elle s'écarte en tremblant, il essaye de la prendre dans ses bras en disant :

“ Chère bien-aimée, ne me reconnais-tu pas, moi, ton mari ? ”

Mais elle se recule en lui faisant signe de se retirer, et en criant : “ Ce n'est pas mon mari, mais seulement son esprit. Le corps de mon mari gît là, derrière ces rideaux. ” Elle désigne de son bras étendu la portière à travers laquelle Tomasso a frappé, puis ses yeux se reportent sur Edwin avec tendresse, et elle murmure : “ Si je pouvais aussi être un esprit, ... la mort efface tout ... Je pourrais t'aimer encore, ... bien-aimé de mon cœur, ... sans honte et ... bien que tu l'aies tué ! ” Tout en parlant, elle le regarde avec amour, redevenue la Marina d'autrefois.

“ Juste ciel ! s'écrie Anstruther, ma femme est folle !

— Non, fait Barnes en s'approchant vivement, mais elle le deviendra si cela continue.

— Qui êtes-vous ? dit Edwin qui le voit pour la première fois.

— Dieu soit béni ! Vous ne me connaissez pas ! Mon nom est Barnes, répond l'américain, qui depuis l'entrée d'Anstruther le regarde avec curiosité.

—Le fiancé de ma sœur ?

—Oui, je suis arrivé ce soir, espérant éviter ce qui vient d'arriver. Je vous expliquerai cela plus tard. Votre sœur et moi avons entendu pousser un cri déchirant, nous sommes accourus et avons trouvé votre femme évanouie. Elle pensait que vous aviez été assassiné.

— Moi ! impossible ! Ses yeux en tout cas doivent lui prouver que je ne le suis pas.

— Ses yeux vous voient, mais son esprit ne croit pas le témoignage de ses yeux. Vous savez que j'ai fait mes études de médecine.

— Oui.

— Laissez-moi donc être votre docteur et le sien ce soir. Vous le voulez bien ?

Anstruther serre avec émotion la main de Barnes et murmure :

“Rendez à ma femme sa raison, rendez-la-moi, et je vous serai éternellement reconnaissant.”

Il y a de grosses larmes dans les yeux du brave marin.

“M'obéirez-vous aveuglément ?

— Sans aucun doute, répond Edwin, qui sait ce que c'est que l'obéissance.

— Très bien ! je vais essayer, reprend Barnes, Approchez-vous de votre femme, essayez encore de la prendre dans vos bras, mais n'allez pas contre sa volonté. Je veux que vous voyiez son visage, et que vous entendiez ce qu'elle a à vous dire.”

Pendant qu'il parlait, il a remarqué que Marina, après avoir repoussé Enid, s'est approchée des rideaux, comme pour les écarter, puis qu'elle n'a pas osé, et s'est reculée en tremblant.

Anstruther s'approche d'elle encore, en l'appelant doucement par son nom : il essaye de la calmer, mais elle se recule toujours, et dit, en le regardant avec amour : “Quand je serai morte comme toi, cher aimé, nous nous aimerons” ; puis elle crie : “Non... non... Pas maintenant !... Tu n'es que son esprit ; son corps est là, derrière ces rideaux !”

Tandis qu'elle parle, Edwin, qui s'est rapproché d'elle, aperçoit pour la première fois les marques rouges que les doigts du vieux Tomasso ont laissées sur son cou, et s'écrie alors d'une voix rauque et menaçante :

“Quelque démon a tenté d'assassiner ma femme... le misérable n'a tué que sa raison.”

Et il laisse échapper un torrent d'imprécations.

Elle lui fait écho et s'écrie : “Oui, c'est lui, c'est le misérable qui l'a tué ! Qu'il soit maudit !”

Barnes met fin à cette pénible scène en saisissant Anstruther par le bras, et en lui disant d'une voix sévère :

“Est-ce là l'obéissance promise ? Si vous n'êtes pas calme, comment voulez-vous qu'elle le soit ?”

Il fait signe à Enid d'essayer de calmer Marina, qui s'adresse à elle-même des paroles sans suite.

Anstruther jette sur elle un regard navré.

“Calme ! fait-il, que me reste-t-il maintenant sur la terre, si ce n'est la vengeance ? Où est le misérable ? le lâche ?

— Ne vous inquiétez pas de lui pour l'instant, reprend Barnes sèchement. Rappelons d'abord votre femme à la raison. Chaque moment perdu

rend la chose plus difficile et plus chanceuse. Sans doute, le temps peut guérir beaucoup de choses, mais, croyez-moi, si nous n'arrivons pas à détruire cette nuit cette idée de folle, nous n'y arriverons jamais. Je considère la chose comme si grave que je suis disposé à risquer le tout pour le tout. Si j'échoue, il faut nous préparer au pire. Ai-je votre consentement.

— Que voulez-vous faire ? ” demande Edwin en tremblant, car tant d'émotions poignantes et contradictoires l'ont singulièrement ébranlé.

— Avant votre arrivée, votre femme était désespérée, mais elle n'était pas folle. Elle croyait que vous aviez été assassiné. Depuis qu'elle vous a vu, elle dit que votre corps est derrière ces rideaux.

— Eh bien ?

Eh bien, montrons-lui le cadavre que cachent les rideaux.

Vous croyez qu'il y a un cadavre ?

— Oui, répond Barnes, car si derrière ces rideaux nous ne trouvons pas de cadavre, Marina restera folle. Priez Dieu qu'il y ait un cadavre, et qu'elle puisse se convaincre que ce n'est pas le vôtre.

— Alors vous croyez qu'il y a quelqu'un de mort là ?

— Je le crois, répond Barnes.

— Qui ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai idée que cette fois la Providence a assez bien fait les choses, répond l'Américain. Ai-je votre consentement ? C'est, comme je vous l'ai déjà dit, jouer le tout pour le tout.

— Je le sais, fait Anstruther d'un ton ferme ; pour l'amour de Dieu, et au nom de Dieu, faites.

— Alors tenez-vous prêt, et quand je vous le dirai, tirez ces rideaux.”

Ce disant, il se tourne vers Marina, qu'Enid a prise dans ses bras, et qui regarde son mari d'un air égaré. Les deux jeunes filles se trouvent à peu près au milieu de la pièce, les deux hommes entre elles et la portière. Anstruther s'en approche peu à peu, tandis que Barnes, qui choisit avec soin chacun de ses mots, dit à Marina :

— Ainsi vous croyez que le corps de votre mari est là, derrière ces rideaux ?

— Je le sais. Je l'ai entendu approcher, et deux fois j'ai vu à travers cette tenture le poignard s'enfoncer dans son cœur. J'ai entendu ses gémissements. Ne croirais-je pas que celui-ci est mon mari, si je ne savais qu'il est mort ! ”

Et elle montre Edwin du doigt, et ajoute comme à voix basse :

“ Voyez, il marche dans son propre sang ! ”

Barnes regarde et voit une mare rouge aux pieds du jeune Anglais.

Enhardi par cette constatation, il dit vivement :

“ Vous avez raison, vous avez entendu quelqu'un approcher, mais ce n'était pas votre mari. Vous avez vu un corps se dessiner derrière ces rideaux mais ce n'était pas celui de l'homme que vous aimez. Les gémissements qui sont arrivés jusqu'à vous ne venaient pas d'Edwin ; le corps qui est là, caché, n'est pas celui de Gérard Anstruther, mais de... ! ”

Il fait le signal convenu et Edwin ouvre les rideaux.

Marina qui, tandis qu'il parlait, n'a fait que répéter d'une voix étouffée ; “ Est-ce vrai ? ” s'élançe et pousse un grand cri de joie ; “ Mon mari est vivant ! Que le ciel soit béni ! C'est le corps de l'homme qui était venu pour me voir le tuer. ”

En effet; là, sous la portière, les regardant, le visage convulsé par la haine et l'agonie, Danella est étendu, blessé au cœur.

"Danella!" fait Enid avec un cri d'horreur.

"Mon ami!" murmure Edwin tristement.

Et il se baisse pour relever le corps.

Mais Barnes referme vivement les rideaux, cachant à tous les yeux l'horrible spectacle de ce mort.

Edwin, qui s'est approché de Marina pour la prendre dans ses bras, reprend :

"Voyez, elle le pleure maintenant.

-- Le pleurer lui, ce misérable! Oh non!" fait la jeune fille d'une voix brisée. Hélas! le souvenir lui est revenu et en même temps la raison.

Et elle sonde l'horrible gouffre qui la sépare à jamais de l'homme qu'elle aime! "Je pleure parce que je vous perds, mon époux, et ce soir, le soir de mes noces! Oh! cher ami! fait-elle en jetant sur Barnes un regard désespéré, pourquoi ne m'avez-vous pas laissée comme j'étais? Folle, j'eusse été moins malheureuse!

-- Ma bien-aimée, voilà une folie pire que la première", reprend Edwin en essayant de passer son bras autour de sa taille, car Marina paraît prête à se trouver mal. "Me perdre? Je suis à toi pour toujours au contraire! Tu es ma femme, ma femme bien-aimée."

Mais elle le repousse avec une énergie dont on ne l'aurait point crue capable, et s'écrie d'une voix qui les glace d'effroi :

"Je suis ta femme, mais tu es le meurtrier de mon frère. Nos lèvres ne doivent plus jamais se rencontrer."

CHAPITRE XXV

DOCTEUR BARNES

Ces paroles, qui pour Barnes ou Enid peuvent avoir un certain sens, paraissent insensées à Edwin, qui n'a pas le plus léger soupçon. Aussi au premier moment il chancelle, son courage semble l'abandonner. Il se tourne vers l'Américain et murmure d'une voix brisée :

"Vous avez guéri ma bien-aimée d'une première folie, guérissez-la de celle-ci, plus cruelle encore que la première, et sauvez-moi du désespoir.

--Je l'ai guérie d'une hallucination par une émotion violente, répond Barnes. A vous de lui prouver maintenant par des preuves évidentes qu'elle se trompe. Elle n'est plus folle, elle a toute sa raison.

--Toute sa raison, et elle me croit le meurtrier de son frère?

--Oui, grâce aux preuves que Danella lui a fournies.

--Quelles preuves? C'est absurde!

--Questionnez-la, vous verrez. Mais, quoi qu'elle dise, soyez patient et ne doutez jamais de son amour."

Anstruther, ainsi prévenu, s'avance vers sa femme, mais elle l'arrête bientôt d'un geste impérieux :

"N'avancez pas davantage, vous pouvez me parler de là."

Puis d'une voix suppliante et avec des yeux pleins d'amour :

"Oh! ne me tente pas, pour l'amour du Ciel, ne me tente pas! Tes

baisers me rendraient folle de honte, car ils me feraient oublier que tu es l'assassin d'Antonio.

— Tu dis que je suis l'assassin de ton frère, reprend Edwin en s'efforçant de rester calme. Puis-je demander comment je l'aurais tué ?

— En duel. Tu ne croyais pas qu'il dut mourir, tu croyais l'avoir blessé seulement. Vous avez quitté précipitamment le terrain pour rejoindre votre navire, le *Vautour*, qui partait pour l'Égypte.

— Oh ! ce duel à Ajaccio ! crie Edwin, dont les yeux ont une expression étrange.

— Dieu du ciel ! il se souvient ! Il avoue ! Allons, dis-moi adieu pour toujours !

Marina prononce ces mots avec un accent désespéré, elle continue :

“ Je t'aime plus que mon âme, mais tu es pour moi aussi mort que le malheureux qui gît là, étendu. *Par pitié, laisse-moi te fuir.

Car Edwin vient de s'emparer de sa main et lui crie :

“ Adieu : Que le ciel soit béni ! ce n'est pas moi qui ai tué ton frère !

— Ce n'est pas toi ? répète Marina. Pas toi ? Le misérable m'avait pourtant donné des preuves si irréfutables, qu'il était parvenu à armer mon bras pour te tuer !

— Me tuer ! moi ! ton mari ! ” s'écrie Anstruther avec horreur.

A partir de ce moment, Barnes remarque avec angoisse qu'il n'essaye plus de se rapprocher de sa femme.

Sans se rendre compte du mouvement de recul d'Edwin, Marina s'élançe vers une table où sont restés les objets que Danella lui a montrés ; elle les tend à Edwin en criant :

“ Regarde : la balle de mon frère, aplatie contre cette pièce d'argent, qui t'a sauvé la vie. Ton nom sur le pistolet qui l'a tué. Peux-tu nier ce récit du duel, fait au moment où tu croyais mourir. J'ai reconnu ton écriture. N'est-ce pas une certitude ? La vérité, je t'en conjure ! Par pitié, ne me trompe pas !

— Ces pistolets sont en effet les miens, répond Anstruther d'un air sombre. L'officier qui a tué votre frère les avait pris dans ma cabine, le matin du duel. Cette pièce d'argent était à lui ; ce récit, écrit de ma main au moment de sa mort, alors qu'il était trop faible pour écrire lui-même, est l'œuvre de George Fellows Arthur, blessé à bord de la *Mouette*, pendant le bombardement d'Alexandrie. Il est mort entre mes bras quelques heures plus tard, et ces différents objets : la balle aplatie, la pièce d'argent, et tout ce qui est ou était dans la valise, qui portait les initiales G. A., George Arthur, j'avais promis de les porter avec ses derniers adieux à sa mère, quand je rentrerais en Angleterre. Et c'est sur ces preuves que vous avez cru . . . !

— D'autre ont cru comme moi, s'écrie Marina. Ne m'accable pas. Cet homme a télégraphié à ta sœur pour empêcher le mariage. Vous qui étiez au duel, jurez-moi que ce n'est pas mon mari qui a tué mon frère ! ”

Elle se tourne vers Barnes qui répond :

“ Dieu merci ! non ; je m'étais trompé aussi, Anstruther : j'avais cru, comme elle, que vous étiez l'auteur involontaire de ce meurtre, et j'aurais empêché le mariage, si Danella n'avait pas intercepté ma dépêche.”

Le visage de Marina reflète la joie la plus intense ; elle rejette loin d'elle toutes les preuves de l'horrible mensonge de la nuit, et s'écrie :

“ Grâce à tout cela, il avait espéré me décider à te tuer ! Oh ! Edwin ! enfin, enfin, je pourrai donc être heureuse ! ” Et, toute tremblante, elle va pour se jeter dans les bras de son mari : mais il l'arrête et les épouvante tous, en disant froidement :

“ C'est grand dommage, Barnes, que votre dépêche soit arrivée trop tard.”

A ces mots, sa femme recule, tressaille et murmure : “ Je savais qu'il en serait ainsi ! Il va me briser le cœur ! ”

— Edwin, mon frère, souviens-toi de l'amour que tu avais pour elle, fais Enid d'un ton suppliant.

— Anstruther, reprend Barnes d'un ton sévère et en s'avançant vers lui, votre femme est hors d'état de supporter d'autres émotions ce soir.

— Ma femme ! qui sur de telles preuves n'a pas hésité à croire son mari un assassin ! Oui, voilà le nom que vous m'avez donné,” reprend Edwin d'un air sévère, en regardant Marina, qui le contemple.

“ Si tout l'univers vous avait accusée, croyez-vous que moi, j'eusse jamais voulu vous croire coupable ? Mais puis-je douter de vos propres paroles, n'est-ce pas vous-même qui m'avez dit que ce soir vous aviez pris un poignard pour me frapper, moi, votre mari, moi qui me hâtais d'accourir dans tes bras, plein d'amour, de tendresse et de confiance ! Dis-moi donc que je t'ai mal comprise, que tu m'as menti. Dis-moi donc que tu avais le délire. Mais, par pitié, ne me laisse pas penser que ce soir ma femme a voulu m'assassiner ! ”

La voix d'Edwin, pleine de reproches au commencement est devenue suppliante. N'obtenant pas de réponse, il se détourne d'un air sombre, tombe sur une chaise et cache sa tête entre ses mains :

“ J'étais folle alors, et je le serai bientôt encore ”, murmure Marina d'une voix faible, en lui jetant un regard qui, certes, l'eût attendri s'il eût pu le voir.

“ Edwin, mon mari, entends-moi ! ”

— Tu demandes justice, répond Anstruther froidement et sans la regarder.

— Non pas justice, mais pitié au nom du Ciel ! pitié !

— Parle, fait-il d'une voix rauque. Crois-tu que je ne souffre pas ? Tu sais combien je t'aimais, dis-moi tout.

— Tout, ... tout, ... à cette heure, Gerard ! Est-ce là le seul espoir que j'aie de conserver l'amour de mon mari ? J'ai toujours eu l'intention de tout te dire... un jour, dans cet avenir heureux qui ne m'appartiendra peut-être jamais, quand des années auraient passé et t'auraient prouvé que la femme était digne de ton amour et de ton pardon, mais aujourd'hui, peut-être ne pardonneras-tu pas ! Tu peux penser que je ne suis pas digne d'être ta femme. Oh ! que Dieu t'inspire, t'envoie son esprit de miséricorde. Aie pitié, Gerard. Si tu savais combien je t'aime ! Ne me brise pas le cœur ! ”

La malheureuse hésite, sa voix tremble et s'éteint dans un sanglot déchirant.

Enid s'approche de Barnes, et murmure à son oreille :

“ De grâce, mettez un terme à cette scène, c'est trop cruel.

— Moi ! C'est la seule chance qu'ils aient d'être heureux. Si votre frère ne lui pardonne pas ce soir, il ne lui pardonnera jamais.”

Se retournant vers Marina, il lui dit d'un ton solennel :

“ Dites tout à votre mari !

— Tout ? mon serment ?... l'hôpital ? fait-elle d'une voix à peine distincte. Lui dire que lorsqu'il voyait en moi l'ange de la vie, je n'étais que l'ange de la mort !

— L'ange de la mort, répète Anstruther d'une voix plus douce, ... à l'hôpital ! Non, non. Là tu étais une sainte oubliée sur la terre. C'est là que j'ai appris à t'aimer. ” Et il la regarde avec des yeux encore pleins d'amour.

Ce regard, au lieu de l'encourager, effraye Marina, car il lui fait me. urer toute la tendresse que sa confession qu'elle va faire peut lui faire perdre. Elle crie d'un air égaré : “ Tu me crois un ange ! Bonté du ciel ! quand tu sauras, tu me prendras pour un démon ! Je ne peux pas, je n'ose pas tout dire. Tu ne me pardonnerais jamais.

— Est-ce vraiment si horrible que cela ? ” gémit Edwin.

Et Barnes voit les mains de cet homme si fort et si vigoureux, qui tremblent dans son désespoir.

“ Tu le penseras ! Tu es Anglais ! Tu n'es pas Corse ! Tu n'as pas été élevé dans un pays où la vengeance est considérée comme la plus noble des passions, où on la respire en venant au monde.

A ces mots, Enid se recule avec horreur, et Anstruther éclate d'un rire farouche et s'écrie :

“ Voilà donc ce vœu de charité qui te rendait plus chère encore à mon cœur. Ne calomnie pas celle que j'adorais ! Ne me dis pas que la femme que j'avais choisie pour être la compagne de toute ma vie aurait tué froidement, de sa propre main, un homme sans défense, un blessé. Par tous les saints ! je ne te croirais pas !

— Tu aurais raison, crie Marina. Je n'étais entrée à l'hôpital que pour découvrir, pas pour tuer. Non ! non ! pas cela ! Demande aux mourants dont j'ai adouci les dernières heures, demande à ceux que j'ai aidés à vivre. Ils m'aimaient tous. Ne te souviens-tu pas toi-même ?

— Si je me souviens ! murmure Edwin, dont les yeux s'emplissent de larmes. Aussi, quand j'entends ces lèvres aimées proférer des paroles de meurtre et de vengeance, je me crois fou.

— J'y avais renoncé.

— Pardonne-moi. J'étais folle. ”

Comme Marina s'arrête, épuisée et sans voix, les trois autres se regardent épouvantés, et une même pensée sinistre leur traverse le cerveau, mais aucun d'eux n'ose l'exprimer.

Anstruther hésite un moment, puis s'avance vers sa femme d'un air égaré, et, montrant du doigt le rideau qui cache le corps de Danella, il dit, les lèvres pâles et tremblantes :

“ Qui l'a tué ? ”

A cette question, Marina tressaille, comme s'il l'avait frappée, et s'écrie d'une voix entrecoupée :

“ Pas moi ! devant Dieu ! je le jure ! c'est Tomasso ! ”

Et comme son mari, avec un accent indicible, s'écrie : “ Dieu soit loué ! ” elle se redresse et, les yeux étincelants, reprend avec amertume :

“ Ose me regarder en face après un tel soupçon. Moi, ta femme, ta fiancée ! tu l'accuses de s'être mise en embuscade pour te tuer, et d'avoir pris Danella pour toi ! Voilà ce que mon mari pense de moi ! Quand j'ai enten-

du des pas approcher, je me suis souvenue non point de mes serments de vengeance, mais du serment que j'avais fait devant Dies, de t'être dévouée corps et âme. Le poignard dont Tomasso avait armé ma main, je l'ai tourné contre lui. Vois encore sur mon cou les marques de ses griffes, tandis que je luttais pour te sauver la vie. Regarde ! Honte à toi ! " crie-t-elle d'une voix où le mépris est mêlé à l'indignation.

Les marques rouges qu'ont laissées les mains cruelles de Tomasso emplissent l'âme d'Edwin de remords à l'endroit de cette créature qui, seule et abandonnée, a lutté pour le sauver. Il sanglote. " Pour moi ! pour moi ! " Mais elle ne l'entend pas, et continue, l'air égaré :

" Et tu as pensé que je pourrais t'assassiner ! Je ne t'implorerai plus. Je n'ai plus assez de forces pour prier ! Quand tu étais faible, je t'ai secouru, quand on t'a attaqué, je t'ai défendu, et maintenant, que je suis à bout de forces après les agonies de cette nuit, le cœur qui devrait battre à l'unisson du mien se tourne contre moi ! Mon fiancé m'abandonne. Je t'aime pourtant, Edwin, et je te pardonne ! "

Resplendissante d'amour et de charité, Marina chancelle en jetant un dernier regard à celui qu'elle aime, et serait tombée si Anstruther ne l'eût reçue dans ses bras.

Abattue sur sa poitrine, elle lui sourit un instant d'un air heureux, balbutie : " Mon mari " et perd connaissance.

Lui, comme un insensé, couvre de baisers fous ses lèvres froides, la supplie de lui pardonner sa cruauté, et murmure à son oreille les paroles les plus tendres. Enfin, voyant que rien ne peut la ranimer, il se tourne vers Barnes, pour implorer son secours ! " Vite ! dites-moi qu'elle n'est pas morte. Ai-je réellement brisé le cœur de ma bien-aimée ? "

Avant que l'Américain ait pu répondre, Enid, avec une vivacité bien féminine, est aux côtés de son frère, le repousse durement, en lui disant d'une voix brève : " Ce ne serait que justice ! A quoi bon ces caresses maintenant ? C'est tout à l'heure, quand elle te les demandait, qu'il fallait les lui donner ! Voilà bien les hommes ! "

Mais Barnes, qui est penché depuis un instant sur Marina, dit :

" Bah ! il est rare qu'on meure de bonheur. Elle a senti vos bras autour d'elle au moment où elle a perdu connaissance. Son dernier soupir était plein d'espérance et d'amour, non de désespoir. C'est un grand point. Maintenant, avant que votre femme revienne à elle, j'ai quelques mots à vous dire. J'ai laissé aller les choses ainsi parce que je savais qu'une explication était nécessaire entre vous ; comme médecin, j'aurais dû y couper court. Maintenant je redeviens docteur.

— Rappelez-la à la vie !

— Pas encore, reprend Barnes. Quand votre femme, Anstruther, va ouvrir les yeux, il ne faut pas que ce soit dans cette chambre, ni même dans cette maison. Elle a souffert cette nuit plus qu'on ne souffre quelquefois pendant toute une vie.

" Emportez-la dans la chambre d'Enid. Quand votre femme sortira de son évanouissement, il faut qu'elle sente vos bras autour d'elle, qu'elle voie votre visage. Soyez prêt dans un quart d'heure à quitter cette maison. "

A ces mots, Edwin, qui emporte Marina toujours évanouie, s'arrête :

" Quitter cette maison ? Où irons-nous ? "

— A Ajaccio, en route pour l'Angleterre.

— Marina est trop faible pour supporter le voyage.

— Il faut qu'elle le supporte. Il faut que dès demain matin votre femme ait laissé loin derrière elle la Corsè et ses souvenirs. Je réponds de tout. Je suis votre médecin, vous devez m'obéir."

— Parfait, je vais m'occuper de tout. Une voiture sera à la porte dans quelques instants.

Et il donne en hâte quelques indications à Enid sur les objets qui peuvent être indispensables, soit pour Marina, soit pour elle-même.

Puis, apprenant que le curé du village fait un peu de médecine, il enfourche un cheval, court au presbytère, réveille le bon prêtre, lui conte ce qui est arrivé à la jeune femme qu'il a béni le matin même, et obtient de lui un narcotique qu'il remet à Enid en disant :

" Lorsque Marina reviendra à elle, si elle paraît heureuse, si elle reconnaît son mari, donnez-lui cela en une seule fois ; sinon faites arrêter la voiture, jusqu'à ce que je vous aie rejoints.

Quelques instants plus tard, Anstruther apporte sa femme, toujours évanouie, l'installe dans la voiture. Barnes, après avoir jeté un coup d'œil à sa malade, enveloppe sa fiancée dans une couverture, fait signe au cocher, et le véhicule s'ébranle.

L'officier français regarde avec intérêt l'Américain à cheval à côté de lui, puis demande :

— Combien y a-t-il de temps que vous n'avez dormi ?

— Environ quarante-huit heures, répond Barnes.

Une demi-heure plus tard, le détachement envoyé à la poursuite de Tomasso les rejoignait au galop.

Belloc interpelle le sergent :

" Où est le prisonnier ?

— Nous l'avons laissé derrière nous, répond le soldat, en faisant le salut militaire.

— Mort ?

— Oui, commandant.

— J'avais recommandé de l'arrêter vivant, si c'était possible.

— Il n'a pas voulu se rendre. Il a tiré sur nous et blessé un de nos hommes.

— Vous avez eu raison, sergent. Rentrez dans les rangs."

Puis, se tournant vers Barnes, il continue :

" Voilà qui va faciliter votre départ. Il n'y aura pas de procès, et si vous pouvez quitter l'île avant que j'aie remis mon rapport aux autorités civiles, vous n'aurez pas le moindre ennui.

— Avec la volonté de Dieu, nous aurons quitté Ajaccio ce matin."

Une minute plus tard, Marina demande d'une voix faible :

" Où sommes-nous ? Où allons-nous ?

Anstruther, qui silencieusement l'a serrée contre son cœur et la couvre de caresses, répond :

" Avec moi, chère bien-aimée ? en Angleterre !

— Quitter ce pays ! Être dans tes bras ! Je suis heureuse !"

A l'aube naissante, la caravane traverse la petite rue d'Ajaccio. Barnes, à cheval, derrière la voiture, contemple d'un air endormi les vagues bleues de la Méditerranée. Tout à coup il se redresse, il vient d'apercevoir le vapeur de Marseille qui entre dans le port.

Le vapeur n'a pas plus tôt abordé, que M. Barnes monte à bord et étonne le capitaine en lui montrant une dépêche du directeur de la Compagnie lui donnant ordre de débarquer sa cargaison et ses voyageurs sans perdre de temps, et de reprendre immédiatement la route de Marseille avec M. Barnes et ses amis.

“ Le directeur est fou ! s'écria le capitaine. J'ai d'autres escales à faire.

— Pas cette fois-ci, répond Barnes, plein de confiance en lui. La dame que nous accompagnons est trop malade, elle ne peut pas attendre.

— Ce n'est pas par philanthropie, je pense, que l'on m'a donné cet ordre insensé, reprend le capitaine en se frottant les mains d'un air embarrassé. Qu'est-ce qui a pu les décider à cela ?

— L'or américain”, répond Barnes en riant, car sa malade va bien. Et quoiqu'il soit terriblement fatigué, il est très heureux.

Le capitaine se rend au bureau des Messageries, contrôle sa dépêche, et deux heures plus tard reprend la mer, ayant à son bord Marina, Edwin, Enid et M. Barnes.

Anstruther a transporté sa femme, toujours endormie, dans un des salons.

Enid accourt et lui annonce que Marina est réveillée, et qu'elle cause avec son mari.

“ Pas d'hallucination ? Elle n'entends pas de bruits de pas ? fait Barnes avec inquiétude, en lançant dans les flots le bout de sa cigarette.

— Non.

— Dieu soit loué !

— Seulement ses yeux ne quittent pas Edwin.

— Parfait ! crie Barnes, voilà de la raison ! Je vais me coucher.

— Je pensais, reprend Enid un peu étonnée de cette légèreté d'allure, que vous auriez désiré voir votre malade.

— Non, ma vue pour le moment pourrait réveiller ses souvenirs, et ce qu'il y a de meilleur pour elle, c'est d'oublier.

— Alors vous n'ordonnez rien à Marina ?

— Je ne serais pas médecin si je ne trouvais pas quelque chose à ordonner à un malade.”

“ Et il s'éloigne vivement. Au bout de quelques instants il revient en disant :

“ Je suis le médecin, mais vous êtes la garde-malade, c'est à vous de voir si la patiente prend le remède que je lui ai ordonné.

— Et qui est ?

— Un bon gros bifteck, répond Barnes. Allez, vous me direz si elle le mange bien. ”

Une demi-heure plus tard, miss Anstruther vient le retrouver et lui dit en riant :

“ Docteur ! votre malade mourait de faim. Vous avez un diagnostic qui tient du génie. ”

Un ronflement sonore, voilà la seule réponse qu'elle obtient. Elle regarde et s'aperçoit que Barnes, qui est étendu sur le banc, dort profondément.

Au bout d'un certain temps, Barnes s'agite et se débat, ses lèvres se remuent :

“ Dieu !... brise favorable,... sauvez ma bien-aimée !... ”

De grosses larmes s'échappent des yeux de la jeune fille et coulent le long de ses joues. Il se réveille et aperçoit Enid.

— Enid, pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que ça ne va pas en bas ?

— Ce n'est pas pour cela, fait la jeune fille en poussant un soupir de soulagement. Je, je, je... Oh ! Burton, vous étiez si agité en dormant, vous parliez tant, que j'ai eu peur. J'ai craint que la fièvre cérébrale que vous redoutiez pour Marina, ce ne fut vous qui l'ayez ! Je vous ai réveillé et je vous ai ainsi privé de votre repos.

— En voilà assez pour le moment, j'ai dû dormir au moins six heures. Il fait presque nuit, fait Barnes en regardant autour de lui. Puis s'emparant de la main d'Enid :

— Ainsi vous avez eu peur pour moi ?

— Peur ? Est-ce assez dire ? Pensez-vous, Burton, à ce que je deviendrais s'il vous arrivait le moindre mal ?

Suis-je devenu si précieux ?

— Vous le demandez ! Qu'aurions-nous fait sans vous la nuit dernière ? Un docteur qui a du bon sens !

— Un docteur sans diplôme, ni clientèle.

— Vous avez une malade maintenant, et Edwin disait ce matin que ce serait moi, ma précieuse personne, qui lui servirait à payer vos honoraires de médecin.

Vraiment, s'écrie Barnes, je voudrais savoir s'il est disposé à acquitter sa dette sur l'heure !

— Sur l'heure ! Qu'entendez-vous par là ?

Je veux dire, reprend-il lentement, qu'un mois c'est long.

— Oh ! si c'est là tout ce que vous voulez dire, je..., je..., je vous épouserai volontiers aussitôt que nous serons en Angleterre, fait Enid en rougissant.

— Convenu, s'écrie Barnes, et que le Ciel me confonde si vous avez jamais à vous en repentir !

Tandis qu'assis l'un près de l'autre ils contemplent le nuage bleu qui est tout ce qui reste pour eux maintenant de la Corse. Edwin amène Marina sur le pont. Elle est bien pâle, mais aussi belle que jamais. Ses grands yeux suivent chacun des mouvements de son mari, on n'y lit que du bonheur. Anstruther s'approche de Barnes, et, lui prenant les deux mains, qu'il serre à broyer, il dit d'une voix que l'émotion étouffe

— Dieu vous bénisse ! Je crois que sans vous ma femme devenait folle !

— N'en parlons plus ! répond Barnes. Jamais docteur n'aura reçu de semblables honoraires ! Cela me suffit !

Edwin le regarde d'abord avec étonnement, puis il regarde Enid, et il comprend

— Oui, frère, interrompt celle-ci, dans trois jours je serai la femme la plus heureuse de la terre.

— Voilà un drôle de synonyme pour Mrs. Barnes de New-York ! ajoute l'Américain en riant

LA
BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

A pour but de rendre accessibles à tout le monde, sous une forme populaire, les œuvres les plus justement réputées de nos grands écrivains contemporains qui sont, à raison de leurs prix élevés, le privilège d'une certaine classe de lecteurs.

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE formera la collection la meilleure marché, la plus complète et la plus précieuse des principaux ouvrages des romanciers les plus éminents.

Chaque volume se compose de 100 à 150 pages, grand format, renfermant la matière d'un ouvrage de 350 pages de format ordinaire et contient une œuvre entière et complète, strictement morale, qui pourra entrer et rester partout, et dont la lecture sera en même temps saine et attrayante.

IL PARAIT UN VOLUME PAR MOIS.

PRIX DE CHAQUE VOLUME, 15 CENTS

ABONNEMENT

PAR AN : \$2.00 PAYABLE D'AVANCE.

S'adresser pour tous renseignements et demande
d'abonnement à

La Société des Publications Françaises

25 RUE ST-GABRIEL

Ou, Boite 1585, Bureau de Poste, MONTREAL.

ON DEMANDE DES AGENTS

dans toutes les localités du Canada et des Etats-Unis.

Une commission très libérale sera accordée.